This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

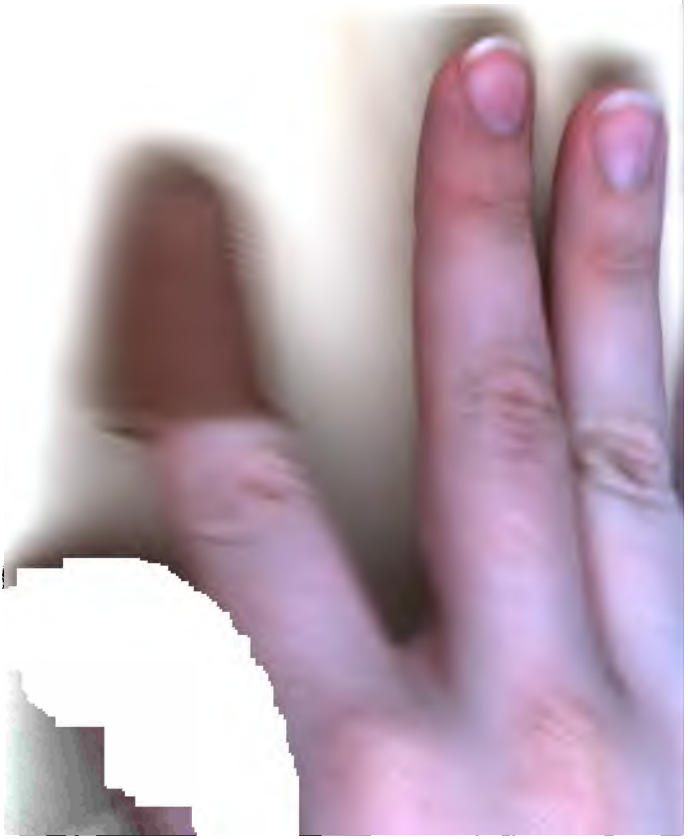
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 934,102

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



PAUL BOURGET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# Némésis

Cinquante-sixième mille

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

*Tous droits réservés*

*Il a été tiré de cet ouvrage :*

*30 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 30 ;*
*20 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 31 à 50 ;*
*100 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 51 à 150.*

# NÉMÉSIS

## DU MÊME AUTEUR, DANS LA MÊME SÉRIE

(Ouvrages déjà parus ou en cours de réimpression)

### CRITIQUE ET VOYAGES

**Essais de psychologie contemporaine**, 2 vol. — **Études et Portraits**, 3 vol. — **Outre-Mer**, 2 vol. — **Sensations d'Italie**, 1 vol. — **Pages de critique et de doctrine**, 2 vol.

### ROMANS

**Cruelle Énigme**, suivi de **Profils perdus**, 1 vol. — **Un Crime d'amour**, 1 vol. — **André Cornélis**, 1 vol. — **Mensonges**, 1 vol. — **Physiologie de l'amour moderne**, 1 vol. — **Le Disciple**, 1 vol. — **Un Cœur de femme**, 1 vol. — **Terre promise**, 1 vol. — **Cosmopolis**, 1 vol. — **Une Idylle tragique**, 1 vol. — **La Duchesse bleue**, 1 vol. — **Le Fantôme**, 1 vol. — **L'Étape**, 1 vol. — **Un Divorce**, 1 vol. — **L'Émigré**, 1 vol. — **Le Démon de midi**, 2 vol. — **Le Sens de la mort**, 1 vol. — **Lazarine**, 1 vol. — **Némésis**, 1 vol.

### NOUVELLES

**L'Irréparable**, suivi de **Deuxième Amour**, **Céline Lacoste** et de **Jean Maquenem**, 1 vol. — **Pastels et Eaux-Fortes**, 1 vol. — **François Vernantes**, 1 vol. — **Un Saint**, 1 vol. — **Recommencements**, 1 vol. — **Voyageuses**, 1 vol. — **Complications sentimentales**, 1 vol. — **Drames de famille**, 1 vol. — **Un Homme d'affaires**, 1 vol. — **Monique**, 1 vol. — **L'Eau profonde**, 1 vol. — **Les Deux Sœurs**, 1 vol. — **Les Détours du cœur**, 1 vol. — **La Dame qui a perdu son peintre**, 1 vol. — **L'Envers du décor**, 1 vol.

### POÉSIES

**La Vie inquiète**, **Petits Poèmes**, **Édel**, **les Aveux**, **Poésies inédites**, 2 vol.

### THÉATRE

**Un Divorce** (en collaboration avec M. André Cury), 1 vol. — **La Barricade**. *Chronique de 1910*. 1 vol. — **Un Cas de conscience** (en collaboration avec M. Serge Basset), 1 vol. — **Le Tribun**. *Chronique de 1911*. 1 vol.

## ŒUVRES COMPLÈTES

Édition in-8° cavalier. Prix de chaque volume..... 8 francs.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1918.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 23277.

PAUL BOURGET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# Némésis

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

*Tous droits réservés*

Copyright 1918 by Paul Bourget.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

*A*

*LOUIS BERTRAND*

337485

# NÉMÉSIS

## I

### PROPOS DE CERCLE, A PARIS

Quand Ludovic Courtin, — le « beau Courtin » comme on l'appelait en 1880, « Courtin le Teint » ou « Tin-Teint » tout court, comme on l'appelle aujourd'hui, à cause de ses savantes préparations capillaires, — annonça au cercle de la rue Royale le départ pour l'Italie de son fils unique, le capitaine, revenu depuis une semaine d'une expédition de deux années en Mauritanie, ce fut, autour du père ainsi délaissé, un concert de sympathies et de lamentations. Courtin avait débité la nouvelle en s'asseyant, comme d'habitude, sur le coup de six heures du soir, à sa table de bridge, dans le coin à droite, au fond du salon en retour sur la place de la Concorde. Tandis qu'il allongeait, avec lenteur et prudence, ses jambes rhumati-

santes, et calait dans le fauteuil son échine raidie, ses trois camarades de partie demeuraient apitoyés, sans toucher aux cartes :

— « Oui, » insistait-il, « Hugues a pris le rapide de Rome, hier, à deux heures de l'après-midi, et il m'a prévenu le matin ! Il sait que je suis seul au monde... pas bien portant... » — Il tendit sa main, déformée par les douleurs, en faisant craquer ses jointures. — « Je me faisais une joie de passer avec lui cette fin de printemps, si jolie à Paris, et de fêter sa croix d'honneur, aux courses, au théâtre, un peu partout... » — On était au mois de juin 1914, et ni le viveur sexagénaire ni ses compagnons de club ne sentaient peser sur leurs oisivetés amusées et comblées la menace de la catastrophe si voisine ! — « Et après Paris, » continua-t-il, « c'était Deauville. J'ai loué là-bas une villa, rien qu'à cause de lui. C'est bien la peine, convenez-en, d'avoir tant gâté cet enfant, de l'avoir toujours traité en jeune ami, en frère cadet, de ne jamais l'avoir embêté de morale. Il est vrai qu'il n'en avait pas besoin... Je vous demande un peu si toute cette affaire a le sens commun : un gaillard qui pouvait vivre ici, dans notre monde, largement, gaiement, librement, avec la fortune que lui a laissée sa pauvre mère ! Ça commence par piocher au collège, tant que ça peut. Ça prépare Saint-Cyr pour s'y crever de travail, comme

un malheureux qui n'aura que sa solde pour vivre et qui doit faire carrière. Ça en sort, pour entrer dans l'infanterie coloniale et filer en Afrique tout de suite, quand ça pouvait choisir la cavalerie, garnisonner près de Paris comme les camarades... Et avec des phrases, mais des phrases, à dormir debout ! Il fallait l'entendre, quand il s'exaltait sur la « Mystique » du métier militaire... Mais oui! Il m'a tenu de ces discours, pas plus tard que jeudi dernier, avec un de ses camarades qu'il m'avait amené à dîner, le petit-fils de Renan, croirez-vous ? « Soyez cocardier tant que vous voudrez, nous le sommes tous, » leur ai-je répondu, « mais sans donner dans ces godans... » Ah ! les drôles de garçons que nous avons faits là !... Et ce que ces pédanteries les rendent secs ! « Et son vieux papa? » lui ai-je dit, quand il m'a annoncé ce nouveau départ. « On n'a donc pas envie de faire « un peu la fête avec lui? » C'était gentil, pas vrai? Il n'a rien répondu. »

— « Il n'y a plus de famille, » proféra Crucé, l'aigrefin septuagénaire, qui, après avoir vécu de brocantage véreux et de boscardise, tourne au traditionnaliste et au doctrinaire. « Et sans famille, pas de société. »

— « *La Course du Flambeau*, » interjeta le prince de La Tour Enguerrand, qu'une liaison prolongée avec Camille Favier, l'éternelle jeune-

première de la Comédie-Française, induit en littérature. « Et vous prétendiez que cette pièce n'était pas vécue, Courtin ! Vous vous rappelez ? »

— « Si vous aviez accompagné Hugues à son train, » dit Maxime de Portille, le quatrième joueur de bridge, « vous auriez sans doute constaté que sa « Mystique », pour le moment, est quelque petite femme qui a le caprice de se payer un bel officier en Italie. » Et il fredonna : « *Connais-tu le pays?*... Je me suis laissé dire qu'il y a encore des jeunes personnes de ce numéro... »

— « Ah ! que je le voudrais ! » soupira comiquement Ludovic. « Quoique !... Aller s'aimer en Italie, dans des chambres d'hôtel, quand on a un appartement à Paris, comme le sien ! C'est moi qui le lui ai installé. Je vous prie de croire que la chambre à coucher et le cabinet de toilette sont de première. C'est aussi bien que chez moi... Hélas ! non. Il n'y a pas de petites dames dans l'affaire. Vous ne devinerez jamais le motif qu'il m'a donné de ce voyage. Non. Jamais. Jamais... Écoutez : il m'a dit qu'il allait étudier sur place la bataille de Cannes. »

— « Celle-là, par exemple !... » fit Portille.

— « Parfaitement, » continua le père abandonné, avec la petite vanité de produire un effet sur des auditeurs plus jeunes : La Tour Enguerrand et Portille portaient encore des pantalons

courts quand il était déjà la « fleur des pois », pour parler comme nos grand'mamans. « Il m'a raconté que les Allemands font de cette bataille la bataille-type. Il paraît qu'un certain général Slissen, Strieffen, Simssen, a pondu un bouquin là-dessus (1). Hugues en a commencé la critique en Mauritanie... Mais avez-vous idée de cela? Il veut finir ce travail sur place, pour une revue militaire. « Ça ne presse pas, » lui ai-je objecté. Cette fois, il m'a répondu : « Ça presse toujours d'apprendre « aux Français à faire la guerre. »

— « Il en est encore là ! » s'esclaffa La Tour d'Enguerrand. « La guerre? Mais c'est fini, démodé. Qui croit encore à la guerre? »

— « Lui, » répondit Courtin, et il esquissa un geste comme d'excuse, « et son ami de l'autre jour, je me rappelle le nom à présent : Ernest Psichari. Ils sont ainsi dans l'armée un certain nombre d'échauffés... »

— « Et ailleurs que dans l'armée, hélas ! » interrompit Crucé, « vous verrez qu'ils ne nous laisseront seulement pas crever tranquilles. »

— « Vous en avez de bonnes, vous, Crucé !... » dit joyeusement Portille. « Mais comment voulez-

(1) Allusion à l'ouvrage du *Generaloberst Graf* Schlieffen : *Cannae* (1913) remarquablement commenté chez nous par le commandant Daille : *Essai sur la Doctrine stratégique allemande, avec préface du général Ruffey* (1914).

vous qu'il y ait une guerre en 1914, voyons?... D'abord, les peuples ne marcheraient pas. Le socialisme n'a que cela de confortable, mais il l'a. Jamais le prolétaire allemand ne tirera sur le prolétaire français. Ni *vice versâ*... Et la Banque? Vous croyez cette gaffe possible, vous, que les Bourses de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne, de Rome, qui n'en font qu'une, remarquez, permettent cet universel chambard de toutes les valeurs?... Et puis, il y a les engins modernes. Dès la première bataille, tout le monde serait tué... Allons, redevenons sérieux, et attaquons notre partie. Je suis avec vous, mon cher Courtin. Nous gagnerons. Ça vous consolera de vos chagrins. »

— « Un père ne se console pas de savoir que son fils ne l'aime plus, » dit Ludovic, et il commença de donner les cartes avec ses doigts noueux, où luisaient des bagues dont l'entrée et la sortie devaient lui être un martyre. L'élégance a de ces stoïcismes. Il y avait un comique intense dans cette déclaration de sensibilité méconnue sur les lèvres de cet incorrigible viveur, dont ses partenaires savaient tous le cynique *curriculum vitæ* : sa femme épousée pour sa dot, si durement traitée qu'elle en était morte de chagrin, très jeune, — ce fils, dont il déplorait l'indifférence, remisé à Jersey, chez les Jésuites, dès la huitième année,

— et le père profitant de la tutelle pour refaire sa fortune, en spéculant avec celle de l'orphelin. Intéressé jusqu'à l'avarice, Courtin était célèbre dans le Paris où l'on s'amuse, pour sa ladrerie vis-à-vis des demoiselles et de ses copains. C'était le type de l'homme dont l'argot du boulevard dit qu'il ne renvoie jamais l'ascenseur. Aussi Crucé, La Tour d'Enguerrand et Portille ne purent retenir un sourire, quand un cinquième personnage, Raymond Casal, qui avait écouté ces propos, debout près de la table de bridge, et sans s'y mêler, fit écho à cette plainte paternelle, par cette réponse d'une douce ironie :

— « Ce bon Ludovic ! Il ne lui reste plus qu'à devenir solidement égoïste. »

Et, cette épigramme décochée, cet autre « Fleur des Pois » de 1880 quitta la place, tandis que sa victime accusait le coup en s'en vengeant, — mais de loin.

— « Pauvre Raymond ! » dit-il à mi-voix... « Comme il a changé ! Et nous qui l'avons connu si joli homme !... Son cancer ne l'empêche pas de soigner sa réclame. Il va causer avec cette petite canaille de Saveuse... Vous savez, c'est lui *Smoking*, dans le ***. » — Il nomma un journal, fameux par le ton agressif de ses mondanités, et insistant : — « Mais oui, c'est Saveuse, nous en sommes absolument certains. Il a de qui tenir

d'ailleurs. Si j'avais autant de cent mille francs de rente que son père m'a tapé de fois!... Hé bien! J'aimais mieux ça. C'était plus propre... »

— « Casal devait pourtant être blasé, » dit Portille, « de lire dans les *Echos* : Dernier mot du plus spirituel de nos clubmen, Raymond C***. »

— « D'autant plus que le mot est régulièrement d'un coco ! » insinua La Tour d'Enguerrand.

— « Voyons, messieurs, » dit Crucé, dans l'œil duquel l'examen de son jeu avait allumé une petite flamme. — Il n'y a pas de petits profits. — « Commençons-nous?... Je dis pique. »

Et les quatre manieurs de carton rentrèrent dans le silence des combinaisons réfléchies, tandis que le « beau Casal » abordait en effet Gaston de Saveuse, mais avec une tout autre idée que le bas calcul de vanité dont l'accusait Ludovic Courtin. Oui, le « beau Casal », car il l'était toujours, malgré ses soixante-cinq ans et le masque de bistre que mettait sur ses grands traits le terrible mal qui devait l'emporter, après des mois d'une déchéance, osons le mot, héroïquement supportée. Pour un de ces comblés de la vie, tels que lui, à qui une jolie tournure, une parenté de choix, deux cent mille livres de rente, assurés dès la jeunesse, ont fait, depuis qu'ils respirent, une atmosphère de volupté continue et d'exquis raffinement, quelle épreuve :

regarder dans sa glace, tous les matins, un visage de plus en plus consumé et bruni, sentir ses vêtements flotter autour de son corps devenu squelettique, conserver à peine assez de force pour soulever sa canne, quand on fut un des princes du sport : cavalier, escrimeur, boxeur, paumier, chasseur ! Et tous ces symptômes, affaiblissement, douleurs, décoloration du teint, avoir eu le courage de les étudier dans les livres spéciaux, connaître, sans doutes possibles, comme Casal, que l'on est atteint de cette redoutable maladie bronzée qui a rendu sinistrement célèbre le nom d'Addison et dont l'issue fatale ne permet pas l'espérance, oui, connaître cela, et cependant ne jamais se plaindre, soutenir ses habitudes d'élégance avec une rigueur impeccable et qui ne se dément pas, mourir paré, c'est-à-dire sous l'armure, — cette sorte d'énergie, appuyée sur l'unique souci de la tenue, peut paraître négligeable au doctrinaire, inexplicable au psychologue, elle n'en est pas moins un courageux affrontement de la mort, et, par suite, une haute chose humaine et qui classe une nature. Cette supériorité de caractère s'accompagnait, chez Casal, d'une acuité d'intelligence dont il donnait une preuve, à cette minute même où ses camarades de cercle le croyaient occupé à soigner sa presse comme un auteur qui lance un volume. Il était le seul à savoir vraiment la rare valeur du jeune

officier dont le père et ses amis venaient de parler si banalement, le seul à l'avoir suivi, depuis des années, de son pénétrant regard, le seul encore à soupçonner le drame de cœur dont ce brusque départ pour l'Italie était un nouvel épisode, comme il avait été le seul jadis à comprendre les dessous véritables de l'exil du capitaine Courtin, alors lieutenant, en Afrique. Celui-ci ne lui avait pourtant fait aucune confidence, mais Casal avait le coup d'œil, un sens quasi infaillible des gens et des événements, un de ces génies d'induction qui, appliqués à la science, font les physiologistes et les chimistes, et, transportés dans la politique, les hommes d'État. Par quel mystère des êtres ainsi doués ne sont-ils pas attirés par l'action utile? Quel principe de faiblesse se mélange à leurs puissances qui semble leur interdire de les employer? Un Casal aura passé sa longue existence à maintenir sa royauté dans le plus médiocre des domaines, celui de la haute vie parisienne. Il aura su avoir la maison la mieux montée, l'écurie de courses la plus choisie, la chasse la mieux aménagée, les maîtresses les plus difficiles. Pendant quarante ans, il aura été un des arbitres de la mode. Pour ceux qui l'ont approché et jugé, rien de plus triste que le contraste entre ce néant et de si remarquables facultés. Comment l'expliquer? Peut-être par la situation faite, dans la

France actuelle, à la fortune acquise. N'y est-elle pas condamnée à l'oisiveté, autant dire à l'abus? Mais ce n'est pas le lieu d'aborder un pareil problème au début d'un récit qui n'a d'autre prétention que d'être « une chronique » au sens où nos pères prenaient ce terme. Pourtant si Casal n'avait pas eu la conscience que sa propre destinée était un avortement et pour quelles causes, se serait-il intéressé de la sorte à un jeune homme placé par sa naissance dans des conditions analogues, et qui luttait pour n'être ni un oisif, ni un inutile? Cet intérêt devait être bien vif, car, en abordant Saveuse, il n'était pas sans appréhension. Il ne l'ignorait point : l'informateur des *Smoking* avait en lui des instincts de policier sans scrupules, et il eût été souverainement pénible à Raymond que le nom de femme qu'il allait prononcer donnât l'éveil au dangereux reporter. Aussi prit-il un chemin détourné. On se rappelle qu'en ce printemps de 1914, par un de ces phénomènes de vertige, précurseurs des catastrophes, la folie des bals costumés sévit soudain à Paris, avec une extraordinaire violence. Sa santé interdisant les sorties du soir à Casal, il était trop naturel qu'il interrogeât le Dangeau officiel des salons élégants sur la plus récente de ces réunions, une fête persane, donnée l'avant-veille. Le gentilhomme besogneux était un grin-

galet à mine chafouine, le torse pris dans une jaquette de coupe impeccable, payée, hélas ! en publicité. Insolent d'ordinaire, comme tous les déclassés qui parent d'avance l'affront, il respectait dans Casal l'autorité d'un grand aîné, capable, au besoin, de l'exécuter. Il commença de détailler les splendeurs des costumes avec un mélange de snobisme admiratif et de bouffonnerie qui le révélait tout entier, jusqu'à une minute où l'autre lui posa cette question, après dix autres :

— « Vous rappelez-vous, Saveuse, ce bal des pierreries chez la duchesse de Roannez, il y a quatre ans ? Était-il réussi ! Tenez, à cette époque de l'année... »

— « Le 14 juin 1910, » fit Saveuse. « Si je me le rappelle ! Et comme la duchesse était jolie, en saphir étoilé ! Ce qu'elle nous manque !... »

— « En effet, » dit Casal, « je ne l'ai plus rencontrée de quelque temps. Mais je sors si peu. Où donc est-elle ? »

— « En Italie, et en ce moment-ci de l'année ! Je vous demande un peu... Vous savez, elle est un peu maboule, notre duchesse Daisy, et pas mal poseuse aussi. On ne vous a donc pas raconté qu'elle s'est toquée d'une villa du XVI^e siècle, près de Sienne ? Elle y joue à la princesse de la Renaissance, avec tout un lot de boscards, et d'esthètes, — et un nain, paraît-il, comme une infante d'Es

pagne. Elle donne dans l'archéologie et fait des fouilles! Heureusement que le père Brigham a laissé plusieurs millions de dollars. Car, pour une mangeuse, c'est une mangeuse... Mais ne nous frappons pas. Elle nous reviendra. Pour ces cabotines un peu rastas, il n'y a qu'un théâtre : Paris. »

— « En Italie, » pensait Casal, tandis que l'informateur continuait son boniment. « C'est trop clair. Hugues Courtin va la rejoindre. Il l'aime donc toujours, après ces deux ans d'absence. Pauvre petit ! »

## II

### PROPOS D'HÔTEL, A SIENNE

Casal avait raison. C'était bien pour rejoindre la jeune duchesse de Roannez que le soi-disant commentateur de la bataille de Cannes et du feld-maréchal de Schlieffen était monté dans le rapide de Rome, avec arrêt à Pise et bifurcation sur Empoli. De là, il avait gagné Sienne, où il descendait à l'hôtel Barrafranca, à l'heure même où s'échangeaient ces propos. Et Casal avait raison encore, en le plaignant du sentiment, quel qu'il fût, qui le précipitait ainsi, rentré en France de la veille, vers une femme dont tout devait l'irriter intimement : son origine, son éducation, son genre d'existence, ses goûts, ses idées. Et d'abord, sa distinction d'esprit et de manières la sauvait d'être une rasta, comme avait dit vilainement Saveuse. C'était une cosmopolite, ou plutôt Cosmo-

polis elle-même. Les annuaires du *High Life* portaient, à côté du titre ducal de Roannez, qui remonte au premier chambellan du roi Charles VII, la mention : « née Daisy Brigham. » Le père de la duchesse était le milliardaire John L. Brigham, le fondateur de la célèbre fabrique d'armes de Springfield (Mass.). Ce magnat de l'acier, — citoyen de son yacht, au moins autant que de sa ville, — avait, au cours d'une croisière dans la mer du Nord, épousé par amour, une femme plus jeune que lui de vingt ans, une comtesse de Radkensburg, fille d'une juive de Souabe morganatiquement mariée à un grand-duc de Russie. Une hérédité aussi complexe ne pouvait guère produire une âme simple. Les circonstances semblaient s'être plu à la compliquer encore : orpheline de père très jeune, Daisy avait été élevée, ou mieux promenée à travers l'Europe par une mère galante et intoxiquée de snobisme intellectuel. Une de ces rencontres de « palace », qui désorbitent si souvent ces destinées sans point fixe, avait amené le mariage avec Artus de Roannez, héritier à demi ruiné d'un beau nom, auquel se rattache le souvenir d'une amitié illustre, celle de Pascal. La mort de cet équivoque personnage, emporté par une mauvaise grippe, et celle de Mrs Brigham, survenue quelques mois plus tard, avaient, à vingt ans, affranchi la jeune

femme de tout contrôle. Elle en avait trente en 1914. Ces dix années s'étaient passées à courir l'Europe, comme sa mère, au hasard du caprice. Ce vagabondage du moins avait préservé sa réputation, en lui assurant un constant anonymat. Il fallait la force d'observation d'un Casal pour avoir deviné le roman secret, noué puis dénoué en quelques mois, entre Hugues Courtin et la duchesse, à la fin de l'hiver de 1912. Ce sont les débuts des liaisons et les ruptures qui provoquent l'attention du monde. Comment les remarquer chez celui et celle qui ne font que passer?

Si rapide qu'il eût été, ce roman avait mordu profondément sur la sensibilité du jeune officier. Un petit fait le prouvera. En s'installant dans le train d'Italie, il avait avec lui, pour lire en route et justifier un peu son voyage à ses propres yeux, le tome des *Commentaires* de Montluc, un de ses volumes de chevet, où se trouve l'admirable livre III, celui qui raconte le siège de Sienne en 1556. Vainement s'était-il tendu à feuilleter ces pages, l'esprit ailleurs. Quand il était arrivé, par ce clair après-midi de juin, dans la vieille cité toscane, ces remparts rouges, ce dôme, ces campaniles, les sombres couloirs des rues creusés entre es palais, toutes ces visions d'un moyen âge intact et puissant n'avaient suscité en lui aucun souvenir militaire. Une seule idée l'avait hanté :

« Si elle était venue à Sienne, aujourd'hui, de sa villa, » s'était-il dit, « et si je la rencontrais ?... »

Et, en pensée, sa maîtresse de 1912 lui était apparue, avec l'élégance fière de sa silhouette, ses gestes fins, ses belles mains aux longs doigts intelligents, le port gracieux de sa petite tête, la masse de ses cheveux châtains à reflets d'or, le regard de ses grands yeux d'un brun fauve, sous un front large et découvert. Le haut de ce charmant visage, éclairé d'esprit et de curiosité, contrastait avec le dessin un peu brutal du bas, auquel des narines frémissantes, une bouche renflée, un menton carré donnaient une expression de robuste animalisme. La chaude pâleur du teint achevait de revêtir cette femme d'une beauté de portrait. Sa coiffure, volontiers compliquée, le choix de ses bijoux anciens, les raffinements de sa toilette, voisine du costume, accentuaient cet effet, dont elle était visiblement consciente. Pour peu que l'on sût son histoire, les éléments si divers dont se composait son être se reconnaissaient : l'énergie américaine à la décision de sa physionomie, l'ardeur orientale du sang juif à l'arrière-fond brûlant de ses prunelles, le nihilisme slave à l'ironie de son sourire, l'orgueil d'une race impériale à l'air d'affirmation comme répandu sur toute sa personne. Cette évocation s'était faite

soudain si précise, pour Hugues, qu'il avait eu, dans le fiacre qui le conduisait à l'hôtel Barrafranca, une véritable crise de la double et torturante émotion que lui avait si longtemps infligée cette créature : un ensorcellement et une révolte. Un instant, il s'était dressé à demi pour interpeller le cocher et lui donner l'ordre de retourner à la gare. Mme de Roannez ignorait tout de son voyage. Il n'avait qu'à l'interrompre.

— « Non, » avait-il dit en se rejetant dans la voiture, « je dois la revoir, et *savoir*. »

Mentalement, il se répéta par deux fois : « Savoir ! Savoir !... » Ce simple mot, chargé pour lui de tant de sens, lui avait rendu, sinon le calme, du moins cette assiette intérieure de l'homme de cœur qui poursuit un dessein, conçu et délibéré dans le plus intime de sa probité, et son monologue muet continuait :

« D'elle à moi il ne peut plus s'agir d'amour maintenant... Jamais elle ne me pardonnera de l'avoir quittée comme je l'ai quittée... Et puis, il y avait l'abîme entre nous. Il y est toujours. Elle n'a pas plus changé que je n'ai changé. Nous pensons trop différemment sur les questions profondes. Était-ce assez peu me comprendre que d'exiger que je refuse cette mission d'Afrique, quand c'était mon tour de partir ? Autant déserter. Elle m'a donné à choisir entre elle et l'armée. J'ai

choisi... Me comprendre? Comment aurait-elle pu? Elle n'a pas de patrie. Où en aurait-elle pris une? Pas de milieu. Aucun dévouement. Aucune foi. Elle ne vit que pour son plaisir. Son monde, au fond, c'est celui de mon père, sur un autre théâtre, avec un raffinement supérieur, voilà tout. Et c'est si petit, si pauvre!.. Non, cet amour est bien fini. Mais il y a *l'autre chose.* »

Le tumulte de ces pensées avait littéralement, pour quelques minutes, aliéné le jeune homme de lui-même. Il eut le sursaut d'un réveil quand le cocher se retourna, pour lui dire d'abord, puis lui crier :

— « Nous sommes arrivés, monsieur, c'est l'hôtel. »

Un portier galonné s'avançait au seuil d'une haute porte en ogive, au-dessus de laquelle se voyait, sculpté en relief, l'écusson des Barrafranca, les antiques possesseurs de ce palais, transformé en une luxueuse auberge d'automne et de printemps. Répondre à cet homme, régler sa voiture, donner son nom au bureau de l'hôtel, choisir sa chambre, s'y installer, ces humbles soins d'ordre matériel eurent du moins ce résultat qu'ils suspendirent un instant chez le voyageur l'orage de ses douloureuses réflexions. Elles n'avaient pas encore repris, quand, une heure plus tard, il s'assit

à la petite table qui lui avait été réservée dans le restaurant. Il pouvait voir, par une haute fenêtre, frissonner dans l'air assombri les feuillages de la Lizza, le noble jardin public de Sienne, étincelant par les belles nuits douces, comme s'annonçait celle-là, du vol léger d'innombrables lucioles. C'était, dans cette salle à manger, voûtée et stuquée, jadis un des salons de réception du palais, la demi-solitude des fins de saison. Quelques touristes attardés, des Anglais, des Allemands, prenaient leur repas en échangeant dans leur langue leurs impressions d'églises et de musées. Les bouteilles pansues de Chianti, avec leur col mince émergeant de leur revêtement d'osier, se balançaient sur ces porte-fiasques en cuivre souple qui sont une des pittoresques singularités de la Toscane. Sur chacune des tables s'effeuillait un bouquet de roses, et, par places, un pétale, détaché d'une des fleurs, mettait sur la nappe blanche une tache jaune ou rouge. Deux de ces convives dégustaient déjà leur café. De longs et noirs cigares de Virginie, percés d'une paille, grésillaient devant eux, posés près d'une flamme sur de menus supports métalliques. En tout autre moment, ces petits traits locaux auraient amusé l'officier, mais la conversation du maître d'hôtel lui fit bien vite oublier et l'aspect de la salle, et ces détails de mœurs et les commensaux. L'occa-

sion était trop tentante d'obtenir quelques renseignements plus exacts sur la femme pour laquelle il se trouvait à Sienne. Ce maître d'hôtel était un Italien de la fine espèce, petit et svelte dans son frac de service, chauve avec une de ces faces exsangues et usées qui n'ont plus d'âge. Au repos, ce masque immobile révélait la surveillance sagace d'un gaillard, avisé par nature, qui a rencontré beaucoup de gens, traversé beaucoup de pays, beaucoup de circonstances, et qui se méfie. Quand il parlait, ses traits s'animaient, ses yeux noirs de Méridional brillaient entre les pochettes des paupières plissées. Son nom tragique d'Egisto faisait contraste avec la bonhomie astucieuse qu'il déployait dans ses fonctions de majordome. Tout de suite, en installant le nouveau venu et lui tendant la carte des vins :

— « Je me permets de vous recommander notre Montepulciano, Excellence. C'est un vin si aimable !... » avait-il dit dans un français joliment zézayé. « Oh ! ce n'est pas ici un de ces palaces de Nice et de New-York où j'ai appris le métier. Mais votre Excellence verra, *non c'é male.* » — Il avait repris la langue nationale pour formuler cet éloge, dont il souligna la fausse modestie par un subtil clignement. — « Nous n'avons guère que de la cuisine italienne, mais elle est soignée. Votre Excellence me dira ce qu'elle pense de ce *minestrone.* »

Un des garçons apportait en effet un de ces forts potages, tout en légumes, délice des gourmets de là-bas. Le maître d'hôtel remplit lui-même avec componction l'assiette du jeune homme, qui lui demandait :

— « Alors vous êtes allé à New-York et à Nice ? »

— « Et à Paris et à Berlin... » fit Egisto. « Mais aujourd'hui j'ai passé la moitié du chemin de la vie, comme dit notre Dante. Alors j'ai voulu finir la route chez nous,

*Nel bel paese là dove il si suona.*

Je suis né Siennois, je veux mourir Siennois... »

— « Puisque vous êtes d'ici, vous connaissez bien les environs ? »

— « Si je les connais, Excellence ? Pas une pierre à dix lieues à la ronde dont je ne vous dirais l'histoire. Mon père était cocher de fiacre. Tout petit, il me juchait à côté de lui, quand il promenait des voyageurs, et je l'écoutais leur apprendre un tas de choses que les guides ne racontent pas. Ainsi, Excellence, vous visiterez le château de Belcaro. C'est notre Peruzzi qui l'a reconstruit. Il y en avait un vieux à la même place, que le marquis de Marignan a pris d'assaut. Ce fort lui a coûté tant de monde qu'il a dit, en le visitant : *Bello, ma caro.* Vous comprenez ? *Beau, mais cher.* De là le nom... »

Et il souriait, avec cette complaisance autour des traditions de la ville natale qui donne une si vivante intensité au patriotisme italien, nourri de Dante chez les plus illettrés. L'officier français était lui-même un déraciné. Les Courtin descendent d'une vieille famille bourgeoise du Poitou, émigrée à Paris, où le grand-père de Hugues était conseiller à la Cour des Comptes dès 1840. Sa mère, une Le Boëdec, était la fille d'un riche armateur de Nantes, retiré lui-même à Paris, après fortune faite. Enfant de Paris, enfant de nulle part. Le tour d'esprit de Hugues, ses idées, son attitude d'hostilité foncière à l'égard du monde contemporain s'expliquaient par une lutte constante contre ce déracinement, autant que par la réaction contre la misérable frivolité du vulgaire jouisseur dont il portait le nom. Son âme bretonne, héritée de sa malheureuse mère, et qui donnait à ses prunelles claires de Celte un si sérieux regard, avait cherché dans l'armée le substitut du terroir natal, un milieu fixe où s'implanter, comme il avait demandé à son métier un utile emploi de son énergie. En écoutant le passionné Siennois, il ne put se retenir d'un retour sur l'appauvrissement régional de tant de coins de la vieille France qui n'ont plus d'histoire. Les habitants l'ont désapprise. Mais il n'était pas venu en Toscane pour une enquête de ce genre,

et, prenant texte de l'anecdote, rapportée, exactement ou non, par le maître d'hôtel, il l'interrogea :

— « Belcaro, est-ce bien loin de Valverde? »

— « Valverde? » répondit l'autre, avec un indulgent haussement d'épaules devant une pareille ignorance. « Mais on y va par Camollia, et à Belcaro par Fonte-Branda... C'est vrai, Excellence, vous êtes venu de la gare. Vous n'avez pas vu notre porte Camollia avec sa belle inscription latine. Que j'ai entendu de fois défunt mon père la traduire à des étrangers : *Cor tibi magis Sena pandit.* — *Sienne t'ouvre son cœur bien davantage!* — Comme cette inscription est sympathique ! » — Et il redit les mots latins. Puis reprenant son infatigable bavardage de cicerone officieux : — « Oh ! Valverde aussi est un beau château, et qui a son histoire. C'est un comte Ercole, un bâtard des Gonzague, qui l'a fait construire au XVIe siècle par un élève de Peruzzi. Peruzzi, lui, avait refusé parce qu'il s'agissait d'une réduction du Castello de Mantoue, d'où ce seigneur avait fui pour avoir conspiré. « *Peruzzi fà da se o non fà.* — *Peruzzi* « *fait à son idée ou il ne fait pas.* » Ce fut la réponse. C'est notre vraie devise, à nous autres Toscans. Tout de même ce *Castellino* est bien réussi. Il a été acheté l'autre année par une dame française. »

— « Je sais, » dit l'officier, « madame la duchesse

de Roannez. Je la connais. Elle y est en ce moment? »

— « Oui, Excellence. Elle peut dire, elle, de son château : *bello, ma poco caro*. Imaginez : elle a eu la chance de le trouver tout restauré et meublé par un Anglais qui avait dépensé là des mille et des cent. Et puis il s'est cassé la tête en rentrant de Sienne dans son automobile. *Chi va piano*... Et ses héritiers ont vendu en bloc. Il y a de la terre tout autour, des bois de chênes verts avec des grottes et, peut-être, une nécropole étrusque. Du moins on le dit à présent. La duchesse a commencé des fouilles. » — Ici un regard de soupçon, aussitôt corrigé. — « Heureusement nous avons des lois qui ne permettent plus que l'on nous emporte nos trésors. Nous en avions tant que l'on nous a volés ! Pensez donc : nous autres Toscans, nous sommes d'avant les Romains... »

— « Et en combien de temps va-t-on de Sienne à Valverde? Vous me dites qu'il y a une route d'automobile? »

— « Pas même une heure. »

— « On peut télégraphier? »

— « Par San Gemigniano ou Colle, oui, » dit le maître d'hôtel. « Mais de là, il faut un express. » Et devenant *entrante*, autre métaphore italienne bien expressive. — « Si vous voulez annoncer votre visite, vous aurez plus court d'envoyer un

messager. » — Puis, avec ce génie d'intermédiaire, de *mezzano*, comme ils disent encore, propre aux pays où l'étranger fait une des richesses nationales : — « Justement j'ai rencontré aujourd'hui Bellagamba, le nain de la duchesse. » — Et, souriant de nouveau en vrai Siennois, qui géographie sa ville par quartiers : — « C'était dans *Campansi*. »

— « Le nain de la duchesse ? » interrogea Courtin, étonné.

— « Oui. Elle en a un comme Isabelle d'Este. Vous n'êtes pas allé à Mantoue, Excellence ? »

— « Non, » fit l'officier.

— « Il faut y aller. C'est une belle ville. Oh ! qui ne vaut pas Sienne. Ils ont des marais et des moustiques. Mais ils ont aussi leur Castello et leur Reggia, et, dans cette Reggia, un appartement pour des nains. Le comte Ercole en a fait construire un tout pareil, dans un casino, à Valverde, avec des marches d'escalier hautes comme ce réchaud. » — Il le montrait sur la nappe. — « On doit se courber en deux pour y entrer. Tous les plafonds sont bas, et devant le Casino il y a un jardin microscopique avec des ruines à la taille des hôtes : de petits Arcs, un petit ruisseau, un petit lac. L'Anglais a refait cet appartement. Il y a mis des meubles en miniature, mais seulement, lui, il n'avait pas de nains. Il disait que ce n'est pas chrétien d'avoir chez soi de malheureux hommes, par curiosité,

comme on a des bêtes rares. *Sarà !* » interjeta-t-il, avec une moue. « Puisque notre bon Seigneur Dieu a fait des nains, il faut bien qu'ils vivent, qu'ils mangent, qu'ils logent quelque part... La duchesse n'a pas raisonné comme l'Anglais. A peine propriétaire de Valverde, elle s'est mise en quête d'un nain. On lui a envoyé de Nice un certain Marius Bellagamba que j'ai connu là-bas autrefois, — comme on se retrouve ! — Il y vendait des cartes postales et des allumettes, dans les cafés. Il est quand même plus heureux à Valverde, dans son casino. Je vous répète : je l'ai rencontré aujourd'hui. S'il n'est pas rentré, il vous portera votre lettre. Pour un oui, pour un non, il fait la navette entre Sienne et Valverde, dans un automobile minuscule, à sa taille. Il n'a pas un mètre quinze. Il gare toujours à côté, via Montebello. J'envoie le chasseur savoir s'il est reparti ?... »

— « Envoyez le chasseur, » dit Hugues, et déjà il interprétait les renseignements donnés par le complaisant Egisto. Cette villa princière achetée, dans un coup de caprice, — cette existence artificielle d'une grande dame de la Renaissance, arbitrairement organisée dans ce coin d'Italie, que cette fantaisiste quitterait demain pour n'y plus revenir, — cette misère humaine, ce nain servant de jouet à son humeur, de prétexte à son paradoxe,

— quel symbole du byzantinisme sans vérité profonde, sans nécessité intime, qui lui avait toujours tant déplu chez la duchesse, même quand il subissait la fascination de son esprit et de sa beauté ! Et avec qui la menait-elle, cette existence ? Quels hôtes habitaient Valverde ? Parmi eux, quelqu'un l'avait-il remplacé, lui, Hugues, — ou précédé ? Quelle place tenait-il dans les souvenirs de cette femme ? Avait-il été sa première, sa seconde, sa dixième aventure ? Est-ce qu'il savait ? Après deux années de séparation et de réflexion, cette énigme demeurait insoluble pour le jeune homme, et, quoi qu'il en eût, douloureuse. Elle se posait à lui plus fortement, à cette table de restaurant d'une ville étrangère, avec la perspective de la rencontre, peut-être si prochaine, qui les mettrait de nouveau en présence. Leur liaison avait été de celles qui ne laissent à un amant aucune idée indiscutable sur le passé sentimental d'une maîtresse. Elle s'était donnée assez vite pour qu'il eût le droit de la croire galante, mais trop passionnément, trop spontanément, pour qu'il ne fût pas obligé de la croire sincère. Aucune ruse en elle, aucune coquetterie, et, d'autre part, comment concevoir qu'avec cette audace déconcertante dans l'intelligence, avec ce dédain de tous les préjugés, de tous les principes, avec cette constante recherche de la sensation nouvelle sous

prétexte d'enrichissement, elle n'eût pas eu, libre, belle, jeune, courtisée, la curiosité des expériences romanesques? Les intellectuelles offrent de ces contradictions entre leur pensée et leur vie, et Mme de Roannez en était vraiment une, quoiqu'elle appartînt par certains côtés, comme sa mère, à la classe de ces *culture-snobs* qui abondent dans ce que l'on pouvait appeler la Haute Europe, — quand il y avait une Europe. — Cette difficulté à conclure de leurs pensées à leurs actes rend ces femmes aisément torturantes, en amour, pour des sensibilités restées intactes et jeunes comme celle de Hugues Courtin. Il ne se connaissait pas assez bien lui-même pour s'être rendu compte que la droiture simple de son caractère et de sa pensée avait exercé aussitôt un attrait sans analogue sur cette créature de complication et d'artifice. Elle était une blasée. Il était un primitif. La secrète tragédie de cette passion, son intensité à la fois et son incapacité de durer, tenait dans ce contraste. Qu'il en avait souffert autrefois, et encore maintenant !... Mais il était trop tard pour hésiter. Le maître d'hôtel approchait de nouveau, accompagné d'un personnage, dont la taille de pygmée et l'aspect grotesque ne permettaient pas l'équivoque, et, présentant ce magot avec un comique mélange de moquerie et de cérémonie :

— « Excellence, » dit Egisto, « je vous amène

Monsieur Marius Bellagamba, un des serviteurs de Madame la duchesse de Roannez. »

Le nain n'était pas une simple réduction d'un individu normal. Il était moins remarquable par sa petitesse que par la disproportion entre la brièveté de ses membres d'une part, de l'autre la grandeur de sa tête et de son buste. Son torse était d'un homme fait et vigoureux. Ses jambes étaient d'un enfant. Ses mains arrivaient à peine à ses hanches, et les doigts écartés leur donnaient une forme de fourche. Ce véritable basset humain avait des os et des muscles puissants et forts, les épaules larges, la poitrine bombée, la tête grosse avec les bosses frontales saillantes, les traits accentués dans une face vultueuse, le nez court, aplati à sa base. On pouvait lui donner également vingt ans ou quarante. Ses cheveux très bruns et ses dents très blanches disaient la jeunesse. Les plis de ses joues et la flétrissure de son teint dénonçaient l'âge. Il était vêtu d'un costume de chauffeur, d'un drap brun à brandebourgs noirs, qui, moulant ce torse robuste, dessinait l'aplatissement de son dos et l'ensellement de ses reins. Il se tenait très droit, la tête haute, pour ne pas perdre un pouce de son exiguë personne. Il portait une barbe courte, mais drue, qui lui mangeait le visage jusqu'aux paupières. Sous la moutache, on devinait le pli arrogant de la bouche. Il gar-

dait sa casquette à la main, tout près de sa tête, comme si ce geste de banale déférence répugnait à son orgueil, et ses petits yeux sombres dardaient, sous leurs sourcils broussailleux, un regard d'une malice presque sauvage qui se tourna soudain en méchanceté. L'officier demeurait visiblement étonné devant cette extraordinaire apparition. Le nain, flatté tout ensemble et irrité de cette stupeur, — comment le savoir et le savait-il lui-même? — interrogea brusquement, d'une voix rauque :

— « Monsieur Egisto m'a dit, monsieur, que vous désirez me parler ? J'ai peu de temps à vous donner. On m'attend à Valverde, où je serais rentré depuis deux heures, sans une panne de carburateur. Je l'ai réparée et je dois partir... »

— « En effet, monsieur, » répondit Courtin que le ton d'importance du personnage ne surprenait pas moins que son aspect, « je désire envoyer un message à Mme de Roannez, et... »

— « Si c'est pour visiter la villa » interrompit Bellagamba, « c'est inutile, nous n'accordons pas cette permission. »

Le petit homme avait prononcé ce « nous » en se redressant encore, avec un si comique orgueil que son introducteur, Egisto, resté derrière lui, hocha la tête et porta le doigt à son front pour excuser les bizarreries du bouffon. Mais comment

Hugues eût-il pensé à s'offusquer des puérilités agressives de ce gnome? Il ne s'en amusait même pas, tant l'intérêt de sa visite à Valverde lui tenait au cœur.

— « Il s'agit simplement de remettre un mot à la duchesse, » dit-il. « Je ne vous ferai pas attendre. » — Et se tournant vers Egisto : — « Apportez-moi de quoi écrire. »

— « Du papier seulement, monsieur Egisto, » dit le nain : « j'ai mon stylo. »

Avec la même enfantine vanité, mais servile cette fois dans son insolence, il tira de sa poche un porte-plume réservoir en or, émaillé de vert pâle, orné d'une couronne ducale. Il le tendit à Hugues, qui prit avec un renouveau de tristesse cet absurde bibelot, cadeau fastueux et déraisonnable de la grande dame à son bibelot vivant. Mais déjà il avait devant lui le buvard, le papier aux armes de l'hôtel, les enveloppes, et il demeurait le stylographe à la main, sans tracer une ligne. La question qu'il voulait poser à son ancienne maîtresse, il ne pouvait pas l'écrire. Elle-même, de quel nom l'appeler? Il finit par extraire une carte de visite de son portefeuille, et, après une nouvelle hésitation, il y mit simplement ces quelques mots : « *Le capitaine Hugues Courtin, de passage à Sienne, fait demander à M^me^ la duchesse de Roannez s'il peut lui présenter ses respects et*

*à quel moment.* » Il glissa la carte dans l'enveloppe, non sans avoir lu et relu cette phrase, d'une banalité tout officielle pourtant. Bellagamba, immobile à quelques pas, observait ce manège avec une curiosité qui lui fit, à un moment, avancer le cou pour épier, par-dessus l'épaule du jeune homme, la teneur du billet ainsi griffonné... Pourquoi ses sourcils hérissés se fronçaient-ils? Pourquoi ce pli cruel de sa lippe et ce frémissement de ses narines? Était-ce uniquement l'envie du disgracié pour la fière silhouette d'un beau soldat? Hugues n'était pas très grand, mais il était bien pris dans sa taille moyenne, mince avec des mouvements souples et mesurés, dont chacun disait le calme de la force. Une expression martiale ennoblissait encore les traits fins de son visage, bronzé par ces deux ans de Mauritanie. Ses yeux de Breton paraissaient plus bleus par le contraste de ce teint bruni qu'éclairaient les reflets blonds de la moustache et des cheveux coupés très court. L'habitude du commandement donnait à ce masque d'une mâle beauté un je ne sais quoi de hautain qui pouvait aussi expliquer la réaction hostile du nain, habitué à toutes les gâteries, — témoin le porte-plume d'émail, — et à toutes les libertés, — témoin ses impertinences. Le prétentieux personnage y mit le comble, par la mine revêche avec laquelle il tendit la main pour prendre la lettre, son stylo-

graphe, — et un louis d'or que Courtin venait de chercher dans son portemonnaie. Il empocha le pourboire avec un « merci » tout sec et sortit de la pièce, sans saluer que de la tête, et de quel air ! L'autre n'y prit pas garde, enfoncé qu'il était dans ses pensées. Il acheva de dîner, en s'enveloppant d'un mutisme qu'Egisto était trop fin pour ne pas respecter.

— « C'est quelque amoureux de la duchesse, ce Français », dit-il le soir à la patronne, en lui rendant compte des faits et gestes des clients, à son habitude. — C'était une plantureuse Pisane, mariée à un moribond frappé d'ataxie. Le subtil Egisto consolait le délaissement de cette demi-veuve, en attendant le veuvage complet et le remariage. Ce faisant, il entendait bien soigner la prospérité de son futur hôtel. — « Tu peux majorer la note, Maria. Il ne la regardera même pas. Il est monté dans sa chambre, aussitôt sorti de table. Il va nous en brûler de l'électricité, il ne dormira pas de la nuit. »

## III

### MAGNA DEA NEMESIS

En dépit des prévisions du judicieux maître d'hôtel, Hugues dormit profondément cette nuit-là. Il était un soldat, c'est-à-dire, par nature et par discipline, un homme d'action. Le repos de Condé sur son canon, la veille de Rocroy, demeure le sublime symbole du don que possèdent ces hommes-là, celui du calme animal dans l'attente, une fois leur résolution prise et l'événement déclenché. Ce même calme lui permit, le lendemain matin, à son réveil, de visiter la ville, les *Commentaires* de son cher Montluc à la main, et cette fois sans trop de distraction. Madame de Roannez avait sa lettre. Il était sûr qu'il aurait, lui, la réponse dans la journée. Il la savait brave. Ce courage à ne jamais reculer était le seul trait de ce caractère qu'il

eût vraiment estimé. Elle ne se déroberait pas à la demande d'explication que sous-entendaient les quelques mots écrits sur la carte.

« Quelle pitié ! » songeait-il en descendant ces rues de Sienne, tout en pente, avec leurs raideurs d'escaliers, et où de temps à autre il devait s'effacer pour céder la place à de grands bœufs gris dont l'attelage défilait, paisible et lent ; ou bien c'était une *carrozzella* toscane à deux roues, dont le petit cheval trotteur frappait les dalles d'un sabot vif. « Oui, quelle pitié qu'avec cette qualité de nature elle ne croie à rien, que cette force intérieure ne serve à rien !... Elles croyaient, elles servaient, ces femmes du XVIe siècle dont parle Montluc !... »

Il avait demandé le chemin de la porte Ovile, et il relisait, dans le volume, la page où le vieux maréchal raconte qu'ayant dû la faire terrasser contre le canon ennemi, les grandes dames et les bourgeoises vinrent y travailler. « Il ne sera jamais, » s'écrie-t-il, « Dames Siennoises, que je n'immortalise votre nom ! » Et il les dénombre, et leurs trois bandes. « Il y avait d'abord celle de la signora Forteguerra, qui était vêtue de violet, et toutes celles qui la suivaient aussi, ayant leur accoutrement, en façon d'une nymphe, court et montrant le brodequin. » Il y avait celle de la signora Piccolomini, « vêtue de satin incarnadin. » Il y avait enfin celle de dame Lucia Fausta,

vêtue de blanc, avec une enseigne blanche. « Elles avaient fait, » dit encore Montluc, « un chant en honneur de la France qu'elles chantaient, en allant aux fortifications. Je voudrais donner mon meilleur cheval pour avoir ce chant et le mettre ici ! » Comme ces phrases s'animaient, pour l'officier français de 1914, dans ce décor demeuré pareil : mêmes façades de travertin gris ou de briques rousses, même sombre azur du ciel entrevu dans l'interstice des arches qui reliaient les faîtes des maisons, mêmes alternances d'ombre fraîche et de brûlant soleil, mêmes fontaines d'eaux jaillissantes, et, la porte franchie, même ondulation douce des collines, même feuillage argenté des oliviers... Hugues les voyait, ces belles ouvrières de guerre, comme si elles eussent défilé devant lui, la pioche en main, le panier plein de terre sur la tête, et il comparait en esprit à ces dévouées, héroïques servantes de la cité natale, cette nomade de la grande vie européenne qu'était la duchesse, parée d'un titre dont elle n'avait pas les traditions, riche d'une fortune gagnée sur une terre qu'elle n'habitait pas, comprenant tout et détachée de tout, déconcertant et inefficace mélange de races et de pays, de conditions et d'idées.

— « Raison de plus, » conclut-il à mi-voix, « pour que je défende contre elle ce que j'ai le

droit de défendre... » — Et tout haut : « — Si cette voiture pouvait être la sienne et qu'elle fût là ! Dans un quart d'heure *je saurais*... »

Il avait, parmi ces méditations, et comme la matinée avançait, remonté de la porte Ovile à la rue Camollia, et il voyait qu'une automobile de maître stationnait devant le porche du Barrafranca, astiquée, lustrée, avec un étincellement de cuivres sur une caisse laquée en vert sombre. La voiture était vide. Le chauffeur sommeillait sur le siège. A deux pas, causaient deux personnes, dans l'une desquelles Hugues reconnut le nain de la veille. L'autre était le souple Egisto qui s'avança vers son pensionnaire, avec la même amabilité déférente sur son subtil visage :

— « C'est l'automobile de M^me^ la duchesse qui vient chercher votre Excellence pour la conduire à Valverde. »

Bellagamba, lui, sans se départir de sa mine bougonne, s'était hissé sur le marchepied de la voiture. Il prit dans une des cantines une lettre qu'il tendit à l'arrivant, en le saluant à peine et sans une parole. Si l'officier avait eu le loisir d'observer, l'attention aiguë du nain le regardant ouvrir l'enveloppe l'aurait étonné. Le nabot avait le même regard cruel que la veille, à une certaine minute, quand il avançait la tête pour lire les mots

tracés sur la carte de visite. Mais l'ancien amant était trop ému, par le seul aspect de la haute et ferme écriture, pour prendre garde à des incidents de cet ordre. Son cœur battait trop fort, quoi qu'il en eût, à entendre la voix de la maîtresse quittée, derrière les mots de ce billet presque aussi simplement impersonnel, quoique plus savamment tourné, que son message à lui.

---

« Soyez le bienvenu en Toscane, mon cher ami, » disait ce billet. « Puisque vous voulez bien vous souvenir encore d'une amie d'autrefois, sachez que vous me feriez le plus grand plaisir en acceptant de prendre Valverde pour hôtel, pendant le temps que vous consacrerez à visiter Sienne et ce merveilleux coin d'Italie. Ce sera quand même une auberge un peu meilleure que le désuet Barrafranca. Je ne vous permets pas de dire non, et je vous envoie mon automobile, avec cet amusant Marius Bellagamba, dont vous avez déjà fait la connaissance. Les rois d'Espagne n'ont pas eu de plus parfait modèle d'*achondroplase* à proposer aux Ribera et aux Velasquez. Demandez le sens de ce vilain mot pédant au Père Desmargerets qui fera route avec vous. C'est l'illustre membre de l'Institut et un archéologue de tout premier ordre. Il est allé à Sienne, acheter pour moi un petit

tableau sur bois que l'on me propose. Je l'ai à demeure. Il dirige des fouilles que j'ai entreprises. Car je donne aussi dans l'archéologie. C'est la faute de ce pays d'antiquités, et de mon *omnivorisme* auquel votre ascétisme guerrier a fait si souvent le procès. Je suis trop vieille pour me corriger. Le Père vous aidera à passer le temps. Il a la troisième circonvolution à gauche très développée, dirait un médecin. Autre trait d'omnivorisme que vous pardonnerez à votre dévouée... »

---

Et elle avait signé, protocolairement : *Brigham-Roannez*, cette missive dont l'enjouement s'accordait mal avec le sérieux mobile qui ramenait Hugues vers elle, son impression de ce contraste fut si vive qu'il faillit répondre là, sur place, par une excuse verbale. L'idée de reprendre le train traversa de nouveau son esprit. De nouveau, il la rejeta, pour le même motif :

— « Préparez ma note, » dit-il au maître d'hôtel. « Je monte dans ma chambre, faire ma malle. »

Un quart d'heure plus tard, il descendait, pour trouver sur le trottoir l'autre compagnon de route, annoncé par la duchesse. Le Père Desmargerets était une espèce de géant, comme équarri

à la serpe. Debout à côté de Bellagamba, il faisait comiquement ressortir, par sa seule présence, l'exiguïté du nain et sa vanité, tant celui-ci mettait d'énergie à se dresser auprès du colosse, le torse bombé et cambré, les mollets tendus, les bras détachés du corps comme des nageoires, avec les paumes en pronation. Ils faisaient vraiment une paire de phénomènes peu commune. Mais, pour qui regardait de près, le plus fantastique des deux était encore l'archéologue. La demi-hallucination constante du savant qui ne voit le réel qu'en fonction de ses idées lui donnait une physionomie d'ahuri, et nous lui devons cette admirable étude sur *Le Symbolisme dans la Sculpture antique* ! Les grands traits de son noble visage eussent été beaux sans cette expression presque hébétée. Et quelle incurie ! Ses longs cheveux gris, mal peignés, salissaient de pellicules le col graisseux de sa soutane, à laquelle manquaient des boutons. Une barbe de plusieurs jours hérissait ses joues et son menton. Avec cela une timidité d'enfant qui le faisait rougir, hésiter, bégayer, dès qu'il s'agissait d'une action quelconque dans l'ordre pratique. Ce déconcertement devant la vie, chez cet homme supérieur, prenait un caractère pathétique, si l'on se souvenait que ce prêtre, une des gloires de l'Oratoire, avait été jeté tout d'un coup hors de sa communauté, à cinquante ans passés, par la loi

sur les congrégations. Gêne et gaucheries disparaissaient d'ailleurs comme par enchantement, dès qu'une idée le soulevait. Une juvénile exaltation le transfigurait alors. L'intelligence illuminait ses yeux. L'éloquence habitait sa bouche. Dix minutes ne s'étaient pas passées qu'il avait donné à Hugues le spectacle de cette métamorphose. D'abord tout confus, tout empêtré, bafouillant des formules compliquées de politesse, puis maladroit à installer son grand long corps dans l'automobile, voici qu'un mot de l'officier fit soudain jaillir de lui un autre homme. La voiture roulait à toute allure le long de la route sinueuse qui, par Casciano, le Piano del Lago, Santa Colomba, gagne Valverde. Le divin paysage toscan, avec ses collines, ses cyprès, ses oliviers, ses chênes verts, ses châtaigneraies, se développait sous un ciel intensément bleu. Mais Hugues n'avait pas le cœur à jouir de cette sauvage et fine nature. Il regardait le nain, assis sur un strapontin en face de lui, et une stupeur l'envahissait, à l'idée que la duchesse eût pour animal familier ce monstre à visage sinistre. Il regardait le Père Desmargerets, et il se demandait comment ce bonhomme falot, dont il se rappelait avoir lu le nom dans les journaux, pouvait être un savant de premier ordre. C'était cependant par lui qu'il aurait quelques détails sur Valverde et sur la manière dont y vivait le

duchesse. Cherchant prétexte pour engager la conversation, il avisa le petit tableau que l'archéologue tenait précieusement enveloppé de papier sur ses genoux, et il demanda :

— « La duchesse me dit dans sa lettre, mon Père, que vous lui rapportez de Sienne une peinture intéressante ? »

— « Elle n'est pas bien bonne, » répondit le Père, en découvrant son acquisition : un petit panneau de bois sur lequel était peinte une Clarisse en robe de bure et tenant son cœur dans sa main. « C'est évidemment un morceau détaché des montants d'un plus grand tableau, sur lesquels s'échelonnait toute une série de figures. Celle-ci est une sainte Claire, la fondatrice de l'ordre nommé d'après elle. Ce débris du moins est intact. On ne 'a pas retouché. Le stuc doré de l'auréole en saillie s'écaille. Le marchand donne cela pour un Pietro Lorenzetti. Je n'en crois pas un mot. Il suffit de comparer ce dessin mou, ces draperies sans vigueur, à la belle suite de l'*Invention de la Sainte Croix*, à l'Œuvre du Dôme. J'en viens. Tout de même j'ai acheté ce panneau pour la duchesse. Il confirme un fait, capital, à mon sens, de l'histoire de la peinture siennoise. Regardez ce visage. Regardez les plis de ce vêtement. Une statue antique a servi de modèle. C'est curieux, n'est-ce pas ? » — Et, avec une fausse modestie

de savant enivré de sa découverte : — « C'est une idée à moi. Je l'ai seul aujourd'hui. Dans vingt ans, elle sera banale : tout l'art siennois dérive de l'art antique. Il y avait ici des statues grecques à foison, ce qui faisait dire à l'Écossais Theophantus, dans son commentaire sur Juvénal : *Tuscia, mater omnis impietatis et superstitionis*, parce que ces statues figuraient des divinités. Il y en avait une en particulier due au ciseau de Lysippe. L'autre Lorenzetti, Ambrogio, en a fait la Paix dans son *Bon gouvernement*. Vous vous la rappelez ? » — Et, sur un geste négatif de Courtin : — « Vous ne la connaissez pas ? »

— « Je suis arrivée à Sienne hier soir, vers les six heures... » dit l'officier.

— « Mais qu'avez-vous donc fait, ce matin ? » demanda naïvement l'enthousiaste.

Le nain ricana sur sa banquette, et, de sa voix mordante qui semblait sortir d'un gosier métallique :

— « Mais, Père Desmargerets, comment voulez-vous que la Paix intéresse un capitaine d'infanterie coloniale ? »

— « Bellagamba, » répondit le Père avec une bonhomie grondeuse, « épargnez-nous votre antimilitarisme... Je vous préviens » — il s'adressait à Courtin — « que monsieur est anarchiste, mais un anarchiste qui voudrait des bombes de chez

Faverger ou Lalique. Voyez plutôt. » — Le nain avait tiré de sa poche, pour y prendre une cigarette et l'allumer avec désinvolture pendant que l'on parlait de lui, un étui en émail, comme son stylographe, et orné de la même couronne. — « Mais je reviens à ma thèse, » continua l'archéologue, avec une expression exaltée et futée de chercheur satisfait : — « Je suis sur la piste d'une autre de ces statues. Ça, c'est une histoire extraordinaire, un miracle, dirais-je, si je ne craignais de profaner un terme sacré, quoique... » — Ici le ton devint grave. Ce savant était un prêtre de beaucoup de foi. — « Quoique Dieu se mêle aussi des petites choses... »

Le nain ricana de nouveau, en lançant une bouffée de sa cigarette. Son attitude ne le prouvait que trop : la duchesse ne le comblait pas seulement de précieux cadeaux. Elle lui accordait, dans sa maison, la familière et souvent insolente liberté des fous de cour.

— « Des toutes petites, » interrompit-il. « Ça compense, car il ne se mêle guère des grandes. »

— « J'avais oublié, » dit l'archéologue à Courtin. « Monsieur se croit aussi athée. »

— « Vous vous croyez bien croyant, mon Père, répliqua le nain.

— « Imaginez-vous, » reprit l'Oratorien, sans relever cette nouvelle et pire impertinence, « qu'il y a

trois mois, j'étudiais pour un travail d'un ordre absolument différent, à notre Bibliothèque nationale, un manuscrit milanais de Valère Maxime... Ah ! le beau manuscrit, avec un frontispice où l'on voit Tite-Live devant Rome, et, en face de lui, un ange tient une épée, debout sur une colonne ! C'est un des volumes rapportés lors de l'expédition de Charles VIII. Que nos rois ont donc donné de belles choses à la France ! »

— « Ils nous les ont fait payer un peu cher, » dit le nain en hochant son énorme tête. « Si j'avais autant de pièces de cinq francs qu'il y a eu d'hommes tués dans ces guerres d'Italie, sans compter les mutilés !... »

— « La guerre est un fléau, qui en doute ? » reprit le Père. « Trouvons du moins une consolation à penser que celle-là nous a valu ce précieux exemplaire. Les marges en sont très grandes, » continua-t-il. « Elles font ma joie, ces marges-là. Voici pourquoi. Elles abondent en annotations... Tous ces trésors de la littérature antique nous ont été conservés dans les couvents. »

— « Si les moines avaient su ce qu'ils gardaient, » gouailla Bellagamba, « quels autofadés ! »

— « Ils le savaient parfaitement, » répliqua le Père, « et ces annotations en sont la preuve. Jugez plutôt, monsieur Courtin. Sur une de ces marges de mon Valère Maxime, ma curiosité est attirée

par la longueur d'une note, écrite d'une écriture menue, et mise en face d'un passage où était rappelé le surnom de Felix, donné à Sylla, le dictateur. Mais vous allez la lire. J'en porte la copie sur moi... »

Et de la poche intérieure de sa soutane, il tira un grand portefeuille qui faisait saillie sur sa poitrine par dessous le drap, puis, de ce portefeuille bourré de fiches, une feuille de papier, usée à ses plis, tant elle avait été de fois ouverte et refermée. Il la tendit à Hugues, en insistant :

— « Lisez. Lisez... » et, récitant de mémoire les premières lignes : « *Paucis abhinc annis, in hoc nostro monasterio sancti Marcelliani...* »

— « Je vous avouerai, mon Père, » dit l'officier, « que je suis un peu brouillé avec le latin, depuis le collège... »

— « On n'a pas besoin d'en savoir si long pour sabrer de pauvres nègres, » commenta le nain.

— « Je vais vous traduire le morceau, » dit le Père Desmargerets. « Vous excuserez si j'ânonne un peu. Mais voici la note. Je suis le texte, littéralement. » Et il lut :

---

*Note du moine du couvent de S. Marcelliano* (1).

Voyez aussi plus bas fol. 97 et 113.

« Il y a quelques années, dans notre monastère de San Marcelliano, une affaire très difficile, relative à ce dictateur Sylla qui voulut être nommé *l'Heureux*, agita mon esprit. Cet homme, d'un caractère abominable, avait commandé en Grande Grèce à un artiste habile, une statue de la Déesse que les païens nomment Némésis, et, afin de conjurer les incantations de la Syrienne Martha que Caïus Marius entretenait dans son camp, et aussi pour désarmer la jalousie des dieux, il avait consacré l'idole dans le célèbre temple de Nurtia, déesse des Vulsinéens, *Magna Dea Nurtia*, comme ils l'appelaient. C'était leur Némésis, à eux. Mais, à la malheureuse époque où l'Empire romain s'écroulait sous l'effort des barbares, le temple de Nurtia fut détruit en même temps que la cité, et la statue, dédiée par Sylla, fut transportée à Sienne, je ne sais comment. Alors, nos aïeux, frappés de la beauté de l'effigie, et connaissant peut-être la puissance de préservation qui lui avait été attribuée dans l'antiquité, oublieux, en outre, des prescriptions de notre foi, décidèrent de la mettre au sommet d'une fontaine publique,

(1) On trouvera le texte latin de cette note à la fin du volume.

ce qui fut aussitôt fait au milieu d'un grand concours du peuple et d'une grande joie. Ils savaient en effet (c'est une sorte d'excuse que je dois invoquer en leur faveur) que les Florentins, qui brûlaient depuis longtemps d'une haine mortelle contre nous, avaient confié le salut de leur ville à une statue en marbre du dieu Mars. Or, voici qu'un jour, la guerre et la peste ayant recommencé à sévir parmi nous, notre cité fut affligée de nombreuses adversités, et l'un de nos principaux citoyens, renommé pour sa rare prudence, accusa vivement dans le Conseil cette statue impie d'être la cause de nos malheurs ; et, aux applaudissements de tous, il proposa de la mettre en pièces et de l'ensevelir, si c'était possible, en territoire florentin. Il obtint très facilement gain de cause. La statue, descendue pendant la nuit du haut de la fontaine, fut aussitôt transportée dans notre couvent, et me fut livrée (j'étais alors portier) par les officiers de la commune, pour la briser et l'ensevelir selon l'ordre de notre Conseil. Mais, ô merveille ! dès que je suis seul avec la statue, et que, muni d'un marteau de fer, je me dispose à exécuter l'ordre du Conseil, une extraordinaire pitié pour cette image impie s'empare de moi et il me paraît voir un jeune sang animer le visage de l'idole. Le marteau me tombe des mains. Je le dépose dans un coin de ma cellule, puis je le

reprends et je feins de donner à la statue de grands coups pour que le Révérend abbé ne puisse douter de ma fidélité à accomplir mon devoir. Alors, prenant une résolution rapide, je place de mes mains, avec le plus grand soin, l'image (mais intacte !) dans un coffre de bois choisi à cet effet. Puis, fermant le coffre avec des clous et des cordes solides, et le déposant dans une voiture de grandeur moyenne, j'attelle le cheval, et je lui donne à voix basse le signal de départ. Nous marchons d'un pas égal parmi les ombres de la nuit, et, après avoir fait route une heure et plus, — car le coffre était lourd et le cheval était très vieux, — nous atteignons un endroit avant Colle, que je connaissais dès longtemps. L'âme frémissante, je fais arrêter mon compagnon à quatre pieds. Là se trouvaient, disparaissant entièrement sous les herbes et les arbustes, les ruines de plusieurs chambres sépulcrales qu'un de nos frères, très savant, croyait, d'après une inscription gravée sur une paroi, être étrusques. Mais si l'extérieur des monuments était invisible, l'intérieur n'en était que très peu endommagé. Je choisis celui que je savais le plus accessible. Faisant aussitôt glisser de la voiture le coffre de bois, je l'introduis dans la chambre sépulcrale, convaincu que la remarquable statue, autrefois consacrée dans le temple de Nurtia, ne pouvait être plus convena-

blement ensevelie que dans le tombeau étrusque et parmi les autres démons de cette souterraine demeure. Quoique je sois beaucoup plus robuste que la plupart des hommes, jusqu'à pouvoir tordre un morceau de fer entre mes doigts, ce travail m'avait épuisé. J'eus pourtant la force de l'achever, en creusant une fosse avec une forte pioche. Puis je roulai une pierre à l'entrée du souterrain et je partis. Que le Dieu tout-puissant daigne maintenant me pardonner ! Et toi, Vierge Marie, mère du Christ, protectrice de ma cité, veuille pardonner à ton très humble serviteur, d'avoir marché sur les traces du très docte François Pétrarque (qui aujourd'hui, dit-on, vit heureusement à Milan) et d'avoir osé admirer secrètement et sauver une idole païenne. Accorde ton pardon à cette faute en même temps qu'à mes autres péchés, ô Vierge Marie, pardonne ! » — A noter que Prudence, poète chrétien, a écrit : « Mais c'est une belle chose que la beauté sculptée dans l'airain. »

---

— « Qu'en dites-vous ? » interrogea l'archéologue, après cette traduction improvisée, avec quelle flamme dans les yeux, et quelle émotion dans la voix ! « Est-ce étonnant, et naïf, et touchant ? »

— « C'est un récit très pittoresque, en effet, » répondit Hugues Courtin.

— « Et bien édifiant, » dit Bellagamba. « De nos jours, quand il y a une épidémie, on cherche le microbe. Au moyen âge, on enterrait une statue. Nous avons peut-être fait quelque progrès. »

— « Pas en sculpture, toujours, » dit le Père. « Ah! si je pouvais trouver la statue! » continua-t-il. « Vous comprenez bien, monsieur Courtin, que ce fut ma première idée, cette note sitôt déchiffrée. Aucun doute possible : il s'agissait d'un couvent près de Sienne. Quand le nom de la ville n'eût pas été mentionné, celui du saint me l'eût appris. Marcellianus et Secondianus sont des saints spécialement vénérés dans le Siennois. Il est dit d'eux dans le martyrologe romain : *Per vaticinium Sibyllæ Cumææ Virgiliano carmine celebratæ conversi martyres fuerunt*... Un détail m'embarrassait. On ne connaît pas de nécropole étrusque dans cette partie de la Toscane. En découvrir une, et la statue dedans, quel coup double! Je n'hésite pas. J'arrive ici. Je m'enquiers, aux archives, du couvent de San Marcelliano, dont il ne reste plus trace. Je découvre qu'il a été fondé en 731 par Warnefred, gouverneur pour Luitprand, roi des Lombards, et détruit à la fin du XIVe siècle, au cours d'une autre guerre entre Sienne et Florence. Remarquez. La

note parle de Pétrarque, lequel est né en 1304 et mort en 1374. Elle est donc du milieu du XIVe siècle. Je pousse mes recherches, et je trouve un document qui m'apprend qu'un comte Ercole dei Franceschi, bâtard d'un Gonzague, a bâti son palazzo de Valverde sur l'emplacement de San Marcelliano. Et vous voulez, Bellagamba, que je ne croie pas à un petit miracle? Qui possède Valverde, maintenant? Mme la duchesse de Roannez, que j'ai eu l'honneur de connaître à Paris, où elle a, bien généreusement, acheté à la veuve d'un de mes confrères une collection de médailles grecques! Je vais lui rendre visite. Je lui raconte mon histoire. Elle m'invite à loger chez elle, pour étudier les environs. Elle a fait mieux. Elle s'est tellement intéressée à mes travaux qu'elle m'a procuré tout un matériel de fouilles. Car nous avons commencé des fouilles, dans un terrain qui m'a paru correspondre à la description du moine et que Mme la duchesse a acheté... Monsieur, est-ce assez beau, pour une grande dame qui pourrait n'être qu'une mondaine, d'aimer ainsi l'archéologie?... Hé bien!» conclut-il solennellement, «nous avons trouvé la nécropole étrusque. Autre miracle!... Nous avons exploré deux tombeaux. La statue n'y était pas. Il en reste un troisième et dernier. Les fouilles continuent. Si elles ne donnent rien, cette fois,

nous recommencerons. Mais où? Mais où?... »

— « La statue sera dans le troisième tombeau, » insinua Hugues, par condescendance pour la passion dont il voyait le vieillard possédé.

— « Ne dites pas cela au Père, » interrompit le nain en s'esclaffant. « Il a le trac de la trouver maintenant, sa statue. Et pour quelle raison?... Demandez-lui. Il est comme les Siennois de la note. Il craint que la statue impie ne lui porte malheur. »

— « Moquez-vous, Bellagamba, » répondit le Père, « vous qui touchez du fer quand vous rencontrez un prêtre. Mais oui, » — il se tournait vers Courtin, — « chaque fois qu'il m'approche, il met sa main sur son trousseau de clefs, et il s'imagine que je ne le vois pas... Non, » continua-t-il en quittant le ton de la plaisanterie, « je n'ai pas peur de la statue impie. Mais, c'est vrai, j'ai de l'appréhension devant cette succession d'heureux hasards : la note découverte, par hasard, — Mme de Roannez installée justement à la place du couvent, par hasard, — la sépulture étrusque trouvée, par hasard. Hé bien ! C'est vrai, ce comble de chance me déconcerte, m'étonne, m'inquiète. Dans les petits domaines comme dans les grands, je redoute le trop complet bonheur. Sylla n'avait pas si tort de craindre sa propre fortune. Ce n'est pas la superstition, c'est l'observation de la vie humaine

qui m'a conduit à cette évidence qu'il y a dans le monde une loi de mesure, celle justement que les anciens incarnaient dans le mythe de Némésis. Ils signifiaient cela, en parlant de la jalousie des dieux. Ici commence l'erreur : la Divinité animée de passions pareilles aux nôtres, une remarque exacte interprétée imaginativement. Mais la remarque était exacte : πάντα κατὰ μοῖραν, *tout suivant le partage*, c'est l'épigraphe que mon vieux maître Édouard Tournier a mise à sa belle étude sur Némésis. J'ai le livre à Valverde, je vous le prêterai. Vous y verrez que Némésis n'est devenue la justice, la vengeance, la colère des Dieux, que plus tard. Elle est d'abord, et elle reste, sous les surcharges du travail mythique, la Déesse de la mesure, des moyennes, oserai-je dire. Si nous découvrons la statue, je suis sûr d'avance qu'elle aura un de ces deux attributs, les deux peut-être : une balance, une coudée. Vous comprenez? La balance où se pèse le lot attribué à tout mortel, — une coudée, pour mesurer le bonheur de chacun, cette longueur d'un pied et demi qu'employaient les anciens. Ils croyaient donc, ces anciens, que tout excès est funeste à l'homme, excès de richesse, excès de pouvoir, excès d'intelligence, excès de réussite. C'est le sens de la célèbre histoire de Polycrate, telle que la raconte Hérodote. Vous vous la rappelez? »

— « Celui qui a laissé tomber dans la mer son anneau qu'un pêcheur a retrouvé dans le ventre d'un poisson? » dit Courtin.

— « Il ne l'avait pas laissé tomber. Il l'avait jeté, sur le conseil d'Amasis, roi d'Égypte. Et pour quel motif? Pour remédier, — c'est le texte, — à sa trop constante prospérité par un malheur volontaire... Quand Amasis apprit que la bague était retrouvée, il rompit toute relation avec lui, ne voulant pas rester l'ami d'un homme que sa prospérité vouait inévitablement à d'effroyables malheurs. Quelque temps après, Polycrate était pris par Orétès, un des satrapes de Cambyse, et mis en croix. »

— « Et Amasis a dû se payer une bonne bouteille, » dit le nain. « Qu'est-ce qu'un ami? Le type dont le chagrin nous fait le plus de plaisir. »

— « Ne vous calomniez pas, Bellagamba, » reprit le Père Desmargerets, sur un ton de paternelle gronderie. « Vous êtes notre ami, à la duchesse et à moi. Nous serions malheureux, cela vous ferait plaisir?... Vous rendez-vous compte à présent, monsieur Courtin, de l'espèce de demi-angoisse que j'éprouve devant cette étonnante aventure de la statue? — Et une statue de Némésis, encore! — Je vous disais tout à l'heure que ce n'est point par superstition. Il y a quand même un peu de cela. Je viens de le sentir, en vous racontant cette

histoire. Oui. Ce mythe m'impressionne, malgré moi. Il faut dire que j'y vois, comme dans toutes les légendes de l'antiquité, la trace effacée, obscurcie, dégradée, des grandes vérités de la religion primitive. Que dit le Démon, pour les tenter, à nos premiers parents? *Eritis sicut Dei.* De quoi Némésis punit-elle l'homme? D'avoir voulu être comme un Dieu. Savoir trop, pouvoir trop, avoir trop, — c'est Prométhée, c'est les Titans, c'est Polycrate dans la fable. Dans la réalité et de nos jours, c'est Napoléon. Une autre de mes idées, c'est que le plan naturel et le plan surnaturel du monde ne sont pas contradictoires. Celui-ci éclaire et achève celui-là. S'il en t ainsi, les païens de bonne foi ont dû pressentir la loi divine, en regardant de près le fait humain. En inventant la Némésis, les Grecs ont été tout près de reconnaître que nous sommes dans l'univers de la chute. Ils ont entrevu le péché originel. »

— « Une question, mon Père, vous permettez? » fit le nain. « Si le patron du *Risorgimento*, chez qui je me suis offert l'apéritif ce matin, était venu vous dire : « Vous me devez le vermouth de « Bellagamba, » vous trouveriez ça juste, que j'aie consommé, moi, et que vous soyez obligé de payer, vous? Allons donc... Mais c'est absurde ! »

— « Ce qui est absurde, » répondit le Père, « c'est que vous continuiez à prendre l'apéritif, quand

docteur Boris Roudine vous a répété, hier encore, que vous êtes en train de devenir alcoolique. »

— « En effet, » dit Courtin, « s'il y a une Némésis dont un Africain comme moi ne peut pas douter, c'est celle qui menace les buveurs... Mais serait-ce la Némésis de notre excès de vitesse? Que se passe-t-il? »

L'automobile qui roulait, depuis Sienne, à la vive allure de ses quarante chevaux, venait, à un tournant brusque, de stopper subitement, arrêtée par un immense troupeau de moutons qui se bousculaient les uns les autres. Étendu à terre sur le bord de la route, un enfant pleurait en jetant de grands cris, tandis que le berger, écartant ses bêtes, se précipitait sur un grand bélier noir et blanc, et l'empoignait par les cornes. Hugues avait déjà sauté de la voiture et questionnait l'enfant qui, ne comprenant pas le français, redoublait ses cris. Cependant le berger approchait, traînant le bélier qu'il bourrait de coups de pied :

— « Ce qu'il a fait? » répondit-il en italien à Bellagamba, qui l'interrogeait dans cette langue. « Il a pris mon pauvre Milio avec ses cornes, et il l'a blessé dans le dos... »

— « Ah ! la méchante bête !... » dit le nain, qui, grinçant de plaisir, allongea lui-même de toute sa

force un coup de pied dans le flanc du bélier gisant sur le sol, maintenu sous le genou du berger, et voici que le petit garçon, saisi devant ce geste d'une émulation farouche, cesse de crier. Il se dresse, fou de vengeance, ramasse une gaule et commence de frapper l'animal à coups redoublés. Le sang coulait par les naseaux du bélier furieux. Cette scène de sauvagerie rustique s'encadrait dans un petit vallon planté d'oliviers bleuâtres. Du blé verdoyait entre les troncs rugueux et troués. Une fumée sortait d'une maison à mi-côte, dont le mur, peint de couleur rose, s'entrevoyait derrière un rideau de noirs cyprès. Un chien, velu comme un ours, aboyait autour des moutons, gagné par une contagion de colère.

— « Tu vas tuer ce malheureux animal, » dit le prêtre au petit garçon. — Son noble et naïf visage exprimait autant de pitié révoltée que celui du nain de joie mauvaise. — « Tu l'as assez châtié. Il souffre trop. »

— « Jamais assez ! » cria le berger, dont la longue face poilue avait pris une étrange ressemblance avec le profil de ses bêtes. Et comme l'enfant fatigué laissait retomber sa gaule, « *Verga, Milio, Verga* ! » hurla-t-il, « *Che ii conosca.* »

— « Savez-vous ce qui arrivera ? » dit Courtin, l'exécution finie et l'automobile remise en marche.

« Un jour, ce bélier tuera cet enfant. Ces animaux sont prodigieusement rancuniers. Un Arabe n'agirait pas de la sorte avec le mâle de son troupeau. Ils connaissent mieux le caractère de leurs bêtes. Je l'ai constaté souvent en Mauritanie. »

— « Si le bélier tue le gosse, » répliqua le nain, « ce ne sera que justice. Vous avez entendu : frappe pour qu'il te reconnaisse. C'est la devise de tous les tyrans, cette phrase. Il vient un jour où le battu reconnaît en effet le batteur. Ça s'appelle la Commune, cette reconnaissance-là. »

— « Moi, cette scène m'a gâté le beau paysage, » soupira le Père Desmargerets. « Il semble si bien fait pour un saint François d'Assise ! Mon frère le soleil, disait-il, mes frères les arbres, mes frères les oiseaux. Il eût dit : mon frère le bélier. »

— « Disait-il aussi : mes frères les riches ? » interrogea le nain.

— « Mais oui, et d'autant plus qu'il s'appelait lui-même le Pauvre. Ce que nous devons pardonner d'abord aux autres, mon cher Bellagamba, » dit-il, et l'enveloppant d'un regard, digne du *poverello* par la tendresse de sa charité, « ce sont nos propres misères. »

Hugues regarda le nain, qui ne répondit pas. Cette parole tombait si juste, appliquée à ce déshérité ! Qu'avait-il montré depuis les quarante minutes que durait cette route, sinon des réac-

tions de haine et de méchanceté? Rancune de quoi? Son seul aspect était une réponse. Mais ce flot continu de haine jaillissait d'une autre source encore que du sentiment de sa difformité. L'officier d'infanterie coloniale avait eu trop souvent, en Afrique, affaire aux « fortes têtes, » comme on dit au régiment, pour ne pas distinguer, sous cette révolte physique du monstre contre sa disgrâce une autre révolte, celle de l'anarchiste contre la société. Un souvenir lui remonta du fond de la mémoire, celui d'un de ses camarades de Mauritanie qui élevait une petite panthère. Un jour, cette bête, jusque-là douce et caressante comme une jeune chatte, avait regardé son maître d'un certain regard. Sur quoi celui-ci était sorti de la chambre, pour prendre son fusil et l'abattre à travers la fenêtre. Par quelle association d'idées une comparaison s'imposa-t-elle à lui, entre le félin familier, toujours à la veille de redevenir un fauve, et le gnome que la duchesse avait pris pour bibelot vivant? Mais cette imagination ne fit que traverser son esprit. La cordiale et chaude voix du Père Desmargerets parlait de nouveau, et cette fois pour dire avec un égal enthousiasme :

— « Voilà Valverde. Ah! la belle maison et comme ces Italiens du XVIe siècle avaient le goût noble et fin !... »

# IV

## A VALVERDE

La villa, ou plutôt la Castellina, pour appeler de son vrai nom cette copie réduite du célèbre Castello de Mantoue, venait d'apparaître dans le creux d'une autre vallée, celle-là entièrement garnie de chênes verts, au bord d'un étang. Le Père continuait :

— « Vous voyez que le distique de nos aînés ne mentait pas :

*Bernardus valles, montes Benedictus amabat*
*Oppida Franciscus, magnas Ignatius urbes* (1).

C'étaient des moines réformés d'après la règle de saint Bernard qui habitaient cette vallée. Le couvent devait occuper la place où sont mainte-

(1) « Saint Bernard aimait les vallées, saint Benoit les montagnes, — Saint François les bourgs, saint Ignace les grandes villes. »

nant les communs. J'ai retrouvé des traces des anciens murs. Les moines étaient trop riches. Toujours la Némésis ! Leur monastère fut pillé, puis brûlé par une bande de paysans qui faisaient de la jacquerie dans ces campagnes, sous le prétexte de la guerre. »

— « C'était de ces paysans que venait l'argent des moines, » dit le nain. « Ils ont pratiqué la reprise individuelle. Voilà tout. »

— « Et ruiné une fondation de laquelle les gens vivaient à vingt lieues à la ronde. On n'est jamais riche pour soi tout seul, Bellagamba, même avec le plus féroce égoïsme. Et si un monastère accapare de la richesse, c'est comme les fontaines accaparent l'eau, pour la distribuer... Mais ne nous plaignons pas trop. Que le couvent n'eut pas été détruit, et nous ne posséderions pas ce joyau de la Renaissance... Ralentissez, Pasquale. » — Il parlait au chauffeur. — « D'ici, c'est un premier point de vue, celui de l'étang. Avec les deux grosses tours carrées, munies de machicoulis et de créneaux, le corps central percé de fenêtres étroites au dessus d'une porte basse que précédait autrefois un pont-levis, voilà une forteresse, n'est-ce pas?... Attendez un moment... Nous tournons. C'est le côté qui regarde la montagne... Quel talent avait ce Bellarmati, l'élève de Peruzzi ! Entre parenthèse, c'est lui qui a fortifié le Havre.

C'est drôle, n'est-ce pas?... Voyez-vous cette architecture sévère s'égayer de cette loggia à fines colonnes? Les chapiteaux à feuilles d'acanthe sont en marbre rose, et, au-dessous, se développe un large *cortile*, dallé de blanc et de noir. Et les encorbellements des tours, sont-ils élégants? Ah! la belle demeure!... »

Et le vieil enthousiaste, resté si jeune de cœur et d'esprit, à travers les desséchements de l'érudition et des années, tomba dans le silence de l'admiration. Encore quelques minutes, et l'automobile franchissait une voûte, percée sous un fortin carré et crénelé, en briques rouges.

— « L'hôtellerie du couvent, » dit le Père, « la *Foresteria*. C'est tout ce qui reste de San Marcelliano. Et voici le Casino de notre Bellagamba. »

— « Ma niche! » glapit le nain, qui cria au chauffeur à son tour : « Arrêtez! » — Et, leste, il sauta de la voiture sans prendre congé davantage, pour disparaître dans un étrange bâtiment à un étage, troué de portes et de fenêtres, rétrécies à la moitié des dimensions ordinaires. Un jardin y attenait, dessiné à l'échelle de l'édicule. Il s'adossait à un canal de marbre en pente, qui, par étages successifs, de vasque de marbre en vasque de marbre, amenait l'eau de la colline jusqu'à l'étang. Une irrigation, branchée sur ce large conduit, dérivait dans ce minuscule enclos un ruisselet sinueux,

lequel serpentait entre les ruines en miniature, célébrées par le majordome du *Barrafranca*.

— « Descendons pour voir cette curiosité, » dit l'archéologue à Courtin, « nous avons tout le temps... Ce sont les ruines de Rome, mais naines. Ce cirque haut comme une taupinière, c'est le Colisée, le *Colosseum* ! Voici les arcs de triomphe de Titus et de Constantin qui semblent attendre une procession de taupes. Quelle leçon de philosophie dans cette fantaisie ! Et ces allées, bordées de petits cyprès avec leurs sarcophages pareils à des pots de fleurs, quel pittoresque !... »

— « Té ! Le joujou de la duchesse a de beaux joujoux !... » leur cria une voix qu'ils reconnurent pour celle du nain. Il les regardait, accoudé à la fenêtre qu'il remplissait de son torse. Il avait lancé cette phrase avec une telle âcreté qu'en regagnant l'automobile, l'officier ne put s'empêcher de dire au Père Desmargerets :

— « Le drôle n'a pas l'air d'aimer beaucoup sa patronne. »

— « Mais si ! Mais si ! » fit indulgemment le prêtre. « C'est le chien favori qui aboie, qui grogne et qui ne mord jamais. Et puis cette difformité, cette *achondroplasie*, quelle misère ! »

— « C'est justement le terme dont la duchesse s'est servi dans son billet d'invitation, en me disant de vous en demander le sens. »

— « Elle vous l'aurait donné aussi bien que moi, » répondit le Père. — La seule mention du nom de Mme de Roannez lui mettait aux yeux une flamme de reconnaissance et d'idolâtrie. — « Elle sait du grec, et beaucoup. Comme Christine de Suède, elle lit Thucydide et Polybe dans le texte. *Achondroplasie* vient de trois mots bien simples : ἄλφα privatif, χόνδρος, cartilage, et πλάσσειν, former. Un *achondroplase* comme Marius est un homme qui a une malformation de certains cartilages, et, par suite, un raccourcissement des bras et des jambes. Le buste est normal, ainsi que la tête. Vous avez remarqué que tous les petits hommes ont une tendance à la vanité? Ceux-ci plus encore. Bellagamba met son amour-propre à faire l'anarchiste, — vous l'avez entendu, — et il est tellement heureux à Valverde qu'il pourrait craindre, lui aussi, la Némésis ! Hélas ! il la porte dans sa personne. Et puis tout le monde n'est pas bon pour lui, comme la duchesse. On s'amuse trop à le taquiner. »

— « Qui? on?... » osa demander Courtin. Depuis le commencement du voyage, il méditait d'interroger son compagnon sur les hôtes du château. A la dernière minute, il se décidait, et, avec un embarras si révélateur, mais devant un archéologue ! — « Oui. Qui vais-je trouver au château? J'oubliais de vous le demander. »

— « Cinq personnes, seulement, » dit le prêtre.

Et, en riant : « Une toute petite carte d'échantillons de Cosmopolis, un médecin russe établi à Florence, un peintre allemand en voyage, un lord anglais marié à une Américaine, cette Américaine et votre serviteur. C'est ce que la duchesse appelle sa table d'hôte. Ces bariolages l'amusent... Mais je l'aperçois qui vient au-devant de nous. Qu'elle est aimable, et qu'elle est belle ! D'une beauté de la Renaissance. Quand vous irez à Florence, vous verrez aux offices le portrait, par Bronzino, de Lucrezia Panciatochi. Vous le reconnaîtrez. C'est elle. Ah ! elle est vraiment la Dame de ce château ! »

Mme de Roannez était-elle sortie au bruit du moteur de l'automobile ronflant dans le parc? Se promenait-elle simplement pour jouir de la douce matinée, dans le jardin, dessiné bien après la construction de ce château? Les bassins, les parterres, les roseraies, la disposition des orangers dans leurs vases de terre cuite, y trahissaient l'imitation de Versailles. L'ensemble reprenait son caractère italien par la profusion des énormes iris, et par l'abondance, auprès des cascades, de grottes artificielles peuplées de statues d'un paganisme rococo. Des cyprès encerclaient le tout, et des massifs de magnifiques yeuses, cet arbre dont la verdure sèche semble nourrie non pas d'eau, mais

de soleil. La Dame de ce jardin et de ce château — comme l'appelait son fervent adorateur, — était entièrement vêtue de blanc, avec une touffe d'œillets safranés à son corsage, une ombrelle d'une soie assortie à ses fleurs, et, sur ses cheveux châtains à reflets blonds, un grand chapeau de paille souple dont l'ombre légère adoucissait, fondait, idéalisait les traits délicats de son beau visage, où brûlaient toujours ses yeux d'un brun fauve. Deux grands lévriers russes bondissaient autour d'elle, et un homme l'accompagnait, inconnu de Courtin. Elle n'avait pas vieilli d'un jour, depuis ces vingt-cinq mois. Rien qu'à la voir bouger, dans la distance diminuée de seconde en seconde, Hugues éprouva cette inexprimable émotion, subie dès le moment où il lui avait été présenté à Paris, dans l'hiver de 1912. Ces gestes où le mouvement se distribuait avec une grâce aisée, cette démarche légère et hardie, ce port de tête droit et souple, ce sourire fier et voluptueux, tout chez cette femme l'avait tant ému et dans le plus intime de son être, dès cette rencontre initiale ! Il faut dire qu'il était si jeune alors de sens et de cœur. Sa réaction contre le milieu de son père, où les intrigues galantes faisaient l'unique intérêt, la rude et assidue discipline de son métier, un fond de croyances catholiques conservé même sans la pratique, autant d'influences qui l'avaient

gardé des aventures romanesques. De la débauche, il n'avait connu que de rares passades brutales, suivies de dégoûts, sinon de remords. La duchesse avait été vraiment ce premier amour, inoubliable, et d'autant plus qu'il a été ressenti plus tard. Certes, l'officier d'Afrique arrivait à Valverde bien guéri de cette femme, croyait-il, par ces deux années de séparation, s'étant donné sa parole de ne pas retomber, et il était de ceux qui tiennent ces paroles-là vis-à-vis de leur propre honneur. Mais il y a un silence des sens qui n'empêche pas leur mémoire, et quand sa main toucha la main de son ancienne maîtresse, cette étreinte de leurs doigts, si rapide fût-elle, le fit tressaillir. Elle-même, demeurait-elle indifférente à cette rentrée dans sa vie d'un homme qu'elle avait aimé assez passionnément pour s'être abaissée, l'orgueilleuse, jusqu'à le supplier de ne pas partir? L'habitude, du danger chez l'un, du monde chez l'autre, leur donnait à tous deux cette totale maîtrise de soi qu'aucune situation ne déconcerte, et ils s'abordaient avec des paroles d'une simplicité cordiale, — lui, la remerciant de son invitation, de l'automobile envoyé, de la compagnie, — et elle :

— « Vous me feriez croire à la seconde vue, mon cher Courtin, » disait-elle. « Avant-hier, je parlais de vous avec le Père Desmargerets, à propos des ruines de Timgad qu'il a visitées l'an dernier et

du rôle jouée par l'Afrique dans la société romaine. Est-ce exact, mon Père? »

— « C'est exact, » dit l'archéologue. « Ah ! ces recommencements de l'histoire ! La France vieillie demandant au continent noir le même rajeunissement que la vieille Rome ! »

— « Vous flattez ma manie d'Africain renforcé, mon Père, » répondit Hugues : « mais je croyais que la duchesse... »

— « La duchesse se pique de tout comprendre, » interrompit Mme de Roannez, « même les manies des coloniaux... » Et comme s'il n'y eût jamais en entre eux qu'une de ces amitiés superficielles pour qui les absences ne sont pas des douleurs : — « Mais ce que je comprends surtout, c'est le plaisir de vous revoir. Quel est donc le poète qui dit, c'est Sully Prudhomme, je crois :

*Le charme du voyage est celui du retour?*

Et comme j'ai la chance contagieuse, vous savez que vous revenez me voir pour assister, demain peut-être, à la découverte d'un chef-d'œuvre de l'art antique. »

— « Le Père Desmagerets m'a expliqué, en effet... »

— « Et si le Père Desmagerets s'est trompé? » interjeta le savant. « Si la nécropole étrusque où le moine a enterré la *Némésis* était ailleurs? »

— « Et ma chance, mon Père ? » fit Mme de Roannez en riant. « Cette chance dont vous avez peur pour moi !... Mais où ai-je la tête ?... » — Et d'un geste, invitant à s'avancer son compagnon de promenade resté en arrière à caresser les deux chiens : — « Mon cher Courtin, que je vous présente M. le docteur Boris Roudine. Docteur, M. le capitaine Hugues Courtin... » — Puis, s'adressant à celui-ci : — « Je vous avertis que le docteur est un antimilitariste et un anarchiste pratiquant. » — Et comme les chiens s'obstinaient à jouer avec le médecin : — « A bas, Tristan ! A bas, Yseult... *Keep quiet, dógs...* » — Et de nouveau à la conversation : — « Mes cousins de Russie sont comme vous, mon cher Courtin. Ils prétendent faire le bonheur des gens par l'autorité. Aussi ont-ils envoyé le docteur en Sibérie. Il en porte la trace à son poignet. » — Elle avait pris la main de Roudine. Une cicatrice circulaire apparut sous la manchette. — « Il s'est évadé, malgré sa chaîne. Il vous racontera cela, et vous discuterez avec lui sur l'ordre et la liberté, l'armée et la révolution, la paix et la guerre, la coutume et le progrès, indéfiniment, dans ce décor italien. Ce sera très renaissance aussi, comme mon nain, comme le château lui-même, ce dialogue à la Platon, parmi ces cyprès, ces chênes verts, ces statues, ces eaux, ces orangers, ces iris et ces roses... Mais j'oubliais le tableau. » — Le Père

Desmargerets, avait, tandis qu'elle parlait, défait le papier dont s'enveloppait le panneau siennois. Elle le prit, et, presque gamine : — « Il faut appeler notre ami Eric von Richter pour qu'il nous dise son avis. Sinon... Monsieur de Richter ! Monsieur de Richter !... » cria-t-elle, en faisant de ses deux mains un porte-voix. Puis, revenant à Courtin : — « C'est un autre de mes hôtes. Il est dans le parc occupé à peindre. Celui-là, vous le trouverez un peu trop militariste. C'est le *junker* prussien dans toute sa crudité... Monsieur de Richter !... » cria-t-elle encore, et, découragée : « Décidément, il est trop loin. Il n'entend pas... »

— « Mais, ce qu'il vous dira du tableau, madame, » fit le docteur Roudine qui tenait le panneau à son tour, « vous le savez d'avance : une date, un nom, une école. Le tout avec des citations et des documents, ah ! tant que vous voudrez... » — Tandis qu'il parlait, son visage, du type kalmouk le plus pur, avec un nez aplati, des pommettes saillantes, des yeux bridés, exprimait un mépris irrité. C'était un homme très frêle et très mince, petit de taille et qui semblait tout en nerfs. Visiblement il avait beaucoup souffert, beaucoup enduré. A trente-cinq ans, il n'avait plus de cheveux, et plusieurs dents de devant lui manquaient. Figure amère de martyr, mais le regard inquiétant de ses yeux pâles arrêtait la sympathie. Ils révélaient

une âme implacable de fanatique, de criminel, au besoin. Et quelle ironie sans sa voix chantante et appuyée de Russe dont l'accent contrastait étrangement avec le ton de ses propos habituels! — « Les Allemands comprennent la critique d'art comme tout le reste. Ils l'organisent militairement. Ils vous repèrent des tableaux, avec la même méthode que les positions d'un champ de bataille. C'est scientifique, c'est complet, c'est indiscutable, et c'est absurde... Il y manque cette seule petite chose, — mais à quel degré! — le sentiment de l'art. Ils nous laissent cette faiblesse, à nous autres, les races femelles, comme ils disent, les Slaves et les Latins. »

— « Ce sont quand même de bons pionniers d'érudition, » repartit le Père Desmargerets. « Ne leur demandez pas davantage. Mais voyez, madame. » — Il avait repris la *Sainte Claire.* — « C'est une tête grecque, et, sans être né à Kœnigsberg, je peux nommer avec certitude l'école d'où sortait le marbre original d'après lequel le peintre a travaillé : celle de Scopas. Madame, regardez les boucles de la chevelure, et rappelez-vous notre conversation de l'autre jour. »

— « Hé bien! » dit la duchesse à Courtin, « votre traditionalisme doit être content? Mais oui, nous maintenons ici une tradition à notre manière, celle d'Isabelle d'Este et de son goût pour l'anti-

quité. C'est par amour d'elle que fut construit ce château. Le Père ne vous a pas conté cette histoire? Non? Parce qu'elle est un peu scandaleuse. En deux mots la voici : François de Gonzague avait eu d'une dame française, pendant son séjour à Loches auprès de Louis XII, en 1502, un enfant naturel qu'il appela Ercole. Il le fit d'abord élever en Touraine, puis à Mantoue. Isabelle s'éprit-elle du jeune homme ou le jeune homme d'elle? Toujours est-il qu'en 1524, le comte Ercole fut proscrit des États de son père, à la suite d'un drame de cour qui reste assez obscur. Mais on fait des recherches pour moi, aux archives de Mantoue. Nous saurons le détail. Ercole arrive à Florence. Sa belle mine tourne la tête à la veuve du riche banquier Alessandro Guadagni. Il l'épouse. Elle meurt. Il hérite. Son sentiment pour la marquise Isabelle était bien sérieux, puisque devenu, par cet héritage, possesseur de cette terre, il a fait construire cette reproduction du palais de Mantoue, où vivait sa Dame... Et comme cela se passait aux environs de 1530 et qu'Isabelle était née en 1474, c'est encourageant pour les personnes âgées, au nombre desquelles je serai bientôt... Dans ce château du souvenir, il n'eut garde d'oublier un appartement pour les nains. Ce goût d'avoir des nains familiers était une des fantaisies d'Isabelle. Je vous ferai

lire l'histoire de son Morgantino qui dansait des *Moresques*, couronné de fleurs, sur le rivage du lac de Garde. Il ne valait pas mon Bellagamba. Encore une tradition que je maintiens... Mais je bavarde. Nous voici au château. Je fais encore un tour de jardin. Bridger... » — Un *butler* anglais, au masque impassible, s'était avancé pour prendre les valises du voyageur dans l'automobile. — « Bridger va vous conduire à votre appartement. Nous déjeunons à une heure. On sonne deux coups de cloche. A tout de suite. »

— « Je ne resterai pas longtemps ici... » se disait Hugues, dix minutes plus tard, dans la chambre qui lui avait été préparée. Le solennel Bridger l'avait confié à un valet italien, au sourire avenant, qui essayait en vain de faire causer son maître de passage, tout en rangeant le contenu des valises dans les armoires et les commodes, avec une finesse de service qui révélait la tenue supérieure de la maison. Les atavismes de M^me^ de Roannez lui permettaient d'allier à ses excentriques spéculations d'intellectuelle le sens le plus avisé des choses pratiques. Permettre au domestique cette minutieuse installation de ses effets, c'était, pour Hugues, accepter tacitement une prolongation de ce séjour contre lequel son être intime protestait déjà. Tout l'avait froissé dans cette arrivée. Ses

longs séjours hors de France lui avaient donné cette instinctive rétraction devant l'étranger qui est comme un geste involontaire de défense nationale. Il avait aussitôt détesté ce méli-mélo cosmopolite : — peintre allemand, médecin russe, lord anglais, pairesse américaine, — auquel se complaisait visiblement le dilettantisme de la duchesse. Il avait détesté davantage encore son attitude à elle, si peu émue, lui avait-il semblé, si indifférente à leur commun passé, — ce passé chargé pour lui d'une énigme aussi douloureuse qu'obscure. L'intelligence même de cette femme lui déplaisait tant, ce qu'elle appelait son *omnivorisme*, cette facilité à s'assimiler avidement et stérilement les notions les plus diverses, ce don d'avoir des lumières de tout pour jouer avec tout. Telle il l'avait quittée, telle il la retrouvait : créature d'abus, qui ne croyait à rien, qui ne servait à rien, qui ne respectait rien; et lui, le soldat dont le constant principe était de réduire la vie à son minimum de luxe et de commodité, il s'en voulait à lui-même de ne pas être assez en révolte, et contre elle, et contre cet opulent cadre factice où elle se mouvait. Il avait dû, pour gagner sa chambre, gravir le large escalier dont les marches de pierre tournaient entre des tapisseries, entrevoir par une porte entr'ouverte des pièces dont chacune était une salle de musée, avec des caissons peints, des ten-

tures, des tableaux, des étoffes anciennes sur les meubles, des consoles chargées d'aiguières et de bibelots, des tables dont le bois doré, un peu lourd, portait ces mosaïques de marbres multicolores, chères aux Médicis du XVIIIe siècle. Malgré lui, ses yeux s'étaient amusés et caressés à ce décor où le caprice avait partout empreint sa marque, et nulle part l'utilité, la nécessité, le besoin. Il s'irritait d'avoir cédé à cet attrait de curiosité.

— « Non, » se répétait-il, « je ne resterai pas longtemps. J'aurai cette explication, avec elle, aujourd'hui même. Je trouverai le moyen. Et je *saurai*. Dès l'instant d'ailleurs qu'elle m'a demandé de venir, elle aussi veut s'expliquer. Sans quoi, son invitation n'aurait pas de sens. »

Ce raisonnement n'était que spécieux. Une autre supposition s'offrait. La duchesse pouvait l'avoir attiré chez elle pour le reprendre. Elle pouvait surtout vouloir se venger. Comment? En essayant de le rendre jaloux. Cette idée n'eut pas plus tôt traversé l'esprit du jeune homme qu'elle y fit blessure, tant l'ancien amour demeurait vivant, à son insu, dans les replis derniers de sa sensibilité. Mme de Roannez avait-elle calculé ainsi? Dans ce cas, elle avait visé juste, car, après une heure passée à tourner et à retourner cette hypothèse, quand Hugues descendit à l'appel de

la cloche du déjeuner, ce fut d'un regard passionnément inquisiteur qu'il considéra les hôtes réunis dans le grand salon. Si la duchesse avait un nouvel amant, et qu'elle eût combiné cette vengeance par la jalousie, sans aucun doute cet homme se trouvait là. Ce n'était pourtant pas le médecin russe, lequel, d'ailleurs, lisait un journal de son pays avec l'attention absorbée d'un partisan, fanatisé par la politique. Ce n'était pas davantage le grand seigneur anglais, à qui son seul aspect physique interdisait toute chance de devenir jamais un héros de roman. Lord Ardrahan était, comme le Père Desmargerets, près duquel il se tenait, à cette seconde, un géant, tout en bras et en jambes, avec une très petite tête, hissée sur un très long cou. Un humoriste du crayon l'eût caricaturé en échassier, d'autant plus aisément qu'une particularité de sa dentition transformait le bas de son visage en un véritable bec : ses incisives, très longues et projetées en avant, dépassaient ses lèvres. De grandes prunelles bleues, infiniment douces et d'une innocence enfantine, la finesse de ses traits et la distinction de ses manières lui donnaient, malgré les étrangetés de sa silhouette, un air d'aristocrate qui contrastait avec la brusquerie un peu rude des façons de sa femme, mais il suffisait de les avoir vus cinq minutes, l'un près de l'autre, pour comprendre qu'elle exerçait sur

lui le pouvoir absolu d'un caractère fort sur une pensée vacillante. Elle pouvait avoir trente ans, comme son mari, et elle était extrêmement jolie, avec des cheveux précocement blanchis, dont la légèreté claire avivait encore la fraîcheur et la jeunesse de son teint. L'éclat singulier de ses yeux gris dénonçait une nervosité voisine d'être morbide, mais aussi, quand ils se tournaient vers la duchesse, une amitié si tendre, si confiante ! Une trahison, envers une femme qui croyait ainsi en elle, supposait chez Mme de Roannez une hypocrisie scélérate, et, Hugues le savait, elle n'était pas plus hypocrite qu'elle n'était coquette. Une intrigue galante avec le peintre allemand ne paraissait pas plus vraisemblable. Eric von Richter était un Prussien de l'espèce courte et large, au poil roux, à la tête carrée. Ses yeux, à lui, tirant sur le glauque, se cachaient et se montraient tour à tour derrière les verres de ses lunettes, méthodiquement divisées en deux parties, l'une blanche, l'autre noire, par une ligne horizontale. Un album à dessiner, recouvert en toile grise, sortait à demi de la poche de son veston, et dénonçait le professionnel. Mais la coupe de ses moustaches, avec leurs pointes relevées, à l'imitation du chef militaire de la grande firme germanique, rappelait aux initiés qu'à l'étranger tout Allemand, riche ou pauvre, garçon d'hôtel ou

grand seigneur, commerçant ou artiste, cache un soldat ou un officier toujours au travail. Il examinait, à l'instant où Hugues entra dans la pièce, le panneau rapporté par l'archéologue, et il disputait avec celui-ci :

— « Jamais, » disait-il, « je ne vous accorderai que cette *Sainte Claire* est Siennoise. Mais voyez donc ce visage mignard, ces cheveux blonds, cette taille fine, cette ligne de corps élancée. Et puis cet or si doux, ce n'est pas l'or rutilant de Sienne. Je n'ai pas de doute sur l'auteur, » conclut-il péremptoirement, « c'est le *Meister des heiligen Bernardini Polyptychons*, celui que le professeur Rosenstretter, de Berlin, a découvert. »

— « Je connais son livre, » répondait le Père Desmargerets, « je l'ai lu et je ne crois pas plus à son *Maître du Polyptyque de Saint Bernardin*, qu'à son *Cousin de Carpaccio* et à son *Elève de Mantegna*. Ces constructions sur documents, c'est du roman à type scientifique, le pire de tous. Ce qui ne trompe pas, c'est l'impression, c'est l'intuition d'un connaisseur. Le connaisseur ! » répéta-t-il. « Qu'est-ce que c'est, sinon une vivante application de la méthode expérimentale, quelqu'un qui a beaucoup observé, beaucoup varié les conditions autour de ses sensations d'art. J'ose dire que j'en suis là, et, pour moi, que cette *Sainte Claire* soit copiée sur un modèle grec, c'est l'évidence... J'en

appelle à monsieur, » — il désignait Hugues, — « à qui j'ai montré la peinture, aussitôt achetée. »

— « Ne mêlez pas M. Courtin à vos querelles d'esthétique, » dit la duchesse en riant, « il n'est pas encore du *studiolo* d'Isabelle d'Este. Sait-il seulement que c'était la petite chambre où la Dame du *Castello* de Mantoue passait ses plus douces heures, avec ses livres, ses camées, ses tableaux et ses invités?... Qui n'étaient certes pas plus originaux que les miens, » ajouta-t-elle tout bas à Hugues, « vous allez voir. » — Et de nouveau tout haut : — « Mais vous, lord Ardrahan, vous connaissez le professeur Rosenstretter? Je vous l'ai entendu nommer. »

— « Par lettres seulement, » dit l'Anglais.

— « Il faudra, mon cher Courtin, » reprit la duchesse, « que vous demandiez à lord Ardrahan de vous ouvrir son cartulaire. Car il en a un et bien à lui. Depuis son temps de *Christ Church* à Oxford, il s'est donné comme tâche d'écrire à tous les personnages marquants de notre époque. Chaque fois, il garde sa lettre et la réponse. »

— « Oui, » dit lord Ardrahan, « ce sera l'œuvre de ma vie : *Correspondance d'un Pair d'Angleterre avec les gloires du XX*e *siècle*. J'espère recevoir prochainement une lettre intéressante. J'ai écrit hier à l'empereur Guillaume II pour le féliciter d'être le Kaiser de la paix. »

— « Ajoutez que vous vous êtes permis de lui conseiller que cette paix ne soit pas la paix romaine, » fit lady Ardrahan, « celle de l'injustice et de la conquête, mais la paix du commerce et de l'industrie, une paix démocratique, la paix d'un Hohenzollern *business man*. Notre sang anglo-saxon n'en admet pas d'autre. »

— « Ne dites pas de mal de la paix romaine, » interrompit la duchesse toujours rieuse, « dans ce salon consacré à sa gloire. Je ne vous en ai pas encore fait les honneurs, mon cher Courtin. Il est entièrement de la main de Peruzzi... Regardez. »

Si peu familier que fût l'officier avec les fantaisies du XVIe siècle italien, il était d'essence trop fine pour ne pas sentir l'élégance de la décoration que lui montrait la belle main levée de l'émule moderne d'Isabelle de Mantoue. A son fin poignet tintait un bracelet de médailles de Sicile que le jeune homme connaissait trop bien. Autre raison d'avoir les nerfs à fleur de peau et de subir, même en s'en défendant, le charme païen de ces nobles fresques. Les panneaux de stuc à faible relief, ornés de grotesques à la façon des loges de Raphaël, soutenaient des compositions de large et libre allure, avec des personnages drapés à l'antique. Une somptueuse illustration de l'*Énéide* se développait sur ces murs. L'élève des Jésuites de Jersey se rappelait assez bien son Virgile pour discerner

les motifs successivement traités : ici le Grec Sinon amené devant Priam, ailleurs le cheval de bois introduit dans Troie, plus loin Cassandre traînée par les cheveux, Créuse suppliante, là Anchise emporté sur les épaules de son fils, puis la navigation des Troyens, l'attaque des Harpies, enfin le débarquement sur la côte italienne. Des vers de l'*Enéide*, inscrits dans des cartouches, en lettres d'or sur fond d'azur, commentaient ces épisodes. Sur la voûte, figurait Énée, parmi les grands fondateurs de l'Empire romain, depuis Romulus jusqu'aux triumvirs, tous debout, aux deux côtés d'un socle de marbre où se dressait une blanche statue de Vénus, nue et souriante sur le fond de sombre verdure d'un bois de lauriers, et le socle portait cette dédicace :

D. O. M.
VENERI ROMANÆ

— « Voyons, capitaine Courtin, » s'écria le Père Desmargerets, poursuivant sa chimère, « cette Vénus est-elle la preuve, oui ou non, de la thèse que M. de Richter s'obstine à contester? Peruzzi, c'est encore un Siennois, et cette Vénus, c'est une statue antique aujourd'hui perdue, comme tant d'autres. Vous m'objecterez : mais s'il y avait tant de statues grecques, où sont-elles? C'est si simple ! On les a volées, et puis, pour les vendre

clandestinement, on les a cassées, débitées par morceaux. On a coupé une tête, une main, un pied, une jambe, mutilé un torse. Ah ! cette Italie du moyen âge, quelle merveille ! Que de trésors s'y conservaient, auxquels on avait la sagesse de ne pas toucher, — et la pitié ! La note du moine sur notre Némésis nous en est témoin, duchesse. Le Renaissance et la Réforme sont le recommencement de la barbarie. Pardon, monsieur de Richter mais... »

Le peintre allemand allait répondre quand la voix du majordome Bridger, annonçant en français avec le plus pur accent britannique : « Madame la duchesse est servie, » coupa court à cette discussion. Mme de Roannez avait pris le bras de Hugues, comme étant le plus récent de ses hôtes, pour passer dans la salle à manger. Elle lui dit dans l'intervalle :

— « C'est amusant, avouez-le, de collectionner des types humains. Si nous étions dans la saison, le musée serait plus complet. Ceux-ci s'étaleront davantage à table. Lady Ardrahan ne s'est pas encore déployée. Elle croit à la double vue, aux liseurs de pensée, à la révélation anesthésique, aux communications télépathiques. Enfin c'est le spiritualisme américain dans toute sa tranquille audace. Je la ferai causer... »

— « C'est moi, » répondit Hugues tout bas, « qui ai besoin de causer avec vous, seule à seul. Vous savez de quoi. »

— « Quand vous voudrez, » répondit-elle d'une voix soudain changée. Pourtant, pas un trait de son fin visage n'avait tressailli. Elle continuait de sourire comme si les paroles prononcées par le jeune homme n'avaient pas eu, pour elle autant que pour lui, une signification tragique.

— « Aujourd'hui? » demanda-t-il.

— « Soit, » répondit-elle, « aujourd'hui. Je serai occupée jusqu'à cinq heures. Nous causerons après le thé. »

Ils étaient dans la salle à manger, magnifique pièce digne du salon et de l'escalier par le revêtement de marbres précieux, qui en faisait un décor tout posé pour quelque *Repas chez le Pharisien* à la Bonifazio ou à la Moretto. La duchesse montra d'un geste à son cavalier une chaise à sa droite. Lord Ardrahan était à sa gauche et le Père Desmargerets vis-à-vis d'elle. Le nain Bellagamba, vêtu maintenant d'un princier costume de soie noire, copié du *Primo* de Velasquez, lui avait avancé son fauteuil et mis sous les pieds son tabouret.

— « C'est mon gentil échanson, » dit-elle à Hugues. « C'est lui qui me sert à table et qui soigne Tristan et Yseult. Il m'est aussi fidèle qu'eux.

Les deux lévriers s'étaient couchés contre le siège de leur maîtresse. A l'appel de leur nom, leurs têtes intelligentes se relevèrent.

— « Et aussi heureux, » fit Bellagamba, continuant la phrase de la duchesse. « N'est-ce pas, Tristan? N'est-ce pas, Yseult? Que nous sommes tous trois bien heureux? »

## V

### L'ÉNIGME

Le rire dont le gnome accompagna cette ironique déclaration était-il un sarcasme, l'éclat de rage impuissante d'un être humain dégradé, par sa difformité, par sa misère et par le malsain caprice d'une blasée, en mal d'esthéticisme historique, au rang d'animal familier? Ou bien manifestait-il son dédain, à sa manière et dans son coin, envers le Père Desmargerets en train de se signer et de dire son *Benedicite*? Hugues avait fait de même, seul de l'assistance. Un tel geste dépassait de beaucoup le degré de dévotion que le milieu militaire et colonial lui avait laissé. C'était un réflexe français qui l'avait fait, d'instinct, s'associer à l'affirmation catholique du prêtre, devant ces étrangers, tous d'une autre Église, ou d'aucune. La duchesse avait-elle remarqué le signe de croix, elle aussi?

En concluait-elle que les scrupules religieux, devinés autrefois chez son amant, se dresseraient, plus énergiques, contre toute reprise de leurs anciennes relations, si elle méditait un pareil projet? Plus simplement, les quelques mots échangés avec le jeune homme, entre le salon et la salle à manger, l'avaient-ils troublée autant que lui, et, si sûre qu'elle fût d'elle-même, se sentait-elle étreinte au cœur par l'attente de leur tête-à-tête? Toujours est-il que le déjeuner se passa, contrairement à sa promesse, sans qu'elle cherchât à mettre en valeur aucun des acteurs de sa troupe. Ils eussent d'ailleurs prodigué, — le docteur russe ses paradoxes socialistes, — le peintre allemand ses pédanteries, — lord Ardrahan ses révélations sur ses illustres correspondants, — la pairesse américaine le récit de ses expériences spirites, que le passionné Courtin fût demeuré bien indifférent à ces performances. A peine assis à table, il avait commencé de regarder le cadran d'un cartel en bronze doré suspendu en face de lui. Quatre heures encore, et la minute arriverait vers laquelle sa pensée se tendait fixement depuis deux années.

— « Que vais-je apprendre?... » se disait-il, et il écoutait avec une émotion singulière M^me^ de Roannez causer de cette même voix qui, cet après-midi, avec le même accent, prononcerait une parole, — pour lui décisive. Mais laquelle? Ah!

qu'ils lui parurent longs, les instants passés auprès d'elle, presque coude à coude, et sans qu'il lui fût possible de poser tout de suite la question qui, d'avance, brûlait ses lèvres ! Et si longs encore, ceux d'après, elle absente, — occupée à quoi ? Peut-être, s'il lui avait été permis de la suivre, aurait-il appris plus tôt ce mot de l'énigme qu'il était venu chercher à Valverde, après s'y être tant meurtri en pensée sans les solitudes d'Afrique. Il essaya, remonté dans sa chambre, de tromper son anxiété en libellant quelques lettres à des camarades, des officiers comme lui. Leurs visages lui apparaissaient, leurs gestes, leurs attitudes, leurs regards. Il les voyait, — celui-ci campant au désert, devant le vaste horizon des dunes de sable dont il avait lui-même tant écouté le silence, — celui-là passant la revue des hommes dans la cour d'une caserne de France, — cet autre longeant en bateau les rives basses du Sénégal. Comme la vérité était là, dans la simplicité de la vie, dans le métier, dans le service ! Avait-il eu assez raison de préférer cette rude et saine existence à la délétère atmosphère de byzantinisme et de décadence où se mouvait la duchesse ! Où en serait-il pourtant s'il avait cédé, quand elle le suppliait de ne pas partir pour l'Afrique, de rester auprès d'elle, tout à elle, — s'il avait quitté l'armée ? Et il revivait cette dernière scène : elle lui prenant les mains, la tête, cherchant

sa bouche, le tentant, et sa fuite à lui, sa montée dans le train, l'embarquement à Marseille, le paquebot, Dakkar, — et ensuite, à Saint-Louis, cette entrée dans le bureau de poste, le cœur battant, et, dans son courrier, cette enveloppe à l'écriture de sa maîtresse, et la terrible ligne qu'elle contenait !... Lui avait-elle menti, dans ce billet ? Sur le point de l'interroger et de *savoir*, désirait-il qu'elle eût menti ou qu'elle eût dit vrai ? Mais qu'importait son désir ? Une seule chose importait : *savoir*, *savoir !*... Enfin, l'aiguille avait cheminé, le moment fixé approchait. Un domestique était venu l'avertir, de la part de la duchesse, que le thé était servi dans le jardin. Un peu de patience encore, de cette patience fiévreuse des suprêmes secondes avant les rencontres trop longtemps attendues ! La rébellion de Hugues contre la manière dont cette grande Européenne comprenait la vie avait été constante depuis qu'il avait passé le seuil de ce château. Il en avait haï jusqu'aux beautés tant elles étaient mêlées d'artifice. La vue du groupe réuni autour de la table de thé sous un glorieux berceau de rosiers en fleurs, sur un fond d'orangers noirs et lustrés, par cette fin transparente du bel après-midi, porta cette révolte à son comble. Tous les comparses de Valverde étaient là, — sauf le Père Desmargerets, occupé sans doute à sa fouille, et c'était le seul dont la naïve et chaude

spontanéité eût trouvé grâce devant lui. La duchesse présidait avec sa courtoisie fière, servant celui-ci, causant avec celui-là, son nain et ses lévriers autour d'elle.

— « Toujours la figuration ! » se disait Hugues en approchant. « Elle ne peut pas avoir un doute sur la question que je vais lui poser. Mon seul voyage ici prouve qu'un sentiment bien sérieux m'amène. Tout à l'heure, elle a vu ma souffrance. La simple humanité voulait qu'elle l'abrégeât, et elle la prolonge, et à cause de qui, Seigneur Dieu, et de quoi !... »

Cette secrète colère échappait-elle à l'observation de Mme de Roannez, ou bien celle-ci mesurait-elle le degré de puissance qu'elle gardait sur cette sensibilité rétive ? Elle n'activa pas d'un instant cet interminable goûter. Le cadran solaire disposé sur la façade avec son épicurienne devise de la Renaissance empruntée au vieux Lucrèce : *Brevis hic est fructus homullis*, marquait près de six heures, quand elle dit à Courtin :

— « Il faut que vous subissiez le tour du propriétaire, mais je vous doserai la chose. Il y aurait trop à voir pour une fois. Aujourd'hui, je vous conduirai seulement à notre théâtre de verdure, par notre tunnel de chênes verts. C'est une des particularités des villas siennoises. Richter, vous

montrerez au capitaine l'aquarelle que vous avez faite d'après l'allée de la Palazzina. Il comparera... »

Le peintre répondit un « *Ya wohl, Frau Herzogin,* » dans le plus rauque accent prussien. Il s'installait à quelque distance de la table à thé, son album d'études à la main, pour prendre un croquis du berceau de roses, sous lequel ne restaient plus que le docteur Roudine et Bellagamba, en train de causer. Lord et lady Ardrahan remontaient vers la villa. M^me^ de Roannez et Hugues Courtin s'engagèrent donc seuls dans le long couloir, savamment ménagé entre deux lignes de séculaires yeuses, taillées de telle manière que leur feuillage faisait buisson sur les branches basses, jusqu'à terre, et les branches hautes se rejoignaient là-haut en une voûte, impénétrable au soleil par les plus brûlants midis. En ce moment de la journée ce soleil déjà baissé projetait sa lumière sur l'extrémité de cette allée couverte, exposée à l'ouest. Le beau couple des anciens amants semblait marcher ainsi de l'ombre vers la clarté, — ironique contraste à leur dur entretien, plus chargé d'obscurités au fur et à mesure des paroles. Aussitôt engagés dans l'allée, Hugues avait commencé :

— « J'irai droit au fait, madame. »

— « Madame ? » avait-elle répondu sur un ton de gentil reproche.

— « Ah ! ne prenez pas cet air de persiflage, » avait-il supplié. « Il ne convient pas à cette minute, Vous avez pourtant bien compris pour quel grave motif je suis ici ? »

— « Mais pour me revoir, je suppose, » dit-elle, — en continuant de cacher sa propre émotion, si elle en éprouvait une, derrière un sourire et des yeux doucement railleurs, — « et peut-être pour me demander pardon d'être parti comme vous êtes parti, voici deux ans passés. Vous me voyez. Quant au pardon, vous voyez aussi qu'il est tout accordé. Je vous avais promis autrefois que je resterais toujours votre amie. Vous ai-je accueilli de manière à vous prouver que je tiens ma promesse ? Répondez. »

— « Vous persiflez encore, » protesta-t-il, « à quoi bon ?... » Et implorant presque : — « Puisque vous venez de faire allusion à mon départ pour l'Afrique, vous rappelez-vous m'avoir écrit à Saint-Louis une lettre que j'ai trouvée en y arrivant ? »

— « En effet. »

— « Et ce qu'elle contenait, vous vous le rappelez ? »

— « Parfaitement. »

— « Rien que trois mots, que trois, mais quels mots : *Je suis enceinte!*.. Répondez. » — Il s'était arrêté pour formuler la demande, où se soulageait

enfin son incertitude de tant de jours, — « Était-ce vrai? »

— « C'était vrai, » fit-elle.

— « Alors, cet enfant?... Il est né? »

A son tour, elle s'arrêta, et le regardant, les yeux soudain hautains, la bouche dédaigneuse :

— « Pourquoi voulez-vous que je réponde à cette question-là... aujourd'hui? »

— « Pourquoi? Mais parce que vous n'y avez pas répondu quand je vous ai écrit, et pas une fois, mais deux, mais trois, mais quatre, parce que, depuis ces deux années, vous me laissez me heurter, me déchirer à cette énigme, affreuse pour un homme de cœur : Suis-je père? Y a-t-il de par le monde un petit être qui respire, — par moi, — qui voit, qui entend, — par moi, — qui sent, — par moi, — et dont je n'ai pas le droit de me désintéresser? Ce petit être existe-t-il? Vous me devez de me le dire. Vous ne l'avez pas auprès de vous. S'il existe, à qui l'avez-vous confié? »

Elle le regarda de nouveau, et sur le même ton de bravade :

— « Je vous ai écouté, mon cher Hugues, et vraiment je vous admire. En ne revenant pas, quand vous avez su que j'étais enceinte, vous avez abandonné l'enfant. Le droit du père?... Ce jour-là, vous y avez renoncé... »

— « Mais vous savez bien que je ne pouvais

pas plus revenir que je n'avais pu rester. Encore moins... Un soldat... »

— « Ce que l'on veut, on le peut, » interrompit-elle. « Tous les jours, des officiers, chargés de missions, en Afrique ou ailleurs, aussi importantes que la vôtre, se font porter malades et rentrent. Vous avez préféré votre métier, à moi d'abord, à l'enfant ensuite. Vous nous avez rejetés hors de votre vie, lui et moi. On ne revient pas sur ces actes-là. »

— « Alors, » interrogea-t-il, « l'enfant vit? »

— « Je n'ai pas dit cela. »

— « Que signifie votre *nous*, dans ce cas? »

— « Que je le portais en moi, qu'il vivait, quand vous avez reçu cette lettre. »

— « Alors, il est mort? »

— « Je n'ai pas dit cela, » répliqua-t-elle, le masque si fermé, si muet maintenant, que le jeune homme eut un nouveau transport, et plus violent, de son impatience de tout à l'heure. Il la sentait si forte à la fois et si fragile, cette femme! Il aurait pu la brutaliser, la briser, mais la faire céder, jamais. Et âprement, passionnément :

— « Vous voulez me regarder souffrir et vous venger? C'est fait, allez. Je n'ai pas connu d'he uresplus amères dans ma vie que celles que j'ai passées à Saint-Louis, votre lettre reçue, dans ma chambre de hasard, me demandant si je n'abandonnerais pas tout pour rentrer. Et je ne

suis pas rentré ! Mais, pendant ces longs mois qui ont suivi, dans la solitude et le danger, je n'ai point passé un jour sans me dire : Où est-elle? Que fait-elle?... Je vous voyais à Paris, angoissée, obligée, vous si fière, de cacher votre état, accouchant ailleurs, sous un faux nom, malade, mourante peut-être. Je voyais l'enfant. Et pas un renseignement possible! L'honneur me défendait d'interroger par lettre qui que ce fût. Je cherchais votre nom dans les mondanités des journaux, avec la terreur à la fois et le besoin de l'y rencontrer. C'est comme cela que j'ai su que vous étiez en Italie. Dans quelles circonstances? Je ne l'ai appris qu'à mon retour et comment vous aviez acheté cette villa près de Sienne, et que vous y viviez tout le long de l'année. Oh ! oui, vous êtes vengée. Il n'y a pas une semaine que je suis rentré en France. Si le besoin de savoir la vérité sur cet enfant ne m'était pas devenu une intolérable souffrance, me serais-je humilié comme j'ai fait, en vous demandant de me recevoir et m'exposant à un affront? Il n'eût pas été juste, pas plus que votre accusation d'avoir rejeté cet enfant hors de ma vie. J'ai été pris à un moment entre deux devoirs. J'ai rempli l'un. Est-il juste, est-il généreux, est-il humain de m'empêcher de remplir ce que je peux remplir de l'autre? »

Elle l'avait écouté, sans l'interrompre cette fois.

Ils étaient arrivés dans la partie de l'allée couverte où les rayons de soleil oblique déployaient sur le sol comme un chaud et glorieux lambeau de lumière. Le théâtre de verdure commençait d'apparaître, au fond, avec son plateau gazonné, le mur garni de roses qui le fermait par derrière, et les rangées successives de cyprès qui servaient de coulisses. L'énigmatique femme montra de la main cet autre bibelot, originale survivance d'un goût si longtemps prolongé outre-monts, celui du spectacle en plein air, et elle dit :

— « Cette scène et ses alentours étaient voués aux comédies pastorales. N'y prononcez donc pas des phrases de drame. »

Si Hugues avait gardé un peu de sang-froid, il aurait compris à la voix de la jeune femme, au frémissement du coin de ses lèvres, à la dureté même de la réponse, qu'elle cherchait dans cette raillerie un refuge — contre quoi? sinon contre sa propre émotion. Trop ému lui-même pour raisonner, ce ton moqueur lui faisait mal physiquement. Il ne put retenir un cri de révolte qui devait la crisper davantage dans son mutisme :

— « Malheureuse ! » gémit-il. « Vous ne sentirez donc jamais rien, vraiment? »

— « Il vous sied de m'adresser ce reproche, » fit-elle d'un accent plus amer encore et avec un haussement d'épaules d'une irritation altière,

« quand vous avouez vous-même que vous m'avez laissée sans appui dans la plus dangereuse épreuve que puisse traverser une femme comme moi. Et ce danger, vous en aviez pleine conscience. Vous venez de me l'avouer, sans vous apercevoir que cette lucidité vous enlève votre dernière excuse... Mais je suis trop bonne de discuter avec vous. Il vous a plu de m'interroger, — aujourd'hui. Pour quel motif serais-je à vos ordres? Il ne me plaît pas de vous répondre, — aujourd'hui. Restons-en là. »

Elle avait parlé d'une façon si péremptoire, avec une colère si mal dissimulée que le jeune homme retrouva un peu de calme, par terreur d'une irréparable rupture, et s'emparant du mot sur lequel sa cruelle interlocutrice avait insisté avec le plus d'ironie :

— « Vous avez dit : aujourd'hui. C'est donc que vous admettez qu'à un moment quelconque... »

— « Je puisse vous répondre? » interrompit-elle. « Peut-être... »

— « Alors, pourquoi jouer ainsi avec moi? protesta-t-il. « Pourquoi m'infliger cette autre attente?... »

— « Qui ne vous sera pas plus dure, » fit-elle, « que celle que vous m'avez infligée, durant les semaines qui ont suivi l'envoi de ma lettre... Et puis, encore une fois, restons-en là. Je n'ai pas

l'habitude que l'on me donne des ordres. Vous m'avez posé une question. J'y répondrai, si cela me plaît, et quand il me plaira. »

— « C'est bien, » répliqua Hugues après une minute de silence. — Ils étaient maintenant hors de l'allée, en bas de l'escalier qui menait sur la scène du théâtre de verdure. Ils s'étaient arrêtés au pied de la première marche. — « Je n'ai plus qu'à prendre congé de vous et à continuer mon voyage. Vous m'excuserez si je vous demande de me faire reconduire à Sienne, ce soir même. Vous avez mon adresse à Paris. Le jour où vous m'appellerez, je comprendrai que vous acceptez de répondre à ma question, et, s'il est en mon pouvoir, où que je me trouve, j'arriverai. »

Il se tenait devant elle, maître de lui à présent, son mâle visage empreint d'une résolution triste, mais courageuse. L'exaltation de tout à l'heure était tombée. La fierté avait repris le dessus. Les gens de guerre, les marins, les explorateurs, tous ceux qui vivent périlleusement, se reconnaissent à ce trait commun : le risque les dresse à de soudaines inhibitions de la violence intérieure. Déjà une fois, M^me^ de Roannez avait vu au jeune homme cette expression et cette attitude, le jour de leurs adieux à Paris. Et voici qu'une même volonté passionnée de briser cette résistance d'homme s'emparait d'elle, et, ripostant du tac au tac, dans

ce duel qui mettait de nouveau leurs deux personnalités en antagonisme, elle dit :

— « Libre à vous. Allez-vous-en. Mais si vous quittez Valverde ce soir, je vous donne ma parole d'honnête homme, — puisque vous autres hommes, vous n'admettez que celle-là, — que jamais, vous m'entendez, jamais, vous ne saurez la vérité sur la question que vous m'avez posée. »

Lui aussi, Hugues reconnaissait cette expression et cette attitude. Ce même regard dominateur, ce même pli impérieux entre ses sourcils, ce même accent autoritaire, elle les avait eus pour lui dicter un autre *ultimatum* : « Si vous m'aimez, vous ne partirez pas pour l'Afrique. Vous démissionnerez ». Il avait tenu bon, là contre. Alors elle n'avait pas, pour agir sur lui, l'arme qu'elle tenait maintenant et dont il était affreux qu'elle jouât ainsi :

— « Ah ! » s'écria-t-il douloureusement, « vous voulez donc m'empoisonner pour toujours votre souvenir ? Ce que vous faites là, mais c'est un chantage, un abominable chantage, et sur quoi ? Sur le plus sacré des sentiments humains, celui du devoir paternel. Vous me voyez guéri de vous, et vous voulez me reprendre. Que je reste ou non, vous ne me reprendrez pas. » Il répéta, et avec quelle énergie : « Vous ne me reprendrez pas !... »

— « Puisque vous êtes si sûr de vous, » répon-

dit-elle, et un sourire d'ironie flottait de nouveau autour de ses belles et souples lèvres, « pourquoi vous indignez-vous que je tienne à vous garder à Valverde? Vous n'êtes pas en service commandé en ce moment. Vous avez du temps. Vous voyagez en Italie. Vous vous attardez chez une camarade qui habite un délicieux coin de Toscane, et qui vous en fait les honneurs. Voilà tout. Et cette camarade sera pour vous ce qu'elle a été ce matin, si vous voulez bien ne plus toucher au sujet qui vient de nous rappeler à tous deux ce que je préfère oublier. S'être aimés, est-ce une raison pour se haïr et pour se fuir? Je ne l'ai jamais pensé. Le preuve, c'est la lettre que j'ai répondue à votre carte de Sienne. C'est mon accueil à votre arrivée. C'est la façon dont je vous parle... »

— « Mais alors, ce refus de me répondre? »

— « Vous recommencez ! » fit-elle en secouant la tête dans un mouvement de nervosité... « Expliquez ma décision comme vous le voudrez. Appelez-la caprice, coquetterie, vengeance. Elle est absolue. Elle est irrévocable. Prenez donc le loisir de réfléchir avant de vous décider vous-même... Et voyez comme je suis bonne enfant : je vais de ce pas donner des ordres pour que l'automobile soit prêt, si, tout à l'heure, vous persévérez dans votre idée de rentrer à Sienne. En attendant, visitez toujours le théâtre. Vous n'avez pas besoin de

guide. Il se compose de ce terre-plain et de ces cyprès. Il y a pour revenir à la villa une autre allée, le long du canal. A cette heure, le ciel du couchant se reflète dans l'eau courante, c'est exquis...

Comme Hugues cette fois ne répondait plus : — « A tout de suite, » — ajouta-t-elle en esquissant un geste de la main, et elle s'enfonça dans les profondeurs de lumière et d'ombre de l'allée couverte. Le jeune homme demeura longtemps immobile, sur cette même marche en bas du théâtre, à suivre des yeux la blanche et svelte silhouette de cette femme, si puissante sur lui et si impuissante tout ensemble. Puis, passant sa main sur son front et comme si la tentatrice était encore là, projetant d'elle cet effluve dont ces deux ans d'absence n'avaient pu exorciser pour lui le sortilège, il redit à mi-voix : « Vous ne me reprendrez pas, » et il allait gravir l'escalier quand les feuilles d'un buisson ayant frémi dans le voisinage, l'habitude du guet dans la brousse le fit se retourner, par un réflexe quasi machinal. Marius Bellagamba émergeait du taillis, tenant à la main une touffe de cyclamens sauvages :

— « Je cherchais la duchesse, » dit-il, « pour lui donner ces fleurs qu'elle aime. Je la croyais avec vous... »

Les yeux mauvais du nain, tandis qu'il pronon-

çait ces derniers mots, se fixaient sur Courtin avec une intensité gênante. S'était-il caché, pour écouter la conversation avec Mme de Roannez, dans le fourré d'arbustes qui faisait maquis tout le long de l'allée de chênes verts, et cette cueillette de fleurs n'était-elle qu'un prétexte? Comme beaucoup de soldats, l'officier croyait aux pressentiments. La présence, à cette minute, de l'obscur et difforme personnage lui infligea de nouveau ce malaise qui est comme une double vue prémonitoire d'un danger. Et ce fut avec une mauvaise humeur non déguisée qu'il répartit :

— « Retournez à la villa. On vous renseignera. »

— « Ah! » fit le nain, « la duchesse est rentrée. Elle est allée rejoindre sans doute Herr Hauptmann Eric von Richter... Mais oui. Elle ne vous a pas dit que ce grand artiste, » — un rictus contracta sa face hideuse, — « est aussi capitaine dans l'armée allemande? Sa spécialité, c'est le paysage de frontières. Demandez-lui donc son album sur les Alpes du Piémont. Il perd son temps à dessiner les environs de Sienne. Il n'est pas probable que son régiment assiège jamais cette ville. Il est vrai qu'il ne fait que passer, retour de Corse. Demandez-lui aussi ses vues de la côte corse. Mais la duchesse n'étant pas là, je vais grossir son bouquet. »

Et, disparaissant comme il était venu, il se

jeta au plein du fourré, dans un froissement de branches et de plantes qui rappela au colonial le glissement des bêtes dangereuses dans les herbes, en Afrique, et il pensait :

— « Dans quel dessein ce méchant gars vient-il me dénoncer cet espion allemand? Pour que je lui fasse un affront et que nous ayons une affaire? Quel intérêt le pousse? La perversité, sans doute. Il perd son venin... D'ailleurs, reverrai-je seulement ce Richter? »

Il se posait ce point d'interrogation, comme incertain encore du parti auquel se ranger. Il savait trop bien qu'il obéirait à l'injonction de la duchesse, et qu'il ne quitterait pas Valverde ce soir. Un mot, un seul, le « nous », qu'elle avait prononcé à un moment et qu'il avait relevé aussitôt, aurait suffi à le retenir. Ce « nous » passait et repassait dans son esprit, tandis qu'il visitait l'une après l'autre les contre-allées de cyprès qui faisaient les coulisses du théâtre de verdure.

— « Nous? » se répétait-il. « C'est donc que l'enfant vit... Nous? Ç'a été le premier cri, spontané, involontaire, celui de la vérité. Elle a équivoqué ensuite, pour me faire douter. Mais l'enfant vit... »

Que cet enfant, *son enfant*, vécût, Hugues le désirait trop pour ne pas le croire. A ce désir, que de motifs qu'il n'aurait pas su s'expliquer, tant

ils tenaient aux portions inconscientes de son être intime ! Combien on l'eût étonné en lui montrant, dans son émotion autour de cette idée de paternité, un signe qu'il demeurait, malgré son actuelle tiédeur, l'homme de son éducation, si religieuse ! Le christianisme, qui repose tout entier sur la valeur, sur le prix des âmes, ne permet pas, à ceux dont il a formé le cœur, de s'assouvir dans la sensualité, ni même dans la passion. L'amour illégitime les laisse inquiets. Pour l'ennoblir, disons mieux, pour le christianiser, même dans la faute, ils y cherchent le point de devoir. Dans cette liaison avec Mme de Roannez, dont il s'était enivré, sans s'y complaire, ce point de devoir, pour Hugues, c'était l'enfant, et le monologue intérieur continuait :

— « Oui. L'enfant vit. Elle ne l'a pas auprès d'elle. Pourquoi ? Avec ses airs de bravade, elle tient à sa situation de monde. L'enfant n'a pas deux ans. Il est donc naturel qu'elle l'ait confié à quelqu'un... Mais le secret de ce séjour à Valverde, le voilà. Dans ce coin perdu, pas de chantage à redouter, pas de retentissement social. Quand l'enfant sera un peu plus grand, elle le prendra, en faisant croire que c'est un enfant de paysans qui lui a plu et qu'elle adopte... Plus de doute. L'enfant est tout près d'ici... Est-ce une fille ? Est-ce un garçon » ?

Autre incertitude dans l'incertitude et autre désir dans son désir ! A vingt ans et quand il avait conçu son métier de soldat avec cette austère ferveur qui scandalisait son père, Hugues s'était dit souvent : « Je me marierai jeune, » puis, à chacun de ses séjours à Paris : « Je ne trouverai pas ma femme, » tant les jeunes filles rencontrées dans la société contrastaient avec l'épouse rêvée. Il aurait accepté cette idée d'un célibat pareil à celui des Hospitaliers d'autrefois. Il n'acceptait pas l'idée de vieillir sans avoir un fils, un autre lui-même à élever pour en faire, s'il pouvait, un soldat comme lui. Lorsqu'au commencement de 1912, il était revenu à Paris, au ministère, avant de reprendre le chemin de l'Afrique, c'était avec la décision de réaliser enfin, durant ce demi-congé, le projet trop longtemps différé de son mariage. La rencontre de la duchesse avait tout emporté, tout balayé. S'il existait pourtant, ce fils tant souhaité? Mais comment arracher ce secret à la mère? Ce n'était certes pas en s'en allant, ainsi qu'il avait résolu d'abord. Non, il fallait faire litière de tout amour-propre, subir la condition posée, attendre, en lui prouvant que, vraiment, elle ne le reprendrait pas. Hélas ! Se débattre parmi ces pensées dont cette femme faisait l'unique centre, n'était-ce pas déjà être repris?

Il s'était laissé tomber, au cours de ces réflexions sur un banc de marbre, ménagé jadis pour le repos des acteurs, en retrait de la scène. Un appel singulier, comme de quelqu'un qui en hêle un autre par un signal convenu, lui fit relever la tête. Un second appel, venant d'un côté différent, répondit au premier. Hugues se pencha à demi hors du rempart de verdure qui abritait le banc de marbre. Il aperçut le nain qui débouchait d'un sentier transversal, ses cyclamens à la main, et, arrivant au-devant de lui par l'allée tracée le long du canal, le médecin russe Boris Roudine. Rien de plus naturel que cette rencontre. Mais les impressions d'antipathie éprouvées par Hugues à l'égard de ces deux hommes, dès le premier contact, avaient été trop vives. Leur rendez-vous dans ce coin écarté, alors qu'ils causaient si tranquillement, autour de la table à thé, trois quarts d'heure plus tôt, revêtit soudain pour lui un caractère clandestin. Un soupçon surgit dans son esprit qu'il ne put dominer, celui d'un mystère errant autour de la duchesse. A seulement l'imaginer menacée, — et sur quels fantastiques indices ! — un instinct de la protéger s'éleva tout à coup en lui, qui aurait dû lui révéler combien il l'aimait toujours. C'en était fini de ses hésitations. Il resterait à Valverde. Mais comme il s'acharnait à ne pas reconnaître la vérité sur les mouvements

qui agitaient son cœur, au moment même où cette sensation, — presque un impondérable, — achevait de le déterminer, il se tendit à la nier :

— « Je suis absurde, » se dit-il. « Si ces gaillards voulaient conspirer contre elle, ils auraient toute leur journée pour cette besogne. Et puis, conspirer ? Quelle folie ! Pour la voler ? Pour l'assassiner ? C'est trop stupide ! Et cela, parce que leur tête me déplaît !... En tout cas, il serait ignoble de les espionner. Et puisque je ne pars pas, rentrons. »

Un autre escalier descendait du terre-plain, par derrière les cyprès. Il s'y engagea, pas assez vite pour que Bellagamba, qui avait subitement quitté son compagnon et couru vers la place où Hugues était assis tout à l'heure, ne l'aperçût pas qui s'en allait à travers le *bosco*, et, revenant à Roudine :

— « J'avais bien vu que quelqu'un nous observait, » et, employant un terme d'argot révolutionnaire qui prouvait la qualité de ses lectures et de ses fréquentations : — « C'était le galonnard qui mouchardait. »

— « Qui mouchardait quoi ? » répondit le Russe, en haussant ses minces épaules.

— « Mais nous, docteur, » insista le nain. « Et la preuve : il s'est barré dès qu'il a vu que je le tenais à l'œil. Je vous l'ai dit tout de suite : il y a quelque chose entre cet homme et la patronne. »

— « S'il y a quelque chose, tu dois le savoir. Tu es parti pour les écouter. »

— « Je n'ai rien pu entendre. Il a parlé trop bas, la crapule! Est-ce un signe, ça?... Et ceci donc? »

Il avait tiré de sa poche un minuscule mouchoir de batiste, bordé d'une dentelle toute lacérée, déchiquetée. Il le secoua nerveusement. Un délicat arome s'en exhala. Ses narines bestiales frémirent d'une palpitation presque convulsive, et, frénétique :

— « Voilà ce qu'elle a fait de son mouchoir à table, avec ses ongles. Il avait glissé à terre. Je l'ai ramassé. Qu'est-ce qu'il y a eu entre ces deux êtres, pour qu'il fût agité, comme je l'ai vu, lui, quand il lui a écrit en lui demandant de la voir? Et elle !... » Il montrait de nouveau la loque parfumée, qu'il finit par déchirer avec rage.

— « Prétendras-tu encore que tu n'en es pas amoureux? » fit Roudine.

— « Je vous ai défendu déjà de dire cela, » rugit Bellagamba. Saisissant le poignet du docteur, il le serra d'une telle force que la bouche de celui-ci se contracta dans un pli de souffrance. Mais regardant le nain avec un calme singulier, il dit simplement :

— « Lâche-moi, Marius. Tu as touché la place de l'anneau. N'oublie pas qu'elle est toujours un peu sensible. »

Le rappel de l'épreuve subie autrefois par le forçat de Sibérie calma soudain le furieux. Si le Père Desmargerets l'avait entendu demander pardon au martyr russe, il aurait compris que les propos anarchistes du disgracié n'étaient pas un jeu. La Révolution était pour lui une revanche de sa destinée. Par quelle anomalie morale, peut-être due à sa difformité physique, percevait-il son appétit de haineuse vengeance sous une forme presque religieuse? Par un geste où il y avait maintenant de la piété, il pencha ses lèvres sur la main qu'il venait de broyer dans son étreinte et il répéta humblement par deux fois :

— « Pardon ! Pardon ! »

Et comme le médecin répondait à cette imploration en lui faisant signe de ne pas insister :

— « Ce que je redoute, docteur Roudine, » continua-t-il, « c'est que Madame ne parle de votre projet de journal à cet homme. Vous imaginez bien qu'un militariste ne lui conseillera pas de donner à un révolutionnaire de quoi fonder à Zurich une feuille de chambard international. Et si vraiment... »

Il s'arrêta. De formuler une certaine hypothèse le faisait trop souffrir.

— « Ne t'inquiète donc pas, » répondit le Russe, « j'aurai l'argent du journal, rien qu'à cause de cette misère. » — Il tendait de nouveau son bras.

— « Pour la duchesse, je suis une victime de ses cousins les Romanoff, qu'elle déteste à cause de sa mère qu'ils n'ont jamais voulu reconnaître. Quand je lui ai été présenté à Florence, c'est comme échappé des mines de Sibérie que je l'ai intéressée. Si elle hésite à faire les fonds du journal, c'est qu'elle est très intelligente. Oui, elle hait les Romanoff. Mais elle comprend aussi fort bien qu'il y a une Sainte-Alliance des capitalistes. La révolution à Pétersbourg, c'est la révolution à Paris, à Londres, à Berlin, à Rome, dans toute l'Europe. Et alors... »

— « Et la Sainte-Alliance des miséreux, » soupira le nain, « quand la verrons-nous? »

— « Patience ! » fit Roudine.

— « Patience? » répéta Bellagamba. « Et si je meurs avant, moi? Oui, avant d'avoir vu ça, ma vengeance... Docteur, vous êtes un bourgeois, vous. C'est par les idées que vous nous êtes venu. Mais moi, à six ans, mon père me jetait dehors à coups de pied pour que j'aille mendier dans les cafés de Nice... On me donnait des sous, à cause de... » — Et il montra ses jambes torses et trop courtes, ses bras exigus, son torse énorme. Puis, avec un rire sinistre : — « Papa, maman, sœurettes et frérots, toute cette racaille me retournait mes poches, quand je rappliquais à la turne afin d'avoir une paillasse où dormir. J'étais un monstre à recettes.

C'est un chasseur d'hôtel qui m'a, par charité, appris à lire. On n'a plus de patience, allez, quand on a passé vingt ans de sa vie à ramasser des mégots par terre pour fumer, et des pourboires, comme avorton, dans des restaurants de filles, où les garçons vous bousculent, et où ils apportent au client sous votre nez des additions dont le chiffre représente le budget par semaine, par mois, par année, d'un ménage d'ouvriers. Ah ! misère ! » grinça-t-il, « que ça finisse ! Que ça saute ! Et tout de suite !... »

— « Comme sous la Commune, n'est-ce pas ? » dit le médecin en haussant les épaules. « Pour que le peuple soit encore vaincu, faute de préparation ?... Mais réfléchis donc. Quand tu mènes ton automobile, il te faut de l'essence. Il te faut aussi ta direction. Les sentiments, les colères de tous les déshérités, comme toi, c'est l'essence. L'Idée, c'est la direction, qui fait que la machine tient la route et qu'elle arrive... Quant à l'officier et à son influence, ne t'en inquiète pas, mon petit. La duchesse me donnera l'argent très vite maintenant. » — Puis, avec un sourire et un accent singulier : — « J'ai un moyen sûr... En attendant, surveille-les toujours. »

## VI

### LA STATUE VOLÉE

— « Un moyen sûr? » se disait le nain, deux heures plus tard, en accomplissant auprès de la duchesse, à la table du dîner, son rite paradoxal d'heiduque grotesque. Cette certitude de Roudine pour affirmer le succès prochain d'une négociation, entreprise vainement depuis huit jours, et ce sourire énigmatique, avaient piqué au vif sa curiosité. « Il sait quelque chose sur *eux*, qu'il me cache, » avait-il pensé. Maintenant c'était le médecin russe qu'il épiait, ne perdant pas un de ses gestes, pas une de ses paroles, pas un de ses regards. « Quelque chose sur *eux*? » se répétait-il. Voir la duchesse assise près du nouveau venu lui infligeait un spasme de jalousie à en crier, — elle, qu'il devinait plus nerveuse encore que le matin, rien qu'à la contraction de ses épaules nues, toutes frémissantes sous les perles, — lui, dont le noble et

détesté visage dénonçait un trouble pareil. L'opulence de la table, avec ses fleurs, ses cristaux, sa vaisselle plate, les allées et venues des valets en culotte courte autour des convives, achevait d'exaspérer son délire. Et les conversations lui arrivaient, de droite, de gauche, enregistrées avec la rapidité et la précision infaillible des moments d'intense éréthisme. Chaque petit cercle de convives habituellement réunis par une hôtesse intelligente adopte comme un diapason de causerie. Le goût de la duchesse pour jouer à la Dame de la Renaissance donnait le ton aux propos qui s'échangeaient autour de sa table. On y *platonisait*, on y *décaméronait* à perte de vue. D'ordinaire elle lançait à ses invités, dès le début du repas, et comme sans y prendre garde, un thème de discussion, et elle s'amusait à les voir le prendre et le reprendre. Ces tournois, ou, pour être plus juste, ces tennis d'idées charmaient son esprit, habitué à penser par excitation. Ce soir-là, et trahissant ainsi l'ordre de préoccupations où se mouvait sa pensée, elle avait posé au Père Desmargerets, à propos de la statue cherchée, une question sur le rôle assigné par les anciens à la Destinée.

— « Est-il vrai, » avait-elle demandé, « que Némésis ait pour autre nom Adrastée et que cette Némésis-Adrastée soit aussi la Parque Atropos, l'incarnation de la fatalité? »

— « Ἀδράστεια, l'inévitable !... » avait répondu le Père, et aussitôt les variations de commencer sur ce problème du *fatum*, le plus angoissant et le plus insoluble de ceux que soulève le spectacle de la vie humaine, — l'archéologue citant Hérodote après Eschyle et le célèbre dialogue de Crésus et de Solon ; — lord Ardrahan, en sa qualité d'Anglais, affirmant notre pouvoir sur notre sort par le *self control* ; — Roudine professant le *Nitchevô* russe ; — l'Allemand rappelant Herder et ses pages sur la Némésis de Rhamnunte, jusqu'au moment où l'Américaine, reprenant la thèse soutenue par son mari, conclut :

— « Mais la Destinée, on la voit venir. Il suffit de faire en soi le silence intérieur, et de laisser libre cette force que les savants appellent le moi subliminal, cet être à la surface duquel nous vivons et qui est plus nous que nous-mêmes. Notre activité psychique n'a pas pour limite l'organisme corporel. Elle le dépasse. Elle peut aller au-devant du temps, comme elle va au-devant de l'espace, et alors éviter cet inévitable dont parle le Père Desmargerets. Quand nous avons rencontré, par exemple, un individu qui devait nous être nuisible, nous constaterons, si nous voulons bien nous rappeler, que toujours notre conscience subliminale nous avait prévenus... Pour ma part, voici des années que j'obéis à cet instinct sans le discuter.

Hé bien ! — lord Ardrahan dira si j'exagère, — l'an passé, nous allions à Naples. Nous méditons de nous embarquer à Marseille. Nous passons au bureau de la Compagnie pour prendre nos places. Le capitaine du bateau se trouvait là. On nous présente. Je dis tout bas à lord Ardrahan : ne prenez pas les places. J'avais lu distinctement le malheur dans les yeux de cet homme. Lord Ardrahan s'est décidé à voyager par chemin de fer, comme je désirais, en me trouvant déraisonnable. Nous arrivons à Naples, et nous apprenons que le bateau a sombré, dans un abordage, corps et biens. Vous pouvez nier la double vue comme matérialiste médical, docteur Roudine. Les faits sont les faits... »

Cette profession de foi de la visionnaire correspondait trop exactement aux appréhensions subies par Hugues Courtin à plusieurs reprises depuis le matin. Malgré lui, il regarda Bellagamba qui le regardait. Une même pensée les traversa. Chacun d'eux, involontairement, venait d'appliquer à l'autre la confidence faite par lady Ardrahan. Si brave que fût l'officier, il en frissonna, mais non pas à cause de lui, et plus encore d'entendre à travers le brouhaha des commentaires qui suivaient ce fantastique récit, le médecin lui demander brusquement, — pour quel motif ? — et en fixant sur la duchesse ses inquiétantes prunelles pâles :

— « Avant de partir pour l'Afrique, il y a deux ans, capitaine, vous étiez en garnison à Paris? »

Cette question incongrue contrastait étrangement avec la réserve surveillée de ce conspirateur aux gestes sobres, aux paroles mesurées, à la voix volontiers abaissée. Bellagamba, lui aussi, en tressaillit. Durant ses vingt années de demi-mendicité, il avait développé en lui au plus haut degré ce sens de l'observation individuelle qui fait qu'un loqueteux, dans la rue, aborde le passant qui lui donnera, et pas un autre. Au visage de Roudine, il comprit, comme l'ancien amant, que le médecin attachait à cette phrase, tout ensemble indiscrète et insignifiante, une importance inexplicable. Elle ne pouvait pourtant pas se rapporter au mystérieux et sûr moyen d'action dont il s'était vanté. Si, pourtant, puisque la duchesse en était devenue plus nerveuse encore. Ses pieds crispés avaient remué leur tabouret, dont l'oreille aiguisée du nain entendit le glissement, en même temps qu'il devinait l'impatience de Courtin, à l'accent de sa réponse, insignifiante en apparence comme la demande. Qu'en inférer? Quel rapport établir entre la connaissance que pouvait avoir le docteur du séjour de l'officier à Paris en 1912, et cette prise certaine sur la volonté de la duchesse, dont le nain jaloux devait avoir une preuve indiscutable quelques heures plus tard? Comme il rentrait de con-

duire les deux lévriers à leur chenil, — une de ses charges au château, — il croisa dans l'escalier Roudine qui montait à sa chambre. Le médecin tenait à la main une enveloppe qu'il montra en disant :

— « Elle s'est décidée. J'ai le chèque pour le journal. Cent mille francs, Marius. Cent mille. Et je rentre à Florence demain. »

Il avait continué de gravir l'escalier sans ajouter un mot d'explication. Le sentiment du mystère grandit encore chez Bellagamba qui pensa :

— « Je saurai bien, avant qu'il ne parte, lui faire raconter de quelle façon il s'y est pris. Il faut d'abord que je sache comment ils interprètent son départ, elle et le Courtin. »

— « Sa clientèle le réclame à Florence, » répondit la duchesse à une question savamment amenée. Quant à Courtin, il s'était déjà retiré, et, signe que l'énigmatique conspirateur russe tenait à prévenir toute enquête de son complice en anarchie sur sa subite réussite et les procédés employés, lorsque le nain se réveilla le lendemain matin, il entendit ronfler le moteur d'un automobile. La curiosité le précipita vers la fenêtre, et il reconnut, dans la voiture qui filait à toute vitesse devant son casino sur la direction de Sienne, la frêle silhouette de Boris Roudine.

— « La vérité est là, il n'y a plus de doute : un secret relatif au séjour de l'officier à Paris, qui

permette une pression sur la duchesse, et Boris a peur que je ne l'apprenne. »

C'est en ces termes, médités indéfiniment, que Bellagamba se posait le problème du chèque obtenu si vite et de ce départ hâtif, tout en dégustant une tasse d'épais chocolat, — son déjeuner favori, qu'un domestique lui apportait vers les huit heures. D'ordinaire il se levait tard, restant dans son lit à lire des ouvrages de propagande révolutionnaire, dont se repaissait la profonde et féroce rancune de sa sensibilité blessée. La plupart de ces volumes lui étaient procurés par Roudine. Il les cachait soigneusement dans un *cassone* peint du xv^e siècle, choisi, par l'Anglais qui avait reconstitué le mobilier-nain du casino, à cause de ses dimensions relativement exiguës. Les quelques pièces de ce bizarre réduit avaient été décorées sous la direction du même maître que le salon du *Castello*. La verve de ses élèves s'y était exercée librement sur les murs et sur les plafonds. Parmi des berceaux de feuillages où s'ébattaient et chantaient des oiseaux, des médaillons circulaires semblaient ouvrir des baies sur le ciel. Là des *putti* étaient figurés dans tous les jeux et toutes les attitudes de l'enfance, courant et sautant, dansant et luttant, riant et pleurant. Leurs mains tenaient des masques tragiques ou comiques, et ces corps d'enfants portaient des têtes

énormes. C'étaient des monstres. C'étaient des nains. Dans chaque salle, au médaillon central de la voûte, un Amour, battant des ailes et tirant de l'arc, semblait se moquer outrageusement et de lui-même et de ses frères en disgrâce, avec de gros yeux ronds dans une face de citrouille. Ces fresques comiques étaient une des gloires de la villa, et une constante insulte pour Bellagamba qui les considérait, par cette claire matinée, avec plus de haine, en se souvenant du visiteur, arrivé de la veille, si beau, si jeune, si autre que lui. Entre deux cuillerées de son chocolat, il donnait un peu de la brioche qu'il émiettait dans sa tasse à un autre monstre, son chien, un long terrier de l'île de Skye, aux jambes torses, aux poils traînant jusqu'à terre. Par une éducation perverse, il avait rendu ce chien mordeur, si bien que la duchesse, après lui en avoir fait présent, par fantaisie d'avoir près d'elle une paire de bassets, lui ordonnait de le tenir enchaîné. Alléché par la friandise, Serio, — c'était le nom du terrier, — faisait le beau, tandis que son maître fredonnait un sinistre couplet d'une complainte anarchiste composée sur l'exécution du criminel d'après lequel il avait baptisé son « velu », comme il l'appelait encore. Ce n'était rien moins que l'assassin du malheureux président Carnot. De Caserio il avait fait Serio, sans que personne, excepté

Roudine, soupçonnât cette abominable étymologie, et il chantait, *sotto voce*, ne se souciant pas d'être entendu, la complainte des « camarades » italiens sur le meurtrier de Lyon :

« *Il sedici d'Agosto*
*Nel far della mattina,*
*Il boia avea disposto*
*L'orrenda ghigliottina,*
*Mentre Caserio dormiva ancor*
*Senza pensar al triste orror* (1)... »

Il fut interrompu dans cette atroce cantilène par la sonnerie du téléphone, placé sur sa table de nuit et qui servait à transmettre les ordres de la duchesse. Un éclair de joie passa dans ses yeux, puis l'assombrissement d'une déception. C'était la voix du *butler* qui lui transmettait un message :

— « Allô ! allô ! Bellagamba... Vous m'entendez ? Bon... Mme la duchesse vous fait dire d'être prêt à dix heures, et de montrer les beautés de votre Casino à M. le capitaine Courtin. Il viendra vous prendre à dix heures. Vous avez compris ? Vous le mènerez ensuite à la fouille où vous trouverez Madame. »

(1) « Le 16 du mois d'août, — A la naissance du matin, — Le bourreau avait disposé, — L'horrible guillotine, — Pendant que Caserio dormait encore, — Sans penser à cette triste horreur. »

— « Les beautés de mon Casino ! » répéta le dévot de Caserio en raccrochant le récepteur. « Avise-toi de jamais venir me voir, toi, l'*Inglichmann*, et tu feras connaissance avec cette beauté-là... » — Et de ses mains il ouvrait la longue gueule de son redoutable chien, dont les crocs blancs se détachaient sur le fond tout noir du palais. — « Pas vrai, Serio?... Si je te lâchais sur le galonnard, hein, Serio?... Mais non... » — Et il énonça, à part lui, le menaçant proverbe italien : « Qui ne sait pas feindre l'ami, ne sait pas être ennemi. » Puis embrassant sa bête qui léchait le grimaçant visage de son maître en poussant des grognements de tendresse : — « Toi et moi, nous aurons notre heure, petit... En attendant, à la niche ! »

L'intelligent animal n'eut pas plus tôt entendu ces mots, dont il comprenait trop bien le sens qu'avec une docilité joyeuse il descendit de lui-même vers la courette, ménagée en arrière du Casino, et, avec un visible plaisir d'habitude, il s'installa sur la paille qui garnissait la cabane de bois, son domaine.

— « Ah ! Velu, Velu, » disait Bellagamba en l'enchaînant. « Tu n'es pas un véritable anarcho. Tu aimes ta turne. Tu n'es qu'un bourgeois. Tout de même, quand la brute à sabre viendra, engueule-le ferme ; moi, je vais me camoufler en larbin. »

Il avait en effet passé son costume de chauffeur quand les furieux aboiements du terrier lui annoncèrent l'arrivée de son ennemi, en même temps qu'un appel venu du jardinet.

— « Monsieur Bellagamba! » lui criait Courtin sous la fenêtre.

— « On y va, papa, » répondit-il. Déjà il était au bas de son minuscule escalier, et il ouvrait la porte sans prévenir le visiteur. Celui-ci, oubliant ce qu'il savait des dimensions de la maison, cogna, en entrant, sa tête contre le linteau :

— « Voilà ce que c'est que d'être trop bel homme, » s'écria le nain. Puis, avec une consternation simulée : — « C'est ma faute !... J'aurais dû... Vous ne vous êtes pas fait mal, monsieur le capitaine? »

— « Non, » dit Courtin, que la subite courtoisie du gnome étonnait, et non moins le patelinage, si différent des sarcasmes de la veille, avec lequel l'hôte de ce palais caricatural commença de lui en faire les honneurs, et, quand la tournée fut finie :

— « Ah ! si le Père Desmargerets a raison, monsieur le capitaine, comme je dois craindre la Némésis !... Je suis logé ici en prince de la Renaissance... Le prince Bellagamba !... » insista-t-il avec une bouffonne emphase dont l'officier ne discernait pas si elle était jouée ou sincère. Peut-

être l'achondroplase ne le savait-il pas lui-même, tant la mentalité de ces anormaux oscille sans cesse de la méchanceté à la mythomanie, de l'implacable égotisme à l'exaltation fanatique, et de la perspicacité la plus aiguë à la déraison. — « Ça me change, » continua-t-il, « du temps où je vendais des allumettes dans les bars de Monte-Carlo. En ai-je eu une chance que le bon docteur Roudine m'ait connu là, et qu'il m'ait indiqué à la duchesse, quand elle a eu envie d'utiliser son casino !... Mais vous avez tout vu. Allons, puisque madame nous attend... »

— « Alors, c'est M. le docteur Roudine qui vous a placé auprès de M^me^ de Roannez ? » interrogea Courtin, quand ils se furent engagés, le nain marchant le premier, dans un sentier sous bois qui devait les conduire aux tombeaux étrusques et à la fouille. La physionomie de Bellagamba exprima la joie du pêcheur qui sent le poisson mordre à l'appât. Il n'avait prononcé le nom du médecin que pour provoquer une conversation sur lui. Il allait constater aussitôt que l'officier ne savait rien du mystère dont il se préoccupait :

— « Oui, » répondit-il. « Ah ! ce n'est pas un médecin comme les autres. Il a de l'humanité, lui. Ce que j'en ai vu des docteurs que j'ai intéressés ! Il y en a même un, à Nice, qui m'a offert une rente viagère si je m'engageais à lui léguer

mon cadavre pour me disséquer, après ma mort.»
— Il ricana amèrement : — « M. Roudine a préféré m'aider à vivre, et comme il est un très vieil ami de madame... Vous ne l'avez donc pas rencontré chez elle, à Paris? »

— « Non, » fit Courtin. « Je lui ai été présenté hier pour la première fois. J'ai cru comprendre qu'il avait commis un délit politique en Russie. »

— « En effet, » dit Bellagamba. « Au pays du crime, le pire criminel, c'est le justicier. »

Les deux hommes se turent. De nouveau, parmi les beaux arbres verts de cette forêt, toute sonore de chants d'oiseaux, sous le doux ciel bleu du printemps toscan, dans ce calme chemin herbeux et semé de fleurs, le nain anarchiste émut Courtin d'un étrange frisson. Il lui apparut comme un de ces funestes génies des légendes, surgis pour annoncer et propager le malheur. Puis, la conversation reprenant :

— « Pauvre docteur Roudine ! » dit Bellagamba. « Quel dommage qu'avant de partir il ne vous ait pas raconté son procès et son année de bagne en Sibérie ! Vous ne parleriez plus de délit... »

— « Il est parti? » interrompit Hugues.

— « Pour Florence, et ce matin, à la première heure... » — Et se retournant, pour étudier l'effet de son insinuation sur son interlocuteur : — « Il n'a dû prendre congé de personne. Je ne sais pas

ce qui s'est passé. Hier encore, il comptait rester. »

— « Et quand revient-il? »

— « Il ne revient pas, » dit le nain, et à part lui : « Ça te gêne. Donc tu avais envie de faire bavarder le docteur, mais sur quoi? »

Quelle fureur l'eût transporté, si, possédant ce don de lecture de pensée auquel croyait la « spiritualiste » lady Ardrahan, il avait deviné les phrases que l'autre se prononçait tout bas, de son côté : — « Elle a éloigné le médecin à cause de moi, c'est évident. Elle a eu peur qu'en causant ensemble, un mot ne le mît sur une piste, et moi sur une autre. Cette question, hier, sur la date de mon séjour à Paris?... Si c'est lui qui l'a accouchée et qu'il s'occupe de l'enfant?... Elle aura eu deux peurs : que je ne découvre, moi, où on l'élève, et que lui, ne devine le père... »

Le nain, cependant, continuait, en marchant, d'observer en dessous son compagnon. L'intensité du trouble où le départ du médecin jetait visiblement l'officier, l'étonnait. C'était un nouvel indice du mystère autour duquel il s'exaspérait depuis la veille. Quel rapport, indéchiffrable pour lui, rattachait donc la duchesse à Courtin et les deux à Roudine? Il fallait que son désir de pousser plus avant son impuissante inquisition fût très fort, car il alla, pour en apprendre davantage, jusqu'à transgresser la consigne de silence que les

révolutionnaires observent religieusement, dès qu'il s'agit de la Cause :

— « D'ailleurs, quand je dis que je ne sais pas ce qui s'est passé... Pourquoi serait-il resté? Il a ce qu'il voulait. »

— « Mais que voulait-il ! » questionna Courtin.

— « Un gros chèque de la duchesse, pour un grand journal internationaliste qui se fonde à Zurich. Elle l'a signé hier au soir. Cent mille francs ! »

Le terrible nabot redressait sa large face d'un air de défi, pour raconter ce petit triomphe de l'Idée, — comme disait mystiquement le docteur révolutionnaire, — cette participation de la grande dame capitaliste à une redoutable entreprise d'anarchie. Il eut la déception de constater que Courtin ne paraissait ni indigné ni surpris. Tous deux se turent. Ils n'avaient plus échangé une parole depuis vingt minutes, quand ils débouchèrent dans une clairière vallonnée, où tout un groupe de gens s'apercevait, parmi des amas de pierres et de terre. Des tranchées soutenues par leurs madriers, des outils, des chariots, une équipe de manœuvres en bras de chemise, — c'était le classique chantier de terrassement. Un personnage transformait ce tableau un peu vulgaire par sa seule présence : le Père Desmargerets, en train d'émerger d'un trou béant au flanc de la colline. Le vieil archéologue gesticulait, il soupirait, sa

soutane couverte de boue, sans chapeau, secouant sa forte tête blanche, secouant ses grands bras, les cheveux épars, en proie à une véritable crise de désespoir et de folie. Devant la grotte se tenaient la duchesse, les Ardrahan et Richter, tous les quatre immobiles, visiblement stupéfiés par un événement qui étonnait aussi la demi-douzaine des travailleurs de la fouille rassemblés, parmi les gravats et les décombres, autour de leurs couffins et de leurs paniers. Ils tendaient vers le Père leurs rudes faces brûlées de soleil. L'officier et le nain n'attendirent pas longtemps l'explication de cette étrange scène. Le Père Desmargerets ne les eut pas plus tôt aperçus qu'il les interpella, prenant cette occasion de nouveaux témoins pour redoubler ses lamentations.

— « Ah ! capitaine Courtin! Ah! Bellagamba! » cria-t-il. « Quel malheur! Mais quel malheur!... La statue était bien, comme je vous disais, dans la troisième tombe, là, là... On me l'a volée, oui, volée, volée !... Et quand? Cette nuit, ce matin peut-être... C'est ma faute. Oui. C'est ma faute... Hier soir, à la nuit, nous avions trouvé, ces hommes et moi, l'entrée du tombeau. Il y en avait pour une heure à déblayer... La sagesse, c'était de continuer, aux lanternes. Et puis, je me suis dit : non. Si la statue est là, je veux que madame la duchesse ait la joie de la saluer la première. Elle

y avait bien droit, avouez... Alors, j'organise les choses en conséquence. Je dis ma messe à sept heures. Je donne rendez-vous à mon équipe d'ouvriers à neuf. La duchesse devait nous rejoindre à dix. J'avais calculé qu'elle serait juste à temps pour entrer avec moi dans le tombeau. Là, ce n'était plus que l'affaire de quelques coups de pioche encore. La note du moine est très claire : *Je fais une très petite fosse...* Ça se comprend. Le pauvre avait tant peiné de ses bras ! Il était si fatigué ! C'est moi qui les aurais donnés, ces derniers coups de pioche... Et elle était toute petite, cette fosse. Elle l'est. Vous l'avez vue, madame... J'arrive donc. Je trouve le remblai, devant la porte, effondré, et le tombeau vide. Des brigands ont déterré la statue. Ils l'ont volée. Mais venez, venez !... »

Et s'élançant, il saisit Courtin par le bras et l'entraîne à sa suite dans l'espèce de cave, taillée dans le roc, théâtre du plus dramatique épisode qui eût jamais bouleversé sa paisible vie d'homme d'archives et de bibliothèques. Un escalier d'une vingtaine de marches descendait dans cette chambre funéraire, distribuée, suivant le rite, en quatre compartiments, avec des lits de pierre pour y étendre les morts. Plusieurs lumignons, posés sur le sol, éclairaient vaguement des peintures à fresque, demeurées intactes. A peine

Hugues Courtin eut-il le temps d'entrevoir leurs figures blanches, détachées sur un fond rouge, et qui représentaient, ici des convives à demi couchés devant les tables d'un banquet, là un paysage avec des chasseurs et des pêcheurs. L'archéologue le contraignait maintenant de se pencher sur une tranchée, plus longue que large, très peu profonde en effet, et ménagée dans un angle. Il remplissait de terre ses mains et celles du jeune homme, et il disait :

— « Est-elle fraîche, oui ou non? Il n'y a pas cinq heures qu'ils sont venus, pas quatre peut-être. Cette nuit, en tout cas, ça, c'est sûr, ou ce matin! Ils étaient ici, les misérables! Tenez, on voit les traces de leurs pieds... Ne marchez pas sur ces empreintes, capitaine. Je les relèverai... C'est un signe, et qui doit nous les faire trouver... Je les trouverai. Je les trouverai. Je veux ma statue, que les coquins m'ont volée!... Ma statue! Ma gloire!... Pensez donc : une statue dédiée à Némésis par Sylla!... Elle était là, dans cette fosse, depuis quatre cents ans. Elle y était hier. Et rien, rien, rien!... Ah! je ne peux pas supporter ce vide... »

Il bousculait du pied les lumignons, au risque d'enflammer le drap de sa soutane et de détruire les précieuses empreintes révélatrices. Sans plus s'inquiéter du jeune homme, il courait de nouveau

vers le jour. Tout en remontant lui-même les marches glissantes de l'escalier, Hugues l'entendait qui, sorti du caveau, interpellait maintenant la duchesse, avec une frénésie grandissante :

— « Et moi, madame, qui vous racontais, il n'y a pas vingt-quatre heures, comment ils procèdent, ces bandits, ces assassins des statues ! Cet assassinat, ceux-là vont le commettre. Ce sacrilège que le pauvre moine du manuscrit n'a pas voulu accomplir, même sur l'ordre de son prieur, ils vont l'oser. Ils vont casser la statue. Un morceau de marbre, de cette grandeur et de cette beauté, ils ne peuvent ni le vendre en Italie, ni le faire sortir. Ça se saurait. On les découvrirait. Ils vont briser la statue, la dépecer. Ils le font peut-être à cette minute. Pour que le moine ait cru voir le sang courir sous la peau de la Déesse, fallait-il qu'elle fût belle ! Et hier soir, quand j'ai atteint cette porte, elle reposait dans le silence de cette tombe, couchée, endormie, vivante. Elle m'attendait. Et ils la massacrent ! Ils la massacrent ! Ils la tuent !... Mais qui ? Mais qui ?... »

Et, dans le délire de son exhaltation, s'avançant vers les ouvriers, il commença de les haranguer en langue italienne :

— « Si c'est un de vous qui a fait le coup, qu'il le dise. Qu'il avoue, on lui pardonne. On fait mieux. On lui compte plus d'argent qu'il n'en aurait en

vendant le marbre. N'est-ce pas, madame la duchesse?... » — Et, les prenant par les mains, l'un après l'autre, ses yeux dans leurs yeux : — « Est-ce toi, Antonio? Non. Ce n'est pas toi... Est-ce toi, Giuseppe? Non... Toi, Pierino? Non... Toi, Luigi? Non... Toi, Andrea? Non... Toi, Biagio? Non... » — Puis, les lâchant, et honteux le premier, dans sa générosit native, de cet injurieux interrogatoire : — « Pardon, mes amis, de vous avoir soupçonnés. Vous êtes tous de braves gens, je le sais. Vous avez si bien travaillé, si gentiment ! Pardon... » — Et, subitement, se laissant choir sur une pierre, il étreignit son vieux visage entre ses vieilles mains, cordées de veines, et il gémissait en sanglotant : — « Mais le criminel, c'est moi ! C'est moi !... »

La déception de sa découverte manquée troublait-elle sa raison? Trois phrases échappèrent aux trois étrangers, témoins de ce douloureux éclat, qui dirent tout haut, chacun dans sa langue, parlant leur pensée presque automatiquement, et pour eux-mêmes :

— « *He is gone into hysterics* » (1), proférait flegmatiquement lord Ardrahan.

— « *Die Franzosen sind immer kindisch* » (2), décrétait l'Allemand, tandis que l'Américaine,

(1) « Il a une attaque d'hystérie. »
(2) « Les Français sont toujours enfantins. »

pitoyable tout ensemble et pratique, suggérait :

— « *He ought to be looked after, poor old man* » (1) !

— « Voyons, mon bon, mon excellent ami, » disait la duchesse en s'approchant du vieillard, « calmez-vous... » — Et elle le forçait de relever la tête. Elle lui souriait comme à un enfant, tout en lui parlant, par une fine délicatesse de femme, le langage de sa science, le seul qu'il pût écouter à cette minute : — « Mais c'est admirable ce que vous avez trouvé : trois caveaux, aussi intéressants que ceux de Chiusi, de Corneto et de Pérouse, avec ces peintures que M. de Richter va nettoyer pour vous... Des tombes étrusques ici, dans cette partie de la Toscane où l'on n'en connaissait pas ! Une pareille découverte suffit à votre gloire... Il ne faut plus penser à la statue. Ce sera comme si le moine l'avait mise en pièces avec son marteau, voilà tout... Il faut penser aux tombes, et d'abord à les bien mettre en état, de peur qu'il ne se produise de nouveaux éboulis qui les bouchent. Je vais donner des instructions, pour qu'on les entoure d'une palissade. J'y mettrai un gardien, et vous, je ne vous autoriserai pas à quitter Valverde avant que vous n'ayez rédigé votre mémoire pour l'Institut sur votre magnifique trouvaille. Car, je vous le répète, elle est magnifique ! Demandez

(1) « On devrait s'occuper de lui, le pauvre vieil homme. »

plutôt au capitaine Courtin. S'il avait mis au jour en Afrique des monuments de cette antiquité, — elles sont du v^e siècle, vos tombes, et du type *a cassone*, — serait-il content ! Serait-il fier ! »

— « Certes... » dit Hugues.

— « Merci, duchesse, » répondit humblement l'archéologue. « C'est vous qui êtes bonne, très bonne. Seulement, vous ne savez pas tout. Moi-même, au premier moment, je ne me suis pas rappelé... C'est tout à l'heure, en insultant ces honnêtes garçons, — car je les ai insultés, moi, un prêtre ! — que la mémoire m'est revenue... Hier, chez Guarino, j'ai bavardé. Elle me possédait, ma Némésis. Je ne pensais qu'à elle. Je ne parlais que d'elle. J'ai tout raconté à Guarino, comme à vous, mon capitaine, et l'histoire du manuscrit de Valère-Maxime, et le détail de la note du moine, et mes recherches, et comment j'étais sûr que je trouverais la statue dans la troisième tombe... Duchesse, il y avait des gens chez Guarino. Alors, vous comprenez, la chose s'est ébruitée. Ces villes à antiquités, Sienne, Rome, Naples, c'est plein de gaillards à l'affût du moindre bibelot... Une statue grecque de la bonne époque, et de Némésis encore, — elles sont si rares ! — quel bibelot !... Si je pensais seulement qu'ils ont travaillé pour un amateur qui prenne la statue entière ?... Mais non, ce sera de la basse brocante. Un massacre,

je vous dis : la tête coupée, les mains coupées, les pieds coupés, les bras coupés, le corps débité en cinq ou six morceaux... Ah ! c'est moi le coupable, duchesse, le grand coupable ! »

— « Mon Père, » dit Hugues, intervenant tout à coup, « d'après la fosse que vous m'avez montrée, la statue n'est pas de grandeur naturelle ?

— « Non, » fit l'archéologue, « mais pas très petite non plus, moyenne, transportable enfin. Je la croirais haute comme ça, » — et il éleva la main à une certaine distance au-dessus du sol, — « avec un socle pour la dédicace, lequel, lui-même, ne peut pas être très petit, à cause de l'inscription, sans doute assez longue. Sylla doit y avoir mis ses noms, ses titres, ses vœux... Pensez ! »

— « Il n'y a de chemin carrossable que du côté de la villa, » — continua l'officier, en examinant les lieux autour de lui, — « et seulement deux sentiers. Les voleurs n'ont pas pris celui par où nous sommes venus, Bellagamba et moi. Ils ont donc pris l'autre, et ils ont emporté la statue à bras d'hommes. Ça pèse, un morceau de marbre de cette dimension. Ils ont dû marcher très lentement, poser leur fardeau de temps à autre, et ce fardeau tracer chaque fois une empreinte, comme les semelles de leurs souliers dans le caveau. Si nous les cherchions, ces empreintes ? »

— « Mais c'est une idée lumineuse que vous

avez là, Courtin, » dit la duchesse. « Allons, mon Père, levez-vous. Venez avec nous battre ce sentier. Puisque la statue est à moi, je suis sûre du succès. Vous connaissez ma chance... » — Et gaîment : — » Polycrate va ravoir son anneau.

— « Ne dites pas cela, madame, » fit l'archéologue, dont le noble visage exprima une anxiété, même dans son émotion, « vous me feriez désirer que l'on ne retrouve pas ma statue. D'ailleurs, » ajouta-t-il dans un profond soupir, « je suis bien tranquille, on ne la retrouvera pas. »

— « Essayons toujours, » insista la duchesse, et, s'engageant avec ses hôtes dans le sentier désigné par Courtin, où Bellagamba s'était enfoncé le premier, avec une mimique affairée : — « Venez-vous, mon Père? »

— « Non, madame, » répondit le savant déçu, « je reste. Je suivrai votre autre conseil. Je vais commencer l'examen des peintures. »

Resté seul avec ses ouvriers, le digne homme était en train de leur renouveler individuellement les excuses qu'il leur avait adressées à tous ensemble, un quart d'heure auparavant, lorsque l'appel de son nom, prononcé avec un fort accent tudesque, l'interrompit dans cette besogne d'émouvante charité. C'était Richter qui lui criait :

— « Père Desmargerets! On est sur la trace. On

a trouvé une première empreinte de la statue dans l'herbe. C'est le nain. Va-t-il être vaniteux, l'*homunculus* ! » — Et il marmonna en allemand, le vers ironique de *Faust* : — « *Je vois gesticuler un joli petit homme, d'une forme élégante.* »

Puis, insinuant et patelin :

— « Père Desmargerets, vous devriez publier d'abord votre mémoire dans notre grande revue archéologique de Berlin : *Athena Lemnia*. Il n'y a que notre Allemagne pour donner leur vraie place aux savants tels que vous. Le professeur, chez nous, c'est l'initiateur total... C'est promis? Je me charge de la traduction... »

— « Tout ce que vous voudrez, si l'on trouve la statue, » répondit le vieillard, qui, retroussant sa soutane, trottait maintenant en avant du peintre, aussi leste qu'un jeune homme. Douze ou quinze minutes de cette course, et ils arrivaient à la place où avait été relevée la première empreinte. Lord et lady Ardrahan demeuraient là, étudiant l'aspect de l'herbe, écrasée, collée au sol sur une longueur de plus d'un mètre. Des débris de glaise y restaient pris. L'Anglais en avait ramassé un, qu'il montra au Père en lui disant :

— « La trace du gibier, mon Père. »

— « Naturellement, » fit l'archéologue, « la caisse de bois s'était pourrie avec le temps. » — Et, avisant lui-même un autre morceau de terre

glaise : — « Voyez ! voyez !Un moulage d'un coin des cheveux. La tête était là ! Là !... » répéta-t-il en s'exaltant. « Ah ! Courons ! Courons ! »

— « Comme il va ! Comme il va ! » observait lady Ardrahan. « Il a déjà disparu ! »

— « Nous avons un dicton chez nous, » fit Richter, « dont notre maréchal de Moltke avait fait sa devise : Quand on est vieux, on doit plus agir que lorsqu'on est jeune. C'est le premier Latin par qui je le vois pratiqué. »

— « Ce qu'un homme fait par sport, il le fait bien, » dit l'Anglais. « Il chasse la statue, comme nous le tigre aux Indes. C'est tout de même moins excitant. »

— » Je vais lui chercher son chapeau, » reprit lady Ardrahan, — donnant une nouvelle preuve de cet altruisme inné, pour lequel les Anglo-Saxons ont inventé ce mot intraduisible de *kindness*. — « Il risque de se mettre en nage et de prendre froid... Non, » — dit-elle, comme son mari faisait le geste de rebrousser chemin pour lui épargner cette allée et cette venue. — « Si l'on doit trouver les voleurs, plus vous serez d'hommes, mieux cela vaudra. »

— « Je commence à croire que ma femme a eu raison, » disait lord Ardrahan quelques instants plus tard. « Écoutez, c'est l'aboiement des lévriers de la duchesse. Ils sont sur une piste. »

— « S'il s'agissait de nos chiens policiers, » fit le peintre, « je vous dirais : oui. Ceux-là sentent le voleur à une lieue. Mais ceux-ci sont aussi stupides que décoratifs... En attendant, par où diable allons-nous prendre ? »

Le sentier bifurquait, en effet, à cet endroit, Tandis que Richter et lord Ardrahan s'attardaient à hésiter, une scène rapide et tragique se jouait à cinq cents mètres, dont ils ne devaient voir que le dénouement... En s'élançant sur le sentier que les voleurs avaient dû suivre, Bellagamba avait pris soin de siffler Tristan et Yseult, lesquels avaient aussitôt bondi à ses côtés. Tout fier d'avoir ainsi découvert le premier une empreinte, le nain avait avancé plus vite, découvert une autre empreinte, une autre encore, précédé par les lévriers qu'il avait vus, tout d'un coup, tomber en arrêt sur la marge d'une sorte de rond-point en étoile d'où rayonnaient plusieurs routes. Quatre hommes étaient assis dans la clairière, qui se reposaient. Un mouchoir flottant et noué derrière leur tête dissimulait le bas de leurs visages. Ils se levèrent aussitôt et soulevèrent une longue masse pesante, engluée de glaise, qui ne pouvait être que la statue. Ils avançaient très péniblement quand, épouvantés par l'aboiement furieux des chiens qui pourtant n'approchaient pas, comme déconcertés par l'étrangeté de la rencontre, deux d'entre eux

lâchèrent le fardeau et s'enfuirent dans le bois à toutes jambes, tandis que les deux autres se retournaient, interpellés par une voix retentissante. C'était le Père Desmargerets qui débouchait à son tour sur le rond-point, un peu en avant de la duchesse et de Courtin, et il criait en italien :

— « Arrêtez-vous ! »

A la vue des nouveaux venus, les bandits déposèrent la statue, et l'un d'eux répondit en extrayant un revolver de sa poche. Il le braqua d'un geste que son camarade imita :

— « Passez votre chemin, Père abbé, que nous voulez-vous ? »

— « Derrière les arbres, mon Père, » criait Courtin. « Et vous, madame, derrière les arbres !... Vous voyez bien que ces hommes sont armés. »

Il n'avait pas achevé sa phrase que deux coups de pistolet partaient à la fois, tirés l'un sur la duchesse, l'autre sur l'officier. Les bandits avaient choisi, pour s'en débarrasser d'abord, les deux personnes les plus alertes. Mais au moment même où l'homme qui ajustait M^me^ de Roannez pressait sur la gâchette, une pierre, lancée à toute volée par Bellagamba, le frappait au bras et déviait le projectile qui se perdit dans les branches à vingt mètres du but. L'autre malfaiteur avait ajusté Courtin et visé juste. Car l'officier, qui marchait droit sur le misérable, s'arrêta net. Il

porta la main à sa poitrine dans l'attitude de quelqu'un qui vient de recevoir un coup, et il dit :

— « Je suis touché... »

Il remua ses bras, tâta son torse, respira, de tous ses poumons, à plusieurs reprises, et allégrement :

— « Oui, mais pas blessé... Les chiens ! Bellagamba, lâchez-leur les chiens !... »

Les voleurs, maintenant, ces deux balles tirées, se jetaient dans le maquis, avec une promptitude qu'expliquait l'apparition sur le champ de bataille de nouveaux adversaires, qui n'étaient autres qu'Eric de Richter et lord Ardrahan. Comme Hugues se retournait à leur appel, pour leur dire : « Je n'ai rien, » il vit que la duchesse, à trois pas de lui, s'appuyait contre un tronc d'arbre, pâle et défaillante.

— « ... Mais qu'y a-t-il, madame ? » demanda-t-il en courant à elle.

De la main elle fit signe qu'elle ne pouvait pas parler, et elle montra sur le veston du jeune homme, avec des yeux agrandis par l'épouvante, la déchirure faite par la balle.

— « Ça ?... » dit-il en riant. « Mais c'est l'affaire du stoppeur, et voici le bouclier qui m'a protégé... » — Il sortit de sa poche intérieure un épais portefeuille, éraflé profondément, et à l'Anglais qui examinait l'objet avec une attention de chasseur

professionnel : — « C'est de la peau de gazelle, préparée en Mauritanie, lord Ardrahan. C'est du travail grossier, mais si le cuir eût été plus fin, j'y étais... »

— « Alors, vous n'avez rien, vraiment rien?... » lui dit la duchesse tout bas, quand ils furent seuls. Au lieu de suivre Ardrahan et Richter, qui s'empressaient, avec le Père, autour de la statue gisante, elle avait pris la main du jeune homme. La lui serrant avec une énergie extraordinaire, elle répéta : — « Vous n'avez rien?... » Et d'un accent sauvage, tant il y frémissait d'amour affolé : — « Ah ! je ne savais pas combien je vous aime ! »

Cette explosion de passion succédant au violent sursaut de tout à l'heure laissa Hugues Courtin muet à son tour de saisissement. Le contraste était trop fort aussi, entre cet éclat et l'attitude de Mme de Roannez depuis ces vingt-quatre heures. Elle-même en demeurait étonnée. La présence de lady Ardrahan, qui accourait, bouleversée par le bruit des coups de feu, et, détail doucement comique, tenant à la main le large chapeau noir râpé et taché du Père Desmargerets, interrompit un tête-à-tête, qui, commencé ainsi, à quelques pas d'autres gens, ne pouvait être que douloureux. Ce fut avec une espèce de soulagement que Courtin répondit aux questions de l'Américaine :

— « C'est à Bellagamba qu'il faut demander les

détails. C'est lui qui a découvert les voleurs, et assisté à tout... Mais où est-il?... Mon Dieu ! Moi qui lui ai crié de les poursuivre, et qui reste ici !... »

— « Ne vous inquiétez pas de lui, capitaine, » dit lady Ardrahan. « Je viens de le croiser qui remontait sous bois, avec les chiens, du côté des tombeaux... »

— « Alors ces brigands s'échappent? » fit Courtin.

— « Hé! tant mieux! » dit la duchesse. « Leurs revolvers sont chargés. Pourquoi risquer une mauvaise troisième balle, du moment que la Némésis est retrouvée? Allons plutôt voir si c'est réellement elle... »

— « Et empêcher que le Père ne prenne une insolation, » ajouta l'Américaine, en montrant l'archéologue qui, la tête nue au grand soleil, se tenait agenouillé devant la statue. Il essayait de la dépiauter de sa glaise, tantôt avec un pan de son mouchoir, tantôt avec le bord roulé de sa soutane, et il disait :

— « C'est elle. Ils n'ont eu que le temps de la blesser. Car ils commençaient, les bourreaux ! Tenez... »

Sur le cou se voyaient de nombreuses entailles dont l'origine s'expliquait trop bien par les ciseaux et les marteaux laissés à côté. Les Vandales procédaient au dépeçage trouvant la statue trop

lourde à porter, quand les chiens les avaient surpris.

— « Si nous avions tardé, » continuait le Père, « quelle catastrophe !... Heureusement ils auront musardé en route. Et puis ils ont cru avoir le temps de la débiter. C'est qu'elle est si belle ! Ah ! la merveille !... Messieurs, aidez-moi à la mettre debout. »

Il soulevait le marbre de terre, avec une vigueur étonnante dans son vieux corps, mais l'ivresse de l'enthousiasme lui rendait ses vingt-cinq ans. Avec le secours des trois hommes, il acheva de le dresser. La Déesse apparut, admirable de lignes, sereine et menaçante, à travers le linceul de boue qui l'enganguait sans la déformer.

— « C'est bien ce qu'avait dit le moine ! » « s'écriait le savant, » c'est la Némésis, l'exécutrice de la jalousie des Dieux... Voilà son doigt levé contre sa bouche et voilà sa coudée !... Elle n'a pas la balance. Mais elle a la roue, comme la Fortune... Ah ! quel malheur ! cassée !... C'est ancien, puisqu'il y a de la terre sur la partie brisée. Mais un fragment de la signature reste sur le morceau intact de la jante. »

Et, nettoyant avec une incroyable agilité la place où il devinait des lettres :

— « Alpha... Sigma... Iota... Tô... » épela-t-il nerveusement, puis jetant un cri : ... « *Asit*... Mais

c'est Pasitelès, l'archaïsant. C'est en revenant d'Athènes par la Grande Grèce que Sylla aura commandé la statue à cet artiste, et pas trop haute, comme je vous disais, pour l'emporter avec lui, à dos de mulet. Regardez. C'est bien le style de cette école. Rappelez-vous l'Electra de Naples, le pied gauche en avant, les plis du chiton tombant droit, la coiffure... Ah ! duchesse ! quand elle sera nettoyée ! Vous verrez ! Et puis, les mots graves sur le socle... *Lucii Cornelii Sullæ*, « épela-t-il de nouveau... « Oh! Oh! Un génitif pour commencer, comme dans l'inscription de Mummius... Et plus bas, voyez, voyez ! *Pasitelis artificis opus*. Vous êtes témoins que j'avais deviné?... Mais l'inscription est longue, en caractères très petits, faute de place. Je la relèverai à loisir... Seulement, duchesse, il faut prévenir les ouvriers qu'ils emportent la statue au château pour qu'on ne la vole plus. D'ici là, je la garde. »

— « On la volerait encore que nous la retrouverions encore, mon Père, » fit la duchesse. « Je vous le répète : Polycrate... »

— « Et moi, je vous répète : ne prononcez pas ce nom, madame, » supplia l'archéologue, et, comme il contemplait la statue d'un regard où, malgré sa joie débordante, l'appréhension se mélangeait à l'extase.

— « Savez-vous, mon Père, » dit l'Allemand,

« qu'au temps de votre moine on vous aurait brûlé comme hérétique? Avouez que nous autres, Luthériens, nous avons quelques motifs de parler de l'idolâtrie romaine. »

— « Non, monsieur de Richter, » répondit le prêtre, gravement cette fois, et il se signa. « Je n'ai peur ni de ce beau marbre ni du mythe. C'est sainte Thérèse qui l'enseigne : Il ne faut avoir peur que de nos péchés. D'ailleurs, Mme de Roannez est trop bonne, trop charitable. Elle a le droit d'être aussi trop heureuse. »

— « Heureuse ! Ah ! Je le suis tellement à cette minute !... » dit la duchesse tout bas à Hugues, comme ils remontaient, en arrière des autres, dans la direction de la fouille. Elle avait de nouveau dans la voix l'accent étouffé et passionné de son aveu de tout à l'heure.

— « Si vraiment vous m'aimez, » répondit Courtin sur le même ton, « pourquoi avez-vous refusé de me répondre hier? Oui, sur l'enfant. »

Les paupières de la jeune femme battirent nerveusement sur ses yeux fauves, et, plus bas encore, très vite :

— « Il n'y a jamais eu d'enfant... Je n'ai jamais été enceinte. »

— « Mais ce que vous m'avez écrit?... »

— « C'était pour vous faire revenir. »

— « Mais vos silences d'hier, quand vous me voyiez si malheureux? » insista-t-il.

— « C'était pour vous empêcher de vous en aller, pour vous garder, — parce que je vous aime. — Et vous, dites-moi seulement que vous m'aimez. »

Et Hugues s'entendit, avec un tremblement de tout son être, répondre, épouvanté de sa propre voix et de sa faiblesse:

— « Oui, je vous aime. »

# VII

## L'AMOUR VAINQUEUR DE L'ORGUEIL

Quand une parole d'absolue sincérité se prononce enfin entre deux êtres qui, éprouvant l'un pour l'autre un sentiment passionné, s'en taisaient vis-à-vis l'un de l'autre et vis-à-vie d'eux-mêmes, un soudain désarroi se produit d'abord en eux. Ils se voient l'un l'autre, et ils se voient eux-mêmes dans une vérité qui les déconcerte. Les mots leur manquent, pour traduire un si brusque, un si violent afflux d'émotion. Le voisinage d'étrangers leur devient alors une gêne presque intolérable à la fois, et un bienfait, tant ils sont, au même moment, avides et incapables de parler. Mais le plus intolérable, pour eux, serait une conversation fragmentée, qui mutilerait les aveux que leur âme a besoin de faire et de recevoir. Ils acceptent plutôt de se prêter à d'indifférentes causeries de

société, de s'y exciter même quelquefois, sans réaliser absolument le sens des propos qu'ils émettent, — si insignifiants pour eux, si lointains! Cette impression d'absence dans la présence, et comme de dédoublement, Mme de Roannez et Hugues Courtin la subirent avec une force extraordinaire, chacun à sa manière, lui plus réservé, elle si vibrante, durant le temps qu'ils mirent, ces brûlants mots d'amour à peine échangés, à regagner, en compagnie du couple anglais et du peintre prussien, la fouille et les tombeaux étrusques, puis le château. Autour d'eux, les phrases incohérentes se succédaient, toutes relatives aux dramatiques incidents de la matinée, et toutes manifestant, chez les témoins, des réactions différentes.

— « Décidément, le bon Père Desmargerets figurera dans mon cartulaire, » déclarait lord Ardrahan. « Je lui adresserai une lettre pour le féliciter de sa découverte et le prier de m'en coucher par écrit le détail. Je mettrai sa réponse à côté de celle que j'ai reçue du commandeur de Rossi sur les Catacombes. »

— « Elle manquera de méthode, » objecta Richter. « C'est votre défaut, à vous autres Gallo-Romains, » — il saluait l'officier français maintenant, avec une espèce de courtoisie agressive, — « qui avez tant de qualités! Notre Empereur me le disait, quand j'ai pris congé de lui : Vous allez

en France, Éric? Vous verrez. Un tas de choses y sont très bien, mais elles ne sont pas bien rangées... »

— « Je ne saisis pas le rapport, » fit Courtin.

— « Comment? » insista le peintre. « Le Père Desmargerets n'a-t-il pas eu une idée géniale? Et n'a-t-il pas failli en perdre le résultat, faute d'avoir distribué son équipe en deux, une pour la fouille de jour, l'autre pour la garde de nuit? C'est ça, le très bien... pas bien rangé. Il n'aura pas plus d'esprit d'organisation pour exploiter sa découverte, ni pour l'exposer. »

— « En attendant, il l'a faite, » interrompit lady Ardrahan, « et elle est magnifique. Ce qui me plaît dans votre vieux monde, et surtout en Italie, » continua-t-elle, « c'est sa densité. C'est l'épaisseur de passé sur laquelle vous vivez. Voyez votre Valverde, chère Daisy. » — Elle se tournait vers la duchesse. — « Par-dessous l'existence que vous y menez aujourd'hui, il y a la Renaissance. Par-dessous la Renaissance, le Moyen Age. Par-dessous le Moyen Age, Rome avec Sylla. Par-dessous Rome, la Grèce, avec cette Némésis. Plus au fond encore, l'Étrurie avec la déesse Nurtia. Que d'évocations dans un très petit coin de pays! Et que notre Amérique est mince à côté, avec ses quatre pauvres siècles d'histoire! »

— « Oui, » dit Mme de Roannez, « mais l'Amérique

a l'avenir. Et puis les monuments du Yucatan, par exemple, ne sont tout de même pas si jeunes. Ils nous donneront peut-être la preuve, un jour, que les premiers habitants furent ces mystérieux Atlantes dont il faut que le Père Desmargerets vous parle. Il est admirable, quand il pleure sur l'Atlantide abîmée dans les flots, et qu'il décrit, comme s'il le voyait, le soir où les vieillards, les prêtres, les femmes, les enfants, attendaient les jeunes hommes partis pour la guerre, par delà les colonnes d'Hercule ; et la terre tremble, le sol se fend, il en jaillit des vapeurs brûlantes, les temples s'écroulent, l'Océan monte, monte, envahissant tout, couvrant tout. Un continent s'est abîmé à jamais et une civilisation ! Et comme elle est intéressante, à travers ses discours, cette civilisation qui donnait comme type aux Sociétés la fixité des astres! Je serais très étonnée s'il ne partait pas sur cette piste aujourd'hui, à propos de Némésis, justement. Il nous disait hier qu'elle s'appelait aussi Adrastée. A moi, il m'a soutenu dans la soirée que cette Adrastée est une divinité orientale, la même que l'Athor Égyptienne et que l'Asthoreth des Phéniciens, la personnification du ciel étoilé... »

— « C'est une thèse exacte, » dit Richter, « on nous l'enseignait à l'Université, d'après le livre de Hermann Posnansky : *Nemesis und Adrastea.* »

A travers ces discours, ils arrivaient à la clairière de la nécropole étrusque. Les ouvriers étaient toujours là. Ils déjeunaient maintenant, assis sur les décombres, d'un peu de jambon cru sur du pain, qu'ils arrosaient de vin de Chianti. Ils discutaient entre eux sur le vol de la matinée. L'animation de leurs gestes prouvait combien l'accusation du Père Desmargerets les avait touchés au vif.

— « Elle est retrouvée? » s'écrièrent-ils d'une seule voix, lorsque la duchesse leur eut annoncé la nouvelle. « Ah! comme le Père doit être content ! »

— « Il vous attend. Courez le rejoindre par ce sentier. Allez jusqu'au carrefour, puis tournez à droite, » fit-elle. — Et comme ils se levaient : — « Mais Bellagamba ne vous a donc pas prévenus? »

— « Nous ne l'avons pas vu, » répondirent les ouvriers.

— « Je suis tourmentée de notre *Primo*, » dit Mme de Roannez, revenue au groupe de ses hôtes. — Quand elle donnait à son bouffon familier ce nom du célèbre nain espagnol dont elle lui faisait porter le costume, c'était toujours le signe d'un mouvement de gentillesse à son égard. — « Oui ! » continua-t-elle, « il n'a point passé par ici. Pourvu que les bandits ne lui aient pas fait un mauvais parti ! Il m'a semblé qu'il leur jetait des pierres. »

Quelle rage dans le cœur du disgracié, s'il avait

entendu ces mots! La duchesse n'avait même pas soupçonné qu'il lui avait sans doute sauvé la vie. Durant les minutes du danger, elle n'avait littéralement rien vu que celui qu'elle aimait.

— « C'est extraordinaire ! » dit lady Ardrahan, « je l'ai aperçu de mes yeux qui remontait par le bois, avec les chiens, et de ce côté-ci. »

— « Il aura couru à la villa, » insinua Richter, « pour amener du monde et donner la chasse aux voleurs. J'y insiste, duchesse, dans cet endroit isolé, vous devriez avoir de nos chiens policiers... »

— « Je n'ai peur de rien ni de personne, » répondit Mme de Roannez. « A quoi me serviraient-ils? »

— « Quand ce ne serait, avec leur flair, qu'à retrouver vos voleurs, au moyen des outils qu'ils ont laissés... »

— « Les retrouver? » s'écria-t-elle. « J'en serais bien fâchée. Je suis l'étrangère ici. Pourquoi voulez-vous que je me fasse des ennemis des gens en mettant les carabiniers en campagne? Ces voleurs sont assez punis d'avoir manqué leur coup et la commission que leur avait promise Guarino. Car c'est très probablement l'antiquaire, je ne le dirai pas à Desmargerets, qui les avait envoyés, pas avec l'idée de nous faire assassiner, bien entendu. Les coups de pistolet, ç'a été l'impromptu. Pourvu qu'ils n'aient pas touché à mon pauvre Bellagamba, je ne leur en veux pas... Au contraire »,

— et elle regardait Hugues pour prononcer cette phrase à double entente, remplie pour le jeune homme d'une signification si tendre, — « je leur suis reconnaissante de l'émotion qu'ils m'ont procurée. »

— « Je vous ai toujours dit, Daisy, » fit lady Ardrahan, moitié plaisante et moitié sérieuse, « que vous êtes, à votre manière, un petit Néron. «

— « Mon dilettantisme est moins complet, » répondit la duchesse sur le même ton. « Et la preuve, c'est mon inquiétude à l'endroit de mon pauvre *Primo*. Elle est réelle. Hâtons le pas, afin d'être renseignés plus vite. »

Devant la visible anxiété de Mme de Roannez, Hugues avait eu sur les lèvres une phrase, qu'il n'avait pas dite. Il s'était rappelé soudain qu'à peine les coups de pistolet tirés, et comme il marchait vers la duchesse à demi évanouie, il avait aperçu la silhouette du nain, dissimulé derrière un arbre, et les épiant. Et aussitôt, cette disparition ! Pourquoi ? Les vagues impressions de défiance soulevées en lui, depuis vingt-quatre heures, par les attitudes énigmatiques du gnome se ramassèrent en un soupçon, si indéterminé à la fois et si précis, qu'il en eut peur lui-même. D'où son silence. Une horrible hypothèse lui traversait l'esprit, celle d'une jalousie vis-à-vis de lui, Courtin, si violente, qu'ayant surpris l'aveu

de la duchesse et le sien, Bellagamba s'était enfui. Cette jalousie supposait, chez le monstre, un hideux sentiment, un louche et trouble désir pour cette admirable créature, dans l'atmosphère de laquelle il vivait, respirant, humant sa beauté et qui n'y prenait pas garde. Qu'était-il pour elle? Un Velasquez descendu de son cadre, rien de plus. La seule imagination de cette convoitise autour de la jeune femme infligea une douleur, presque physique, à l'amant qui s'était cru guéri. Oh ! non, il ne l'était pas. Il n'avait pas menti tout à l'heure en répondant au cri passionné de son ancienne maîtresse par un cri pareil !... Mais les promeneurs arrivaient à l'extrémité de l'allée, et un appel de lord Ardrahan venait de retentir. L'Anglais avait devancé la compagnie, en allongeant le compas de ses maigres jambes de grand échassier. Il les avertissait que Bellagamba était en vue. Au même moment, Tristan et Yseult accouraient en aboyant vers leur patronne.

— « Convenez-en, Richter, » dit celle-ci en caressant de sa fine main le pelage fauve de ses lévriers, « ce sont des amis, et des amis valent mieux que des policiers... Bon! Moi aussi j'aperçois mon brave *Primo*... avec le sac de la poste. Comme ça lui ressemble! Il s'est souvenu de l'heure du courrier, et il a voulu que nous eussions notre correspondance plus tôt. Ai-je été folle de me faire des idées noires !

— « Et moi, » pensait Courtin de son côté, « ai-je été sot !... » Il revoyait en esprit le geste du nain, empochant le louis d'or dans le restaurant du Barrafranca, avec la tranquille sérénité d'un sportulaire qui prend son dû. « Le drôle a tout bonnement songé à faire d zèle, en vue des pourboires prochains, quand nous partirons. »

Cinq minutes plus tard, Bellagamba se tenait devant la duchesse, et lui tendait tout ouvert le sac annoncé, d'où elle commença de tirer les lettres, une par une. Et, les distribuant : — « Pour vous, Maud... Pour vous, lord Ardrahan... Pour vous, Richter. Pour vous encore... Je ne vois rien pour vous, mon cher Hugues. Pour moi. Pour moi... Ah ! » fit-elle joyeusement, en prenant une dernière enveloppe, que ses doigts palpèrent. « Voilà qui te concerne, je crois, Primo. Ou bien je me trompe fort, ou bien il y a là une photographie qui va t'intéresser. »

Le nain la considérait, tandis qu'elle parlait, avec une physionomie impassible, mais une telle détresse dans ses prunelles noires que le soupçon, chassé une minute, s'imposa derechef à Courtin. Il observa d'ailleurs que Bellagamba évitait son regard, à lui, comme si seule la présence de son heureux rival était intolérable au jaloux. Cette détresse se tourna tout à coup en défiance, quand la duchesse, après avoir étudié quelques

instants la photographie enfermée dans l'enveloppe, la tendit à lady Ardrahan en lui disant :

— « Qu'en pensez-vous, Maud ? Le masque est bien joli, n'est-ce pas ?... Passez donc le portrait à votre mari... Regardez-le, mon cher Hugues... Vous aussi, Richter. Votre pinceau n'est pas tenté ? »

La photographie représentait une naine, du même type que Bellagamba, avec de tout petits bras, des jambes toutes courtes, une tête et un torse de grandeur normale. Cette achondroplase femelle, — pouvait-on lui donner le nom de femme ? — offrait un aspect d'autant plus pitoyable que les traits n'étaient pas simplement jolis, mais vraiment beaux. Toute la grâce féminine de ce malheureux être semblait s'être réfugiée dans ce visage, qu'éclairaient, qu'illuminaient des yeux humbles, tendres, qui imploraient l'affection. Et la duchesse continuait :

— « C'est heureux que le Père Desmargerets soit absent. Il ne manquerait pas, pour le coup, de jouer le rôle de son ami, le roi Amasis, et de me rappeler Polycrate et sa chance. C'est le comble de la mienne, l'arrivée de cette photographie !... Je lis l'autre jour, dans la *Vie d'Isabelle d'Este*, des lettres où elle demande à un certain Brognolo de lui chercher un camarade de même taille, — *un compagno maschio*, — pour une charmante

petite moricaude, — *una moretta*, — qu'elle avait près d'elle. L'idée me vient d'écrire un peu de tous côtés, pour savoir si je ne pourrais pas, moi aussi, trouver une camarade de sa taille pour mon ami Bellagamba. Et la vieille comtesse Sténo m'envoie ceci, de Venise. Cette petite est une orpheline qui travaille dans la couture et qui accepterait de venir chez moi. Mais il faut que Bellagamba soit consentant. Regarde ce portrait, Primo. Qu'en dis-tu? »

Elle tendait la photographie au nain qui la prit et la considéra, sans qu'aucun signe trahît quelle impression lui causait cette vue de sa sœur en misère, et la féroce inconscience de sa prétendue bienfaitrice, sinon une contraction de sa mâchoire et une raucité plus âpre de sa voix, pour remercier, en rendant le portrait :

— « Vous mettez le comble à vos bontés pour moi, madame, et il ne vous reste plus qu'à m'autoriser à demander sa main. »

— « Veux-tu que je ne la fasse pas venir?... » dit la duchesse. Malgré sa méconnaissance foncière du vrai caractère de son joujou humain, s'étant fait sur lui des idées une fois pour toutes, et ne l'observant plus, l'accent de cette réponse l'étonnait.

— « Quelle idée!... » fit Bellagamba, d'un ton joyeux cette fois. « Mais je voudrais la revoir. » —

Il avait repris la pathétique image, et la regardait longuement. — « Elle a les yeux et la bouche bien tristes, madame. Faites-la venir, quand ce ne serait que par charité pour elle. Notre bon Père Desmargerets lui contera, comme à moi, l'histoire de l'enfant spartiate auquel un renard dévorait le ventre et qui riait... Elle montre qu'elle souffre. Il ne faut pas... Mais c'est l'heure du déjeuner de Serio... Vous permettez, madame?... J'emporte le portrait?... »

Et sur un geste d'acquiescement de la duchesse, il glissa la photographie dans la poche de son dolman de chauffeur. Sans autre adieu, il se jeta dans le maquis, du côté de son casino, ordonnant : — « Arrière, Tristan ! Arrière, Yseult !... » — aux deux lévriers qui voulaient le suivre. Les bêtes le pressent. Il ramasse un caillou et les fait reculer, son bras levé, en criant de toute sa voix, pour être entendu :

— « Gare à vous, cabots stupides ! Vous savez qu'avec une pierre, je ne manque jamais mon but. »

— « Tristan ! Yseult !... Ici, mes amis... » — C'était la duchesse qui sifflait maintenant ses chiens, et, sans relever une allusion qu'elle ne pouvait pas comprendre : — « Jette-leur ta pierre, Bellagamba, mais pour qu'ils courent la ramasser. Je me charge de les garder. »

Le nain lança le caillou au loin sur la route, comme il lui était commandé, et il s'enfonça dans la profondeur du bois, se déchirant aux ronces, écrasant les jeunes pousses, trébuchant sur les pierres. Quand il se sentit très loin et bien sûr de n'être pas vu, il se laissa choir sur la terre, et il commença de s'y rouler avec la frénésie d'une bête blessée. Par un suprême effort de son orgueil, il étouffait les cris que lui arrachait sa fureur, et il répétait indéfiniment dans un râle : « Je le lui tuerai ! Je le lui tuerai ! » Sanglot et menace qui se perdaient parmi les chants joyeux des oiseaux et la frémissante rumeur des feuillages, sous une de ces brises caressantes pour lesquelles les Italiens ont créé ce mot, caressant comme elles, de *Venticello*. Rien n'arrivait de cette sinistre et redoutable lamentation au groupe des hôtes de Valverde qui continuaient de s'acheminer vers le château, ceux-ci lisant leurs lettres, ceux-là causant :

— « ... Quand je vous le disais, Daisy, que vous êtes un petit Néron ! »

A ce reproche, si simplement humain, de lady Ardrahan, un subit passage d'irritation assombrit le beau visage de Mme de Roannez. D'ordinaire elle accueillait, avec une ironie légère, les lieux communs de la morale courante. Comme toutes les attitudes mentales audacieusement affichées, son dilettantisme comportait un mélange de

sincérité et de bravade. Elle se complaisait à provoquer certains blâmes, pour les affronter en les persiflant. Mais cette fois Hugues Courtin était là, qui s'associait, par la muette tristesse de son expression, à la révolte de l'Américaine contre l'humiliation infligée au nain. Aussi eut-elle, dans l'accent et le geste, une vivacité mécontente pour répondre :

— « Vous trouvez, Maud, que je n'aurais pas dû montrer ce portrait à Bellagamba? Et pourquoi? Vous ne le connaissez pas. C'est un comédien de sa propre difformité. Il en joue, tantôt pour se faire plaindre, tantôt pour se faire moquer. Il en est très fier, étant vaniteux comme un dindon, et très content, car il est paresseux comme un loir. Ce qu'il a vu de plus clair dans cette scène, c'est que nous nous sommes occupés de lui. Etre centre du monde et ne rien faire de ses dix doigts, voilà toute sa mentalité. Il y a chez lui un atavisme plus singulier que vous ne l'imaginez. C'est même un de mes motifs pour m'être mise en quête de la petite Vénitienne. L'autre a été de lui trouver la seule femme dont il puisse être aimé... Vous êtes un peu responsable du premier motif, Richter, » continua-t-elle en reprenant son ton habituel de détachement supérieur. « Mais oui. Vous m'avez apporté un lot de lourds bouquins germaniques sur les nains : Muller, Winkler, Kirchberg, Kauf-

mann. Vous avez excité ce que mon ami Hugues appelle mon omnivorisme. La question m'a intéressée. Je l'ai piochée. J'ai fini par tomber sur un mémoire du professeur Poncet, de Lyon, et de son élève René Leriche, lesquels prétendent que certains achondroplases, du type de notre Primo, pourraient bien être, non pas des malades et des dégénérés, mais les authentiques descendants des Pygmées d'autrefois. Car les Pygmées ont existé, en tant que race, et ailleurs que dans la légende. C'est vers le xe siècle qu'ils disparaissent. Poncet va jusqu'à dire que ces nains auraient été l'avant-garde de la variété actuelle du genre humain. C'est ainsi que, chez les animaux, certaines espèces de grande taille procèdent des petites. On aurait, sinon une preuve, au moins une présomption, en faveur de cette hypothèse, si l'enfant d'un père et d'une mère atteints d'achondroplasie était lui-même un achondroplase. Comprenez-vous à présent l'expérience dont la lettre d'Isabelle d'Este m'a suggéré l'idée? Que la naine de la comtesse Steno plaise à notre nain, qu'ils s'épousent, qu'ils aient des enfants pareils à eux, et un problème ethnique bien curieux sera résolu... Sans compter que le ménage sera doté de manière à n'avoir plus, ni elle, à travailler dans la couture, ni lui, à même soigner mes chiens, ai-je besoin de vous le dire?... Vous m'avez comparée

à Néron. Comparez-moi à Vincent de Paul, Maud, pour réparer. Ou mieux, soyez indulgente pour votre Daisy qui vous aime tendrement et qu'il faut un peu aimer, car elle n'est pas très méchante, avouez-le. »

Et, avec une gentillesse de petite fille, elle se tourna vers lady Ardrahan qu'elle embrassa. Celle-ci lui rendit son baiser en lui disant :

— « Quel dommage que vous ne soyez pas une duchesse anglaise ! On ne mentirait pas en vous appelant : Votre Grâce... »

— « Ce n'est pas la grâce que j'admire le plus dans notre duchesse, » fit Richter, « c'est le courage de l'esprit. Et je ne m'en étonne pas quand je me souviens que sa grand'mère était une Souabe. Elle justifie le mot d'Ernest Moritz Arndt, que, nous autres Allemands, nous sommes décidément les champions dans la lutte intellectuelle. Et, » — il regardait de nouveau Courtin, — « il n'y a pas lieu, pour les autres nations, de s'en offenser. Nous ne demandons qu'à les associer à notre culture, pour leur plus grand bien... »

— « Oui ! » interrompit M^me^ de Roannez, « je connais la doctrine prussienne de la collaboration directrice. C'est un synonyme anodin d'un mot plus brutal : tyrannie. Je ne nie rien de ce que je peux devoir à ma grand'mère. Seulement, quand je veux vraiment m'instruire, en comprenant ce

que j'apprends, qu'il s'agisse de nains ou d'art antique, je lis un travail français... »

Elle épiait en parlant un signe qui lui prouvât que le silencieux Courtin lui savait gré de cette riposte. Soit dédain, soit indifférence, ni la déclaration de l'outrecuidant Richter, ni la protestation de la duchesse ne semblèrent l'avoir ému. Aussitôt rentré, il se retira dans sa chambre, avant qu'elle eût pu l'aborder. Elle passa le déjeuner auquel Hugues assista, toujours si muet, si distant, à se demander, — sous le regard toujours inquisiteur de Bellagamba qui la servait sans perdre une de ses expressions, un de ses gestes : — comment l'interroger seule à seul, comment provoquer une reprise de cette intime et réciproque confession de leurs sentiments vrais, si brusquement commencée par leur double cri dans le danger, et plus brusquement interrompue?... Inutiles imaginations ! Le besoin de s'expliquer davantage et bien à fond était trop pareil, chez ces deux êtres, qui n'avaient jamais cessé de s'aimer. Étant descendus au jardin, après ce déjeuner, avec le reste de la compagnie, ils se trouvèrent à part des autres, d'instinct et sans s'être donné le mot. D'instinct encore, ils s'engagèrent, de même que la veille, sous la voûte de la longue allée de chênes verts. D'un commun accord,

ils assuraient ainsi une liberté complète à cet entretien qu'ils prévoyaient décisif pour l'avenir de leur passion, enfin avouée. Le sol, sous leurs pas ralentis par l'émotion de l'attente, développait maintenant comme un tapis d'ombre transparente et mouvante, où d'innombrables goutelettes de lumière pleuvaient des branchages entrenoués, et la fraîche et douce brise continuait de frémir dans les feuilles, enveloppant leurs propos d'amour, de la même impersonnelle caresse que, trois heures auparavant, le sanglot convulsé du nain.

— « Hugues, » dit M^me^ de Roannez la première, — avec une timidité, bien touchante par le contraste avec ses habituelles hauteurs, — « vous êtes triste. Vous regrettez déjà? »

— « C'est vrai, » eut-il le courage de répondre, brutalement.

— « Que regrettez-vous ?... » interrogea-t-elle, après un silence, et dans sa voix assourdie se devinait le battement précipité de son cœur. — « De m'avoir dit que vous m'aimiez ou d'avoir senti que vous m'aimiez? »

— « Les deux, » fit-il avec plus de dureté encore, « en vous aimant, je manque à toutes les résolutions prises vis-à-vis de moi-même durant ces deux années, à toutes les convictions qui sont ma raison d'être ici-bas. J'aggrave encore ma défail-

lance en vous la disant. J'aurais dû partir hier. Je ne serais pas retombé. »

— « Ah ! que je vous retrouve semblable à vous-même ! » gémit-elle. « Nous revoici l'un devant l'autre, comme dans cet affreux après-midi du printemps de 1912, où nous nous sommes séparés. » — Et, lui prenant le poignet, d'une étreinte de possession farouche. — « Partir ! Partir ! » répéta-t-elle. « Non. Cette fois, je ne vous laisserai pas partir. J'ai été trop malheureuse. Vous aussi. Ne me dites pas le contraire. Vous m'avez fuie, et, sitôt rentré en Europe, vous m'avez cherchée. Vous n'avez cherché que moi. L'enfant n'a été qu'un prétexte que vous avez donné à votre fierté d'homme. Et moi, en fuyant Paris, qu'est-ce que j'ai fui ? Vous, vous seul. Cette villa toscane, les gens que j'y reçois, la vie que j'y mène, toute cette apparente fantaisie, quel sens a eu tout cela ? Un seul : ne plus voir personne qui vous connût, ne plus entendre prononcer votre nom, ne plus passer dans un endroit associé à votre souvenir. Plus rien, rien de vous, — un autre pays, une autre atmosphère, voilà ce que j'ai voulu... Et puis, quand j'ai reçu votre carte, je vous ai appelé tout de suite... Deux ans ! Nous avons perdu deux ans ! C'est trop fou !... » — Et, dans un élan de douloureuse tendresse, reprenant le tutoiement des anciennes heures : — « Ne raisonnons pas tant,

Hugues, je t'aime et tu m'aimes. Prends-moi dans tes bras, et laisse-moi tout oublier sur ton cœur! »

— « Non, » répondit-il en s'éloignant d'elle dans un geste de souffrance. « Non, non... Je ne suis plus, je ne veux plus être votre amant. Ne me faites pas me mépriser. On n'est pas responsable de ses émotions. On l'est de ses actes. Une aventure sans lendemain, entre nous, vous n'en voudriez pas, ni moi. Une liaison, j'en souffrirais trop. »

— « Comme vous me parlez! » fit-elle, avec des larmes au bord de ses yeux. « Mais on n'a pas d'orgueil quand on aime... Vous souffririez trop? Dites-moi de quoi. Dites ce qui vous déplaît dans mon caractère. Je le changerai. Du moins j'essaierai. Mais êtes-vous sûr que vous me voyez telle que je suis? Il est si aisé de se tromper sur les autres!... Tout à l'heure, je l'ai bien remarqué, vous avez pensé, comme Maud, que je jouais par perversité avec ce pauvre Bellagamba. Ce n'était pas juste, et j'ai tenu à me défendre contre ce reproche, à cause de vous. C'est à cause de vous que j'ai relevé le maladroit propos de ce lourdaud de Richter. J'avais cru vous plaire en lui répondant ce que vous lui auriez répondu, si vous n'étiez pas aussi courtois qu'il l'est peu. »

— « Ce n'est point par courtoisie que je n'ai pas corrigé la morgue de M. de Richter. Je suis un officier français. Il est un officier prussien. J'en

suis averti. Cela suffit. La guerre entre nos deux pays est trop proche, trop inévitable, pour que j'aille lui donner une leçon de bon goût, au risque de jouer ma vie contre la sienne, dans un ridicule duel. Nous nous rencontrerons, si Dieu permet, sur un autre terrain. D'ailleurs, c'est un Allemand. Je ne lui en veux pas de son *Deutschland über alles*. Je dis bien, moi, et tous les Français devraient dire : *France d'abord !* Je vous en voudrais plutôt, à vous, de votre réponse. »

— « A moi ? » dit-elle.

— « Oui. Vous avez parlé de nous par rapport à eux, comme des Grecs par rapport aux Romains. Des raffinés d'idées qui ne savent plus se battre ! — Nous n'en sommes pas encore à ce dernier degré de la décadence. »

— « Quelle querelle vous me faites, mon ami ! »

— « Ce n'est pas une querelle, Daisy. » — Que d'amour dans ce prénom, prononcé avec cette mélancolie, et pour la première fois, depuis son retour ! Ses paupières à elle battirent d'émotion, sur ses beaux yeux de plus en plus sombres, tandis qu'elle l'écoutait continuer : — « C'est le symbole de notre grande, de notre irréparable misère, à vous et à moi. Nous nous aimons, et nous ne pensons de même sur rien. Vous ne comprenez pas, vous ne sentez pas la France comme moi. C'est trop naturel. Vous n'êtes d'aucun pays, et

moi je suis du mien, si uniquement, si étroitement ! Quoique je ne pratique guère, je me sens chrétien, et catholique par toutes mes fibres, et vous êtes une païenne. Vous trouvez tout naturel de traiter ce lamentable Bellagamba comme une bête rare dont vous rêvez d'avoir la race. Pour vous, ce nain n'est plus une créature humaine. C'est un bibelot. Mais choses et gens, qu'est-ce qui ne vous est pas un bibelot? Un bibelot, ce décor italien. Vous habitez un musée... Des bibelots, vos hôtes : cet Allemand, cet Anglais, cette Américaine, cet excellent Père Desmargerets, moi-même.. » — Et, sur un mouvement de protestation de la duchesse. — « Mais oui, un soldat de mon espèce, au XX^e siècle, à Paris, c'est une survivance, à vos yeux, une autre bête rare. Vous êtes une femme de luxe, d'abus, de fantaisie, et l'homme que je voudrais être, que je ne suis pas, hélas ! à cause de la commune faiblesse, c'est le moine militaire, qui a l'armée pour couvent, la guerre juste pour religion, le sacrifice pour mot d'ordre. Quel anachronisme ! Quelle curiosité ! Et vous ne vivez que de cela, de curiosité... Jusqu'aux idées qui ne vous sont que des bibelots, y compris les plus dangereuses et pour l'ordre social et pour vous, une grande bénéficiaire de cet ordre, pourtant. Une duchesse de Roannez subventionnant des journaux d'anarchie, — c'est à ne pas y croire,

et avec vous c'est logique, — donnant un chèque de cent mille francs à un militant du nihilisme, à un Roudine ! Comment j'ai su cela ? Peu importe. Je l'ai su. Tant que j'ai pensé que l'enfant existait, j'ai supposé que ce médecin savait ce secret, que vous le payiez et l'éloigniez pour qu'il ne me parlât point. Hé bien ! Non. C'était encore du dilettantisme, celui de la Révolution, après les autres. Votre Idéal, c'est de vous prêter à tout, de ne vous donner à rien. Mon Idéal, à moi, c'est de ne me prêter à rien. C'est de me donner à ce que je crois, absolument, complètement. Voilà pourquoi nous ne pouvons pas être heureux l'un par l'autre, pourquoi j'ai eu raison de partir, il y a deux ans, pourquoi j'avais raison de vouloir partir hier. Je vous aime et je n'aime rien de ce que vous aimez. Vous m'aimez et vous n'aimez rien de ce que j'aime. Quelle misère, et il n'y a pas de remède !... »

La duchesse avait écouté ce réquisitoire, la tête baissée, les prunelles fixes, comme déconcertée, comme sidérée de ne pas se révolter contre l'accent de plus en plus sévère de cet homme qu'elle se sentait aimer davantage à cause de cette sévérité même. Il la repoussait, il l'outrageait. En condamnant ce *surhumanisme* à la Nietzsche dont elle faisait son orgueil, c'était son être le plus intime qu'il blessait au vif, le point le plus profond de son

orgueil intellectuel, et, au lieu de lui en vouloir, elle le chérissait plus encore. Pour la première fois, habituée qu'elle était à voir tout plier devant sa beauté, son intelligence, sa noblesse, ses millions, dans l'ordre des choses morales comme dans celui des choses matérielles, une volonté plus forte se dressait devant la sienne. Lors de leur rupture, deux années auparavant, quand Hugues prétendait sacrifier leur amour à son métier, c'était elle qui attaquait, elle qui reprochait, qui insultait à l'égoïsme du jeune homme, à son manque de cœur, à la vilenie de son abandon. Aujourd'hui les rôles étaient changés. Hugues devenait l'accusateur, elle, l'accusée, et elle éprouvait qu'à son humiliation une douceur se mêlait, presque une volupté, celle d'être dominée, maîtrisée. Oui, c'était un maître qu'elle avait, à son insu, cherché autrefois, dans cet amant. Avant qu'elle ne connût l'officier d'Afrique, des propos du monde avaient éveillé son attention sur lui, et sans doute, comme il l'avait dit, la singularité de ce caractère, si fortement frappé, dans un milieu si banal, l'avait attirée d'abord. Mais aussitôt cet intérêt qui aurait pu n'être qu'un jeu, avait envahi les portions inconscientes de son âme, lassée d'artifice. Oui, la femme en elle avait cherché le maître, et, le rencontrant à cette minute, elle cédait, elle se soumettait. Impulsivement, dans un immense

désir qu'il lui parlât avec douceur, qu'il se laissât aimer, elle lui dit :

— « Si, Hugues, il y a un remède. Apprenez-moi à vous plaire, à penser, à sentir comme vous désirez que je pense et que je sente. Mon existence actuelle vous choque? Si vous saviez comme cela me coûtera peu de la quitter! Faut-il vous le répéter? Je ne la mène, depuis deux ans, que pour vous fuir. Elle n'a plus de signification, du moment que je vous ai. Donnez-moi quelques jours pour tout régler, et puis dites-moi où vous voulez que je vive et comment. J'y vivrai. Faites de moi votre chose, mais une chose près de vous. Que je ne vous perde pas une autre fois! »

— « Ah! » gémit-il, « si je pouvais vous croire! »

— « Regardez-moi, » implora-t-elle, « et vous me croirez. »

— « Mais je le sais bien, que vous ne me mentez pas. Seulement, c'est votre émotion du moment, qui parle, ce n'est pas vous, le vous qui allait et venait quand je n'étais pas là, le vous qui ira et viendra quand je n'y serai pas, la personne que vous ont faite votre naissance, votre éducation, votre fortune, votre milieu, votre indépendance, tout ce que je sais de votre passé... et tout ce que je n'en sais pas... »

Il s'arrêta, effrayé de ces derniers mots, prononcés impulsivement, eux aussi, et lourds de trop

de sens. C'était la suprême accusation après tant d'autres, le cri de cette jalousie rétrospective, commune à tous les bonheurs hors la loi, et d'autant plus cruelle pour un amant, qu'elle se nourrit des preuves mêmes que sa maîtresse lui donne de son amour. — Ce qu'elle a été pour moi, elle l'a été pour d'autres. — Ah ! l'injuste raisonnement ! Une fois conçu, comment s'arracher à son irréfutable prise ? Hugues savait que, depuis l'année 1904 la duchesse était veuve. Que de jours s'étaient succédé ainsi, durant lesquels combien d'hommes l'avaient rencontrée, — comme lui, — désirée, — comme lui, — et dans quelle liberté ! Qu'il s'était de fois douloureusement meurtri à ce mystère, sans se reconnaître le droit, ni d'une question, ni d'une enquête ! Et dans le paroxysme de l'émotion où le portait cette lutte contre sa maîtresse et contre lui-même, l'outrageant aveu lui échappait, — informulé, indirect. Il était cependant si clair que celle-ci en reçut un choc nouveau. Tout à l'heure, quand il faisait le procès à son caractère, elle ne s'était pas défendue. Les autres griefs, articulés par Hugues, reposaient sur des observations, interprétées implacablement, cruellement, mais exactes. Tout était faux dans le dernier, que son expression contenue rendait plus insultant. Cette demi-réticence étendait le soupçon en ne le précisant pas. Pour des raisons

qui tenaient à l'histoire la plus secrète de sa sensibilité, Mme de Roannez, avant de rencontrer Hugues Courtin, n'avait pas aimé. Ce premier amant avait été pour elle ce qu'elle avait été pour lui, le premier amour. Comment aurait-elle résisté au désir, au besoin de le lui crier, de revendiquer le respect pour un sentiment, sur lequel il n'eût pas marché autrefois s'il ne l'avait pas méconnu?

— « Mon passé?... » répéta-t-elle, « mon passé?... » — Et violente : — « Hugues, nous sommes dans une de ces minutes où les ménagements ne sont plus de mise. Nous nous devons, vous à moi et moi à vous, toute la vérité. Est-ce de mon passé sentimental que vous voulez parler? »

— « Laissons cela, » fit-il, « j'ai eu tort. »

— « Vous vous dérobez. Ce n'est pas digne de vous, ni de moi. Toute la vérité, je vous répète. Il me la faut toute. Oui ou non, quand vous étiez loin, en Afrique, et que vous vous donniez des motifs pour vous approuver de notre rupture, y avait-il aussi ce mobile-là? Vous disiez-vous : je n'ai pas été son premier amant?... Vous vous taisez... »

— « Vous voulez toute la vérité? » répliqua-t-il d'une voix grave. « Oui... Ah! qu'est-ce que vous me faites vous dire?... Oui, depuis cette rupture, je me suis souvent posé cette question : quelle

place ai-je eue dans sa vie? Et, dans mon âme et conscience, je n'ai jamais pu me répondre. »

— « Et maintenant? » supplia-t-elle.

— « Je ne peux pas répondre davantage. »

— « Et vous m'aimez? »

— « Et je vous aime. »

Il y eut un long silence entre eux. Ils avaient continué de marcher. Ils s'arrêtèrent tout d'un coup. Absorbés, comme ils étaient, dans leur pensée, ils n'aperçurent pas le masque redoutable de Bellagamba, qui, pour surprendre le secret de leur entretien, avançait à moitié sa tête féroce hors du feuillage taillé en muraille. Il les suivait depuis le début, rampant entre les arbres, de tronc en tronc. C'était Mme de Roannez qui parlait à présent.

— « Hugues, » commença-t-elle d'une voix aussi grave que celle du jeune homme, une de ces voix qui sortent de l'arrière-fond dernier de l'âme, — « quand vous m'avez reproché ma vie, tout à l'heure, je vous ai dit : Ordonnez, je la changerai. Je vous dis maintenant : « Prenez-la, cette vie. Faites-en une chose à vous. Épousez-moi. Je ne doute pas que vous ne m'aimiez, et vous ne doutez pas que je ne vous aime. Vous ne doutez pas non plus que je ne vous mette haut dans mon estime, très haut. Vous êtes bien sûr que je ne

voudrais pas vous faire cet affront, à vous. » — Elle répéta : — « A vous ! de vous exposer à rencontrer un homme qui puisse dire de votre femme : Elle a été ma maîtresse. Mais cet homme n'existe pas, Hugues. Entendez-vous, il n'existe pas... Avant vous, je n'avais pas aimé. Si vous aviez connu M. de Roannez, ce malheureux à qui l'imprudence de ma pauvre mère et l'enfantillage de mes vingt ans m'avaient livrée, vous vous expliqueriez beaucoup de choses de moi. L'épreuve de ce triste mariage avait été trop dure. Une fois libre, je m'étais juré de m'affranchir de l'amour. Ce serment, je l'ai tenu, durant les plus belles années de ma jeunesse. Vous parlez de ma curiosité? Cet amour que je rencontrais partout, dans la musique, dans les livres, dans les conversations, dans le monde, j'ai tendu toutes les forces de mon être à l'ignorer. Je m'en suis défendue comme une jeune fille à la veille d'entrer au couvent, et j'étais veuve, et j'étais libre, et vous savez que je ne crois à rien... Et puis, je vous ai rencontré. On m'avait beaucoup parlé de vous. et j'étais curieuse de vous connaître, c'est vrai, mais je ne prévoyais pas ce qui s'est passé en moi dès ce premier soir, vous vous souvenez? à ce dîner chez M^me^ de Candale. Je ne vous l'expliquerai pas, je ne le comprend pas moi-même... Avais-je exercé sur mes sentiments une contrainte

hors nature, qui les avait comme pressés, comme ramassés en moi? Ce refoulement a-t-il produit une sorte d'explosion, aussi soudaine qu'irrésistible? Je ne sais pas. Si une de mes amies, la veille, m'avait raconté d'elle ce que j'ai éprouvé auprès de vous, ce premier soir, je l'aurais traitée de folle. Vous m'auriez demandé, une heure après que vous m'avez été présenté : « M'aimez-vous? » je crois que je vous aurais répondu : « Oui », tant vous vous étiez, rien qu'en me parlant, en étant là, en m'apparaissant, — je ne trouve pas d'autre mot, — emparé de mon être, avec une violence dont je suis restée d'abord épouvantée. Cette révolution de toute mon âme, si rapide, si complètement inattendue, je n'ai pas voulu l'admettre d'abord. J'ai espéré, voyez, je suis franche, que cette émotion n'était qu'une crise. Dépendre d'un autre, ne plus me tenir en main, était si contraire à toutes mes idées sur moi-même, à tous mes partis pris ! Mais je suis femme, et j'ai senti aussitôt que je m'éveillais d'un sommeil, que je n'avais pas vécu jusqu'alors. C'était comme si je respirais, comme si je regardais la lumière pour la première fois. Je vous ai revu. Vous m'aimiez aussi... Alors, rien n'a plus existé ici-bas que vous et moi. Je n'ai pas calculé, je n'ai pas réfléchi. Je vous ai appartenu comme je vous aimais, en m'abandonnant à une ivresse,

si nouvelle pour moi qu'elle était un ravissement. J'aurais pu vous dire ce que je vous dis aujourd'hui : « Épousez-moi... » J'ai trouvé une suprême douceur à vous laisser libre, à tout vous sacrifier de ce que le monde appelle l'honneur... Je me suis dit bien souvent, depuis, que vous ne m'en aviez pas estimée. C'est une grande misère, voyez-vous, quand l'abandon d'une femme à celui qu'elle aime devient pour lui un indice de perversité, un motif de soupçon... Mais vous sentez que je suis vraie, Hugues. Il n'est pas possible que vous ne le sentiez pas. Dites que vous ne me soupçonnez plus, que vous me croyez. Prouvez-le-moi, en acceptant que je devienne votre femme, la femme du capitaine Courtin, qui le suivra où il voudra, qui ne lui demandera plus de quitter son métier, qui vivra près de lui, dans une petite ville de province française, s'il s'y trouve en garnison, aux colonies si on l'y envoie, qui l'attendra s'il doit être loin... Ah ! » conclut-elle dans un cri d'infinie détresse, « si, après cela, vous voulez encore partir, partez, partez. Mais ne dites plus que vous m'aimez... »

Pour toute réponse, le jeune homme lui prit la main, et comme il y appuyait ses lèvres, elle l'entendit qui murmurait : — « Oh ! si ! Je vous aime ! » — Et elle sentit qu'il pleurait. Dans un transport, lui saisissant et lui relevant la tête,

elle se mit, d'un baiser prolongé, à boire ces larmes. Elle le serrait contre elle avec une énergie sauvage et tendre, et elle répétait :

— « Tu m'aimes !... Je t'ai ! Je t'ai !... »

— « Oui, » répondit-il, « je t'aime et je te crois. »

Un bruit de branches froissées les fit se séparer brusquement. Ils demeurèrent une minute, immobiles, à écouter. Mais rien.

— « Ce sera quelque oiseau qui se sera envolé... » dit-il.

Elle haussa les épaules, et, le regardant de nouveau passionnément :

— « Que l'on nous ait vus ou non, qu'est-ce que cela peut me faire? Je voudrais leur crier à tous : « Je l'aime ! Il m'aime !... » Et je serais heureuse !... Mais.., » — et sa profonde et soudaine pâleur prouvait qu'elle ne mentait pas, — « cette conversation m'a fait du mal. Je suis trop émue. C'est comme ce matin, quand je vous ai cru blessé. Mon cœur bat trop vite. Il m'étouffe... Cela va passer... Il faut seulement que j'aille me reposer... Et pourtant il faut aussi que je vous parle encore... Maintenant, je ne pourrais plus... Venez chez moi ce soir, quand les gens se seront retirés. Je vous attendrai toute la nuit. Et si vous ne venez pas, nous causerons demain matin. Je serai plus forte, plus maîtresse de moi. »

— « Je viendrai, » répondit-il. « Seulement... »

— « Seulement ?... » supplia-t-elle, comme il hésitait.

— « Non, » dit-il, en secouant la tête d'un geste de révolte contre la pensée qui lui était venue. « Non, non, si vous ne m'aviez pas dit *toute la vérité, toute,* » insista-t-il, « ce serait une trop grande infamie... C'est moi, Daisy, qui vous demande de me promettre que vous serez ma femme. »

## VIII

### LE MOT DE L'ÉNIGME

La duchesse n'avait plus répondu. Elle fit signe que la voix lui manquait. A peine avait-elle la force de marcher. Elle dut s'appuyer sur Hugues, pour sortir de l'allée couverte et gagner le château, toujours silencieuse. Mais quelles paroles en auraient plus appris au jeune homme sur l'intensité de ce trouble, que la pression, sur son bras, de ce bras de femme qui, tour à tour, le serrait convulsivement, puis s'abandonnait, comme brisé? Et il leur fallait s'arrêter, de moment en moment, tant elle tremblait. Quand ils furent enfin à l'extrémité du long et solitaire couloir d'yeuses, ils virent que lord et lady Ardrahan se tenaient toujours sous le berceau de rosiers, lisant leurs lettres. A quelques pas, Eric de Richter continuait, avec l'infatigable patience germanique, son dessin commencé depuis des jours.

—« Chère, chère Daisy », dit Hugues tout bas, « voulez-vous que nous leur annoncions nos fiançailles ? »

— « Non ! » fit-elle. Une épouvante passait dans ses yeux, dont il s'étonna : — « Pas avant que nous n'ayons parlé encore. » — Et, suppliante : — « Ah ! venez cette nuit ! »

A peine avaient-ils eu le temps d'échanger ces quelques mots qu'une interpellation de l'Américaine les rappelait tous deux à cette humble réalité de la vie, dont le contraste avec notre état intérieur nous fait sentir, dans des minutes pareilles, que l'amour est un commencement de délire, l'entrée dans un autre univers. On se retrouve dans celui-ci avec le sursaut du somnambule, brusquement réveillé.

— « Savez-vous, Daisy, que nous avons oublié ce brave Père Desmargerets ? A quel moment, ce matin, aura-t-il pris son premier déjeuner ? Et il est trois heures !... »

— « Vous avez raison, Maud, » répondit la duchesse. — Elle avait, pour quelques minutes, retrouvé son énergie, par cet automatisme de tenue qui fonctionne, chez une femme de son rang, d'une manière quasi impersonnelle. — « Je vais donner des ordres à Bridger. Il préparera ce qu'il faut, et, dans dix minutes, Bellagamba aura porté le tout là-bas. Avec son petit automobile, il passe par n'importe quel chemin. »

— « Bellagamba?... » interrompit Eric de Richter, « mais je viens de le voir partir dans sa voiture, et qui filait à tombeau ouvert !... » — Et à Courtin : — « Vous dites cela en France, n'est-ce pas, mon capitaine? — Et se tournant vers lord et lady Ardrahan, comme pour affirmer sa supériorité de polyglotte : — « C'est une expression très pittoresque, *very graphic*, n'est-il pas vrai?... »

— « Pourvu qu'il ne se soit pas mis en tête de prévenir la police? » fit Mme de Roannez ; « mais je vais au plus pressé. Je commande le déjeuner du Père. Vous m'excuserez si vous ne me revoyez pas pour le thé, Maud?... » ajouta-t-elle avec un sourire souffrant. « Je monte dans mon petit salon me reposer, afin d'être un peu vaillante ce soir. Je ne suis pas encore remise de la secousse de ce matin. »

— « Charmante Daisy ! » dit lady Ardrahan, — en la suivant du regard, comme elle s'éloignait, — « ceux qui ne l'ont pas vue dans l'intimité ne la connaissent pas. Avec ses attitudes de grande intellectuelle, elle a le cœur si droit, si simple. Vous avez en elle une vraie amie, monsieur Courtin. Si vous l'aviez entendue nous parler de vous, quand vous avez dû venir, de votre façon de prendre votre noble métier! Demandez à lord Ardrahan. »

Et l'excellente femme continuait, rapportant

des phrases de la duchesse, dont chacune était une douceur pour le jeune homme. Comme tous les amoureux qui ont connu la torture du doute, il avait maintenant un ardent besoin de mettre toujours et toujours des arguments nouveaux entre le soupçon et son cœur. Mais le funeste et perspicace démon de la méfiance ne se laisse pas si aisément exorciser, et, en écoutant l'Américaine, Hugues songeait :

— « Puisqu'elle leur parle de moi ainsi, quel motif a-t-elle eu tout à l'heure de ne pas vouloir que je leur annonce nos fiançailles? C'est comme si elle avait eu peur. Mais de qui et de quoi?... »

La peur suppose le danger, et Mme de Roannez n'en courait aucun, du moins qu'elle connût. Elle avait d'ailleurs l'âme trop forte, pour jamais défaillir devant une menace. Sa violente et subite émotion au terme de cet entretien provenait d'une cause plus noble. Ces trois mots « Je vous crois », prononcés par Hugues, d'un tel accent et parmi des larmes, y avaient suffi. Son trouble avait été porté au comble par cette autre phrase du jeune homme : « Si vous ne m'aviez pas dit *toute* la vérité » et son insistance à souligner, à répéter ce « *toute* ». Elle-même pourtant l'avait réclamée aussi, « toute la vérité, » quand elle l'interrogeait sur ses sentiments, et il la lui avait confessée toute

— elle s'en rendait bien compte, — au lieu qu'elle qui avait menti, elle, sur un seul point, mais d'une telle gravité que le reste de ses déclarations s'en trouvait vicié, faussé, dans ses parties les plus sincères. C'était très vrai qu'en écrivant le billet, reçu par Hugues à Saint-Louis, elle n'avait rien voulu que le faire revenir auprès d'elle. C'était très vrai qu'en refusant de lui répondre la veille, elle n'avait rien voulu que le garder à Valverde. Elle avait menti quand, tout à l'heure, dans la clairière, elle avait ajouté à cette affirmation, déjà équivoque : « Il n'y a pas eu d'enfant », cette autre, sciemment, entièrement fausse : « Je n'ai jamais été enceinte. » Elle avait été enceinte, et il n'y avait pas eu d'enfant, parce qu'elle l'avait supprimé. Honteuse et sinistre action qu'une seule personne connaissait, on devine laquelle, et ce que le docteur Boris Roudine avait entendu par ce « moyen sûr », dont s'était tant inquiété Bellagamba. Le médecin russe avait été l'ouvrier de cet avortement, perpétré dans le troisième mois de la grossesse. Quand la duchesse avait reçu la carte de Hugues, datée de Sienne, elle l'avait invité à Valverde, avec l'intention de lui dire brutalement la chose, s'il la questionnait sur l'enfant, pour en jeter la responsabilité sur lui, sur la cruauté de son abandon. Cela encore eût été presque vrai. Et puis elle avait senti que lui avouer l'infanticide,

c'était le perdre. Elle n'en avait pas supporté l'idée, et elle s'était tue. Quand, après l'attentat des bandits, un cri de passion lui avait jailli, à elle, du cœur et des lèvres, et qu'il y avait répondu, lui, par un nouveau et immédiat interrogatoire sur l'enfant, l'évidence s'était imposée à son esprit dans un éclair : si elle parlait, l'horreur apparaîtrait sur ce visage où elle recommençait de lire l'amour. Son mensonge, elle l'avait proféré, dans le bouleversement de cette seconde, comme on étend les mains dans une chute, par un geste instinctif de défense. Le reste avait suivi, et ses nouveaux cris de passion, aussi vrais que le premier, et cette offre, si vraie également, de changer sa vie, de la dévouer à Hugues dans n'importe quelle condition. Se rappelait-elle seulement son crime, quand elle avait dit : « Épousez-moi », hypnotisée par une seule pensée : affirmer, prouver, montrer qu'elle n'avait aimé personne avant lui?... Et puis elle avait vu, sous l'ardeur de ses protestations, tous les doutes de Hugues céder, toutes ses défiances. Elle l'avait entendu lui dire : « Je vous crois... Vous serez ma femme... » Et une honte l'avait saisie, irraisonnée, foudroyante, irrésistible, de ne pas répondre à cette magnanimité par une franchise pareille. De nouveau, elle avait reculé devant la parole qui, tombée entre eux, les séparerait, cette fois pour toujours.

Le sacrifice avait dépassé sa force. Elle avait prolongé son mensonge par son silence. Voilà pourquoi, moins d'une demi-heure après le moment où, folle de joie, elle avait bu sur les paupières du jeune homme ses larmes de tendresse, la malheureuse femme le fuyait dans ce sursaut d'épouvante, et, prostrée sur la chaise longue du petit salon attenant à sa chambre, les rideaux baissés, la tête dans ses mains, elle gémissait, en proie au remords :

— « Je dois lui parler. Je le lui dois. Je me le dois... Je ne peux pas... Comment lui expliquer, lui faire comprendre?... »

Oui, c'était bien le remords, celui d'un cœur fier qui supporte mal de tromper un cœur loyal, celui surtout d'une grande amoureuse qui veut que son amant chérisse en elle la femme qu'elle est, non pas le fantôme de son illusion. L'autre remords, celui de l'avortement, elle ne l'éprouvait point. Certaine du pardon de Hugues, elle aurait confessé cet atroce forfait sans un mot de repentir. Car elle ne s'en repentait pas, tant elle l'avait accompli dans la logique d'une personnalité dont elle-même ne possédait pas la pleine conscience. En racontant, à celui qu'elle aimait, l'histoire de sa vie, elle en avait tracé le dessin extérieur. Elle ne discernait pas les causes profondes dont son

caractère était comme le raccourci. Ne sommes-nous pas tous ainsi? Notre âme ressemble à ces archipels où des îlots émergent à la surface des vagues, sommets visibles d'invisibles soubassements, de tout un relief sous-marin qui seul expliquerait ces rochers, ces terres, leur distribution, la nature de leur sol. Nos pensées, nos sentiments, nos volontés reposent de même sur toute une substruction psychique, dont les assises nous restent cachées, à nous et aux autres. Elles ne seront découvertes entièrement que plus tard, au dernier jour, et sous cette lumière où « *quidquid latet apparebit* », comme il est chanté dans l'hymne d'épouvante. Quand l'apôtre dit : « « Alors je connaîtrai comme je suis connu », il veut parler de cette suprême équité qui suppose une intelligence totale de notre passé, le calcul exact et complet des données proposées à notre libre arbitre par l'hérédité, par le milieu, par tant d'innombrables influences qui font de chacun de nous une vivante énigme, et pour lui-même. Cette justice absolue nous est interdite par notre ignorance. Mais l'humanité veut que devant une faute comme un avortement, toujours si dégradante, quasi monstrueuse, quand elle émane d'un être aussi distingué d'esprit et de sensibilité qu'une madame de Roannez, le témoin de cette aberration essaie d'en dégager la lointaine genèse. Si une

telle recherche n'atténue ni la hideur ni la gravité du crime, — en est-il de pire que cet assassinat d'un enfant par sa mère? — elle permet du moins de mêler la pitié à la condamnation. C'est remplir le double devoir : l'intransigeance dans la reconnaissance de la loi et la charité envers le coupable.

Mme de Roannez, on s'en souvient, avait perdu son père très jeune. Elle touchait à ses quinze ans, lorsque le milliardaire John L. Brigham avait succombé à l'une de ces maladies complexes, que les « nécrologies » des journaux américains qualifient de *nervous exhaustion*, et qui représentent une usure radicale de la machine par excès de tension volontaire. Quoique Daisy, son unique enfant, ne l'eût guère connu, elle avait reçu de lui une de ces ineffaçables impressions qui gravent, dans l'arrière-fond d'une sensibilité de fille, un type supérieur d'homme. Plus tard, et à son insu, elle lui comparera tous les autres. L'Américain n'était pas seulement le potentat des usines de Springfield, habitué, par la gestion d'immenses intérêts, et par le maniement d'un peuple de subordonnés, à des mœurs et à une psychologie de féodal. Il avait, à dix-huit ans, pris part à la guerre des États du Nord contre ceux du Sud. Ces quatre années, passées dans l'armée fédérale, l'avaient marqué, lui, d'une empreinte non moins ineffa-

çable. Elles étaient demeurées, par le contraste, la poésie, toujours regrettée, de sa jeunesse. Il avait réalisé ce paradoxe d'un grand homme d'affaires doublé d'un soldat. Il satisfaisait sa nostalgie militaire par cette idolâtrie pour Napoléon, si fréquente dans la grande démocratie américaine. Faut-il en chercher l'origine ailleurs que dans le prestige dont rayonne encore l'épopée de la Sécession? Plus tard, la fille du combattant de 1864 devait retrouver, dans Hugues Courtin, la vivante réalisation de l'Idéal entrevu à travers son père. D'abord elle avait subi l'influence des vagabondages cosmopolites de sa mère. On se souvient aussi que Mrs John L. Brigham, devenue veuve, avait commencé de promener, d'hôtel en hôtel et de pays en pays, ses excentricités et ses légèretés de déracinée opulente. Les hérédités compliquées de Daisy avaient trouvé là l'occasion la plus favorable pour se développer librement. La souplesse et la mobilité russes avaient fait d'elle une curieuse de chaque forme de civilisation ainsi traversée, d'autant plus que sa facilité slave à vite et bien apprendre les langues lui avait permis de vivre, en Angleterre comme une Anglaise, en Allemagne comme une Allemande, en France comme une Française, en Italie comme une Italienne, lisant tous les livres, s'assimilant toutes les idées, se prêtant à tous les milieux. Elle tenait, de son père

l'Américain, une énergie, et, de sa grand'mère, la juive, une puissance d'application minutieuse, qui l'avaient sauvée du plus dangereux défaut de ces cultures précoces et multiples : l'à-peu-près.

Cette existence, prodigieusement exceptionnelle, avait abouti au désastre de son mariage, dont elle n'avait pas eu tort de dire à Hugues qu'il expliquait bien des choses d'elle. A dix-neuf ans, cette intensité d'ardeur cérébrale, en la préservant des dangereuses rêveries féminines, l'avaient laissée aussi complètement vierge de cœur que de corps. Ne s'entendant plus très bien avec Mrs Brigham, malade, et dont le caractère inégal heurtait sans cesse le sien, elle avait accepté d'épouser Artus de Roannez, dans un de ces mouvements d'humeur contre le despotisme maternel qui firent et feront le malheur de tant de jeunes filles. Le duc Artus était joli homme. Il avait des manières fines. Il causait bien. Une amie de Mrs Brigham avait su capter la confiance de Daisy, et lui persuader que le jeune duc l'aimait. La pauvre fille s'était crue elle-même éprise. A peine devenue duchesse de Roannez, un hasard lui avait fait surprendre une preuve indiscutable que cette amie de sa mère était la maîtresse du jeune homme depuis des années. Elle avait marié son amant ruiné à une héritière pour rétablir sa fortune et le garder. Le drôle

vait passé chez cette femme la nuit qui avait éparé son mariage civil de son mariage relieux ! Une violente explication entre les époux vait suivi, et une convention de divorce secret. Encore là, Daisy s'était montrée la vraie fille de l'homme d'affaires de Springfield. Elle avait ranché dans le vif et racheté sa liberté, brutaement, en assurant à son indigne mari une penion énorme. Elle avait évité ainsi toute discusion et tout éclat. La mort inopinée du duc, récédant de peu celle de Mrs Brigham, avait mis in, dans les faits, à ce drame conjugal. La jeune emme en avait reçu un de ces coups, pour lesquels un des plus originaux parmi les psychiâtres modernes, le Viennois Freud, a créé le terme, barbare mais expressif, de *trauma* affectif. Il a résumé, dans une formule non moins saisissante, 'instinctif travail de réaction qui succède à ces traumatismes moraux, — pour continuer sa métaphore. — Ayant observé qu'ils aboutissent le plus souvent à la névrose, il assimile cette entrée, d'un être trop atteint, dans la maladie, à l'effort par lequel l'artiste, le religieux, le spéculatif se détournent de la réalité trop dure. Ils s'échappent dans le rêve, et le blessé moral dans la maladie. Freud appelle cela *Flucht in die Krankheit* (1). Doctrine

(1) La fuite dans la maladie.

profonde qui étend au monde mental cette forte vue de la pathologie que la maladie n'est qu'une manifestation défensive de la vie. Quand Mme de Roannez, rappelant ce malheureux mariage et les années d'après, affirmait : « J'ai voulu m'affranchir de l'amour », elle disait ce qu'elle savait de son histoire intime. Son geste d'âme avait de beaucoup dépassé ce domaine particulier de l'amour. Elle avait voulu s'évader de sa propre sensibibité. Elle était devenue l'intellectuelle et la dilettante, dont la culture arbitraire et inefficace irritait Hugues, — pour se fuir. Elle s'était comme abritée dans la maladie de l'artifice. Cette irritation n'avait pas empêché le jeune homme de l'aimer, parce qu'il avait deviné, cherché, réveillé la femme vraie par-dessous la femme factice. En comparant à une explosion la crise provoquée en elle par cette rencontre, Daisy avait très exactement défini un phénomène de révolution subite dans le plan de sa conscience. Il est fréquent chez les âmes qui ont trop longtemps exercé une censure trop sévère sur les spontanéités de l'élan vital. Ainsi s'expliquent les coup de foudre dont ceux ou celles qui en sont le théâtre demeurent émerveillés. Ç'avait été son premier sentiment devant la soudaine résurrection de la Daisy Brigham de sa dix-huitième année. Elle avait dit cela encore. Quelle stupeur et quel ravissement à se retrouver la

fille enthousiaste du volontaire de l'armée de Grant, la fervente enfant, éprise des hautes choses de la vie, qui s'était comme parée de supériorités pour les offrir en hommage à celui qu'elle aimerait, et qui serait d'essence supérieure, comme elle! Ce compagnon, elle l'avait enfin trouvé... Et puis, la rupture était survenue, non moins foudroyante. La maîtresse avait été abandonnée, sacrifiée à un métier, dont elle concevait les grandeurs sans en admettre les servitudes. Elle avait bien dit aussi à Hugues son agonie, mais pas le détail, la détresse de sa solitude, d'abord, puis son émotion si heureuse, quand elle avait dû s'avouer qu'elle était mère, et par lui ! Elle avait pensé : « Tel que je le connais, il reviendra dès qu'il saura. » Il avait su. Il n'était pas revenu. Avec quelle révolte, toujours grandissante, elle avait reçu les lettres par lesquelles l'absent demandait, exigeait des précisions ! Et jamais, jamais cette phrase : « Je reviens », la seule dont son cœur d'amoureuse eût faim et soif ! « Il ne m'aime pas. Il ne m'aime pas. » Heurtée, déchirée, ensanglantée à cette évidence, elle avait ramassé toutes ses énergies pour s'évader de cette suprême douleur. Où? Sinon dans l'ancien refuge. La femme que son amour avait recréée en elle souffrait trop. La délaissée en avait appelé à l'autre, à l'égotiste systématique et froidement intellectuelle, d'avant

sa passion. Elle avait pratiqué de nouveau « la fuite dans la maladie ». Elle avait voulu redevenir la créature de facticité, l'espèce de surhomme féminin qu'elle avait été si longtemps, située par sa naissance, sa fortune, son rang, ses idées, au-dessus des lois, au-dessus de la nature, au-dessus de l'amour surtout et de son esclavage.

L'horrible projet de l'avortement marquait l'épisode aigu du duel institué entre les deux personnes qui s'affrontaient ainsi en elle. Il est très aisé, quand on aime, de se jurer dans un spasme de rébellion : « Je redeviendrai ce que j'étais, quand je n'aimais pas. » Il est moins aisé de le redevenir. Durant le silence de cet après-midi autour du solitaire Valverde, et tandis qu'elle se répétait en pensant à Hugues : « Oui, comment lui faire comprendre ? » Daisy revivait ces atroces jours. Elle se revoyait quittant Paris, où trop de choses et de gens lui représentaient Hugues et le bonheur perdu. Elle se revoyait arrivant à Florence, un peu par hasard, beaucoup parce que la saison avancée lui assurait la demi-solitude réclamée par son chagrin, — et surtout cette ville d'histoire et d'art avait été si chère à son esthéticisme de jeune fille et de jeune femme. La dilettante en elle renaissait dans cette atmosphère. La tentation avait commencé là, celle de détruire le vestige vivant d'un amour dont elle ne sentait plus que la

misère. Tous les troubles qu'une maternité clandestine risquait d'apporter dans son existence n'eussent pas compté pour cette âme courageuse, soutenue par le bonheur. Allait-elle les accepter dans l'abandon? Mais surtout, supprimer l'enfant, c'était accomplir l'acte que l'absent haïrait le plus, dont il souffrirait le plus, quand il le saurait. C'était se délivrer de lui à la fois et s'en venger... Et d'autres souvenirs surgissaient, celui d'abord de sa première rencontre avec le docteur Roudine. Elle l'avait entendu ce jour-là, développer, avec la froide et tranquille logique des Slaves révolutionnaires, les doctrines des mystiques coupables de son pays, les « hommes divins » et les « mutilés à la gloire divine » (1) qui professent la haine de la génération. Cet entretien l'avait frappée à ce point qu'elle avait fait venir le médecin, sous le prétexte de malaises vagues, sans lui avouer la vérité sur son état. Lui-même n'avait point paru le soupçonner. Il était revenu une seconde fois, une troisième, toujours sans la plus légère allusion à une grossesse possible. A la quatrième visite, il lui avait dit, en la regardant de ses yeux pâles :

(1) Les personnes curieuses de ces aberrations en trouveront un résumé très bien fait dans la série des articles publiés par la revue : *La Revue*, sous le titre de *Parmi les Saints et les Possédés de Russie* (numéros de mai-juin-juillet-septembre 1917).

— « Si vous voulez bien vous fier à moi, madame la duchesse, aveuglément, ce que vous craignez n'arrivera pas. »

Elle avait compris qu'il avait compris. Après un silence, elle avait répondu :

— « Faites ce qu'il y a à faire. »

Aucun mot plus précis n'avait jamais été prononcé. Au cours des manœuvres scélérates qui avaient suivi, le médecin n'avait pas manqué à l'étrange pacte de silence conclu entre eux dans un coup d'œil. La demande des cent mille francs, pour le journal révolutionnaire de Zurich, était le premier tribut imposé depuis deux ans à sa cliente par l'avorteur. Même cette pression morale s'était effectuée, comme le crime lui-même, dans le silence toujours. Maintenant qu'il avait deviné que Hugues était le père de l'enfant supprimé, — car il l'avait deviné, M^me^ de Roannez n'en doutait pas, et c'était la raison qui l'avait décidée, — oui, muni de cette arme nouvelle, allait-il entreprendre une campagne de chantage? Cette menace l'eût laissée bien indifférente. Une seule chose lui importait, à cette minute où, brisée, le visage enfoui dans les coussins, sentant sur elle la confuse et lourde pesée du passé, elle écoutait le balancier de la pendule emplir le petit salon de son monotone et implacable battement : quelques heures encore, et ce serait la nuit, et Hugues entre-

rait dans cette chambre. Il la prendrait dans ses bras. Il lui renouvellerait la protestation de sa foi en elle, l'engagement de leur mariage. Continuerait-elle de lui mentir? Après lui avoir déclaré, si solennellement, si sincèrement aussi, qu'elle ne lui ferait pas cet affront de l'épouser, ayant eu un amant, lui infligerait-elle cette pire injure : le mettre à la merci d'une parole d'un Roudine? Tout simplement, commettrait-elle la lâcheté de le tromper, en lui cachant une action qu'il détesterait, s'il la connaissait? Elle ne se méprisait pas de cette action, et elle n'acceptait pas cette idée d'être la femme de cet homme, sans qu'elle lui eût confessé cela aussi. Ce scrupule d'honneur dans l'amour révélait la qualité première de sa nature, et ce mutisme de sa conscience autour de son crime attestait le travail de destruction accompli en elle, par le jeu funeste de son intelligence, par cette débauche de dilettantisme sans contrôle. Elle s'était *amoralisée*, en essayant de tout comprendre, d'être la passante de toutes les théories comme de toutes les impressions, — preuve après tant d'autres que la pensée n'est pas bienfaisante par elle-même, qu'elle a ses abus comme la volonté, qu'elle exige, pour rester normale, une discipline. Elle n'est saine qu'à la condition de servir. Puisse l'illustration, si spéciale soit-elle, de cette grande loi, trop méconnue des civilisés à outrance, justi-

fier aux yeux du lecteur les duretés parfois brutales de cette analyse d'un lamentable égarement ! Mais n'y a-t-il pas une leçon salutaire, de celles qui ressortissent essentiellement à la clinique des mœurs, dans le simple contraste entre le raffinement d'esprit et d'habitudes de l'esthète ultra-cultivée qu'était cette patricienne, et la vulgarité, la bassesse de l'attentat qu'elle avait commis? Elle n'en percevait même plus la hideur.

Ce qu'elle percevait d'avance, et très nettement au contraire, c'était l'expression d'horreur qui contracterait le mâle et impérieux visage de Hugues, — ce visage qui lui avait enfin souri comme autrefois, — quand la parole irréparable aurait été prononcée. Avouer, c'était le perdre. Ne pas avouer, c'était tant s'avilir, elle et un si cher bonheur, cette joie unique de lui appartenir, librement, ouvertement, pour toujours ! Pensant à la première de ces deux perspectives, elle se sentait défaillir de détresse, et de honte, pensant à la seconde. Et le battant de la pendule continuait d'aller, d'aller, rapprochant, d'un mouvement invincible, l'instant où il lui faudrait choisir entre ces deux agonies, et voici qu'à force de prendre et de reprendre l'une et l'autre hypothèse, un compromis s'ébauchait dans son imagination, comme il arrive quand l'âme est enfermée dans un dilemme de désespérance. Un projet lui appa-

raissait, où l'amour et la loyauté trouvaient de quoi se satisfaire. A quel moment précis avait-elle compris qu'elle *devait* à Hugues la vérité totale sur l'enfant? Lorsqu'il lui avait dit : « Vous serez ma femme. » Et quel avait été son instinct immédiat? Ne pas permettre qu'il déclarât leurs fiançailles. Pourquoi? Les laisser annoncer sans qu'elle eût parlé, c'était déjà manquer à la probité du mariage. Mais si ces fiançailles demeuraient secrètes quelque temps encore, n'était-elle pas en droit de reculer aussi la redoutable confession?... Reculer, attendre, — que ce procédé ressemblait peu à l'audacieuse qu'elle avait toujours voulu être ! Pourtant elle se le répétait, ce mot : « Attendre! Attendre! » — « Oui, » se disait-elle, « j'attendrai. Je le reprendrai d'abord. Je l'envelopperai, je l'enivrerai de tant d'amour qu'il ne pourra plus me quitter, et surtout qu'il me comprendra. Oui, il comprendra que cette action, je l'ai commise à cause de lui, parce que je l'aimais trop, et que j'étais trop malheureuse... Oui, je parlerai, mais plus tard, pas aujourd'hui. Aujourd'hui... » — Elle fermait les yeux, et sentait la fièvre de l'amour courir dans son sang, avec cette certitude du bonheur prochain, presque aussi douce que lui et plus brûlante. Et, soulagée de son anxiété par le recul de la dangereuse explication, son cœur se gonflait d'une autre certitude, celle de la vic-

toire. Une fois de plus, toutes les circonstances ne venaient-elles pas de se disposer, comme par enchantement, autour de son désir, oui, toutes, jusqu'à cet attentat des voleurs de la statue? Celui qu'elle aimait était à elle. Non, elle ne l'avait pas retrouvé pour le perdre. Elle le garderait, même après lui avoir parlé. La chaîne de passion et de volupté serait trop forte, après qu'elle lui aurait donné des baisers dont la seule imagination lui mettait dans les veines une ondée brûlante à cette minute, et, dans l'égarement de sa passion, elle se disait :

— « Qu'il me quitte ensuite, quand il saura tout, j'aurai quand même eu cela ! »

Une éclaircie se faisait dans l'orage de ses incertitudes. Cette femme énergique, et qui avait toujours vécu sur des partis pris très nets avec elle-même, se ressaisissait. Elle se redressa de la chaise longue, en se répétant : « Ce qu'il faut, c'est qu'il vienne !... » Dans le petit salon, de chaque côté de la cheminée, pendaient deux grandes glaces du XVIIe siècle vénitien, restées intactes dans leur cadre ancien de bois sculpté. Le vert pâle et l'or fané des moulures s'harmonisaient avec cette froideur d'eau glauque et morte que le temps donne aux vieux miroirs. Daisy de Roannez vint se regarder longuement dans une

d'elles. Ainsi avaient fait, sans doute, depuis cent cinquante ans, beaucoup d'autres femmes, belles et jeunes comme elle, amoureuses comme elle, et, comme elle, obscurément tentées par le coupable appel qui s'échappe de tous les objets, témoins et symboles de la rapidité de la vie. Que sommes-nous, tous, qu'un reflet dans un miroir, aussitôt effacé qu'apparu? De nous, quand nous avons passé, que reste-t-il? Ce qui reste d'une image en allée, sur une glace. Ainsi pensait le poète antique, lorsqu'il composait le vers gravé, par l'architecte de Valverde, autour du cadran solaire :

... *Brevis hic est fructus homullis.*

Pauvres hommes ! Qu'ils ont peu de temps à jouir de la vie ! C'est le discours des impies dans l'Écriture : « ... Notre existence est le passage d'une ombre. — Sa fin est sans retour. — Venez donc, jouissons des biens présents. — Usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse. — Ne laissons point passer la fleur du printemps. — Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent, — et qu'il n'y ait pas de prairie que n'ait traversée notre luxure (1)... » Ces conseils d'être heureuse tout de suite, avant la catastrophe inévitable, avant la vieillesse, avant la mort, une

(1) *Le Livre de la Sagesse*, II, versets 5 et suivants.

femme éprise, comme était celle-ci, ne se les formule pas en termes précis. Elle les sent, elle les vit, par toutes les fibres de ses nerfs, par toutes les gouttes de son sang. Et Daisy songeait, en se penchant sur les profondeurs décolorées de la vieille glace : « Je suis toujours belle... » Elle souriait, par delà son image, à son amant qui, dans quelques heures, passerait cette porte, entrerait dans cette chambre. Et, levant ses bras dans un geste qui dégageait sa taille mince et son buste souple, elle arrangeait sur son front ses beaux cheveux, en se rappelant comme Hugues aimait autrefois à en dérouler les boucles châtaines à reflets dorés.

Elle en était là de cette contemplation, lorsque le bruit insolite d'une charrette sous la fenêtre vint l'interrompre. Des éclats de voix accompagnaient la rumeur des roues, le gémissement de l'essieu, et la sonnaille du cheval. La duchesse reconnut le timbre clair du Père Desmargerets :

— « Il ramène sa Némésis, » dit-elle tout haut. « S'il savait tout, comme il aurait peur pour moi ! Mais descendons pour l'accueillir... » — Elle envoya au miroir un dernier sourire, en se prononçant mentalement cette autre phrase : — « et pour revoir Hugues et achever de l'ensorceler par ma présence... »

La chaussée dallée, qui séparait l'étang du

château et sur laquelle on ne passait guère, offrait à cette minute, quand Mme de Roannez descendit, un tableau d'un rare pittoresque. Les six ouvriers de la fouille étaient occupés à extraire la statue hors d'un tombereau attelé d'un des chevaux de la ferme. Le Père Desmargerets avait réclamé le plus sage, tant il redoutait un nouvel accident. Le marbre une fois chargé, il n'avait pas cessé de marcher à côté de l'animal, qu'il tenait par la bride.

— « La bête n'aurait eu qu'à s'emballer, » — expliquait-il aux autres hôtes du château venus au bruit, eux aussi, « ou à ruer et à devenir la Némésis de ma Némésis... » — Il riait de sa plaisanterie, et il apostrophait ses hommes : — « La tête ! Antonio, prends garde à la tête ! » — Et, voyant la duchesse approcher : — « Je vous la soigne, madame. Je ne veux pas qu'on vous casse son nez. Vous l'avez remarqué ? C'est par le nez que toutes les statues antiques sont endommagées. Pourquoi ? Des mains maladroites les ont laissées tomber... Il faut toucher ces marbres avec la piété des madones des fresques pour leur *bambino*... Vous allez encore me traiter de païen, monsieur de Richter. Mais la beauté, n'est-ce pas aussi une révélation ?... La roue, Biagio, la roue !... Ah ! voulez-vous me tenir le cheval, capitaine Courtin ?.. Ce balourd serait capable de me casser

le coin où restent les quatre lettres de la signature... » — Puis, comme la statue était enfin sortie de la charrette, et indemne : — « Madame, » reprit-il en s'adressant de nouveau à la duchesse, « voulez-vous me permettre de l'installer à la place que je crois lui convenir le mieux? Dans le vestibule, entre deux colonnes, en face du grand escalier. Il y a là un large banc de marbre, qui lui servira de base. On la mettra un peu en avant, afin qu'elle se détache bien du mur... »

— « Faites à votre idée, mon Père, » dit la duchesse, « en attendant que vous l'emportiez. Car elle est à vous. Je vous la donne...

— « A moi?... Ah! madame!... A moi? A moi?... Mais non. Je ne peux pas l'accepter. »

— « Vous l'accepterez, » insista Mme de Roannez. « Pour le moment, installons-la dans son logis provisoire. »

— « Je vous en demande un moulage pour Berlin, mon Père, » dit Richter.

— « Et moi pour Londres, » dit lord Ardrahan.

— « Et moi pour Boston, » dit l'Américaine.

— « Il faudra vous adresser au Louvre, » répondit le Père Desmargerets, « car je n'accepterai la statue que pour l'offrir à notre musée... si j'arrive à la faire sortir d'Italie, » — ajouta-t-il tout bas. Il prit une mimique de conspirateur et cligna de l'œil avec défiance vers les ouvriers,

comme si ces tâcherons, porteurs de la déesse, avaient pu comprendre un seul mot de ce dialogue.

— « Êtes-vous content de moi? » demandait Mme de Roannez à Courtin. « En donnant la statue au Père, je savais bien que je la donnais à la France, à la rivale que vous m'avez préférée. Mais laissez-moi la seconde place. Je m'y tiendrai maintenant. »

Ils étaient en arrière du cortège qui suivait le transport de la statue dans le château, comme elle prononçait cette humble parole, à mi-voix, et avec quel regard ! Hugues lui prit la main et la lui pressa, longuement, passionnément. Cette étreinte disait qu'il ne se défendait plus, qu'il était à elle, qu'il viendrait ce soir. Elle en frémit de bonheur, et, sur le pas de la porte du château, elle se pencha et mit un baiser sur cette main d'homme qu'elle étreignait aussi. Ce fut à Hugues d'avoir peur d'une exaltation qui l'émouvait pourtant jusqu'au fond de l'être. Mais leur entretien de cet après-midi avait été trop grave, ce projet de mariage lui représentait une si sérieuse consécration de sa destinée, et cette folle caresse lui rappelait trop des enivrements que l'arrière-repli chrétien de sa conscience avait toujours sentis coupables. Il dégagea doucement ses doigts de ceux de Daisy en lui disant : « Ne compromettez pas ma femme ! »

Mais ce reproche fut prononcé d'un accent bien tendre et avec un sourire si ému qu'elle lui répondit un : « Merci, mon aimé », aussi ardent dans sa réserve que son baiser de tout à l'heure. Pour lui obéir, elle fit quelques pas en avant, et elle se trouvait entre lord Ardrahan et Richter, quand, les six ouvriers aidant, la Némésis fut enfin hissée sur le banc de marbre, entre les deux colonnes.

Ainsi dressée sur ce piédestal, et frappée de côté par la lumière, la Déesse apparut plus menaçante encore que ce matin et presque terrible, une de ses mains levée devant sa bouche pour ordonner à l'homme le silence dans la joie et dans la douleur. Il y avait une autorité impérieuse dans le geste avec lequel l'autre main présentait la coudée, naïf symbole de la mesure imposée à toute énergie, à toute destinée. Quoique de dimensions réduites, elle prenait, du haut de son socle exhaussé, un air de grandeur aussi imposant qu'avait pu être celui de sa sœur colossale de Rhamnunte, décrite par Pausanias dans son itinéraire, avec sa couronne de cerfs et de petites victoires, et son bas-relief où se voyait Léda conduisant Hélène à Némésis, « car dans l'opinion des gens, » ajoute Pausanias, « Némésis était la mère d'Hélène et Léda sa nourrice. » En cours de route, l'archéologue avait arrêté le chariot pour laver le marbre des

souillures de la boue, en sorte que la patine donnée par les siècles parait la statue d'une splendeur nouvelle. Le Père Desmargerets s'était attaché particulièrement à bien nettoyer les caractères de l'inscription, et peut-être pour échapper au trouble où le jetait malgré lui l'« Image impie », comme disait le moine de San Marcelliano, il la récitait, cette inscription et la commentait :

L. CORNELII. SVLLAE.
AVSPICIO. IMPERIOQVE.
EIVS. GRAECIA. DEVICTA.
ROMAM. REDIIT. TRIVMPHANS.
OB. HASCE. RES. BENE. GESTAS.
ET. IN. SPEM. AEQVAE. FORTVNAE.
HOC. MAGNAE. NEMESIS. DEAE.
MARMOREVM. SIGNVM.
PASITELIS. ARTIFICIS. OPVS.
IN. TEMPLO. NURTIAE. VVLSINIORVM.
FELIX. IMPERATOR. DEDICAT.

— « Regardez les caractères, Madame. Ils sont très petits, mais de la meilleure époque. Avec mon ami et confrère Homolle, celui qui a découvert l'admirable Aurige, de Delphes, j'ai vu, à Delos, sur un socle, un *Lucius Cornelius Sylla*, exactement du même type. Ce génitif en l'air, pour commencer, sans rien qui l'explique, vous étonne, capitaine

Courtin ? A mon humble avis, c'est *tabula* qu'il faut sous-entendre et lire : — Inscription, table, — comme vous voudrez « De L. Cornélius Sylla. — « Sous les auspices et le commandement — de lui, « la Grèce ayant été vaincue. — Il revint à Rome « triomphant. — En raison de ces affaires bien me- « nées — et dans l'espérance d'une fortune égale « — ceci, de la grande Déesse Némésis — une « statue en marbre, — ouvrage de l'artiste Pasité- « lès, — dans le temple de la Déesse Nortia des « Vulsiniens, — l'heureux Imperator dédie. » Je traduis barbarement, et mot à mot. Savez-vous ce qu'il y a de plus remarquable dans cet ex-voto ? C'est le : *dans l'espérance d'une fortune égale.* Sylla ne dit pas : *dans la crainte d'une fortune contraire.* Pourquoi ? Parce que les Anciens considéraient toute allusion au malheur comme étant d'un mauvais présage... Quelle langue que ce latin, où les phrases se tiennent debout par la seule force du substantif et du verbe ! Il est créé comme exprès pour les inscriptions ! Il faut que j'envoie celle-ci à Paris dès demain, à temps pour être lue dans la prochaine séance de mon Académie. Je vais la faire photographier et développer par Bellagamba... »

— « S'il n'est pas là, » suggéra Richter, « j'ai mon appareil. »

— « Vous m'excuserez, monsieur de Richter,

mais, depuis que je suis à Valverde, il a toujours travaillé pour moi. Je craindrais de le froisser, le pauvre diable. »

— « Je l'envoie chercher, » dit la duchesse, qui donna un ordre au valet de pied. « En attendant, mon Père, puisque vous avez prononcé ce nom, parlez-nous de Delphes. Expliquez-nous s'il est exact que l'obscurité des oracles soit une application de l'idée de Némésis, une jalousie des Dieux refusant à l'homme le don complet de prescience?... »

L'archéologue était occupé à raconter la légende de la fondation du sanctuaire fatidique, d'après le célèbre chœur d'*Iphigénie en Tauride*. Il récitait les beaux vers : « La Terre nocturne enfante les spectres des songes qui, dans le sommeil, annoncent aux mortels, du fond des gouffres souterrains, les choses passées, présentes et futures », quand le domestique reparut, rapportant que Bellagamba n'était pas rentré.

— « Je suis un peu inquiète de lui, » dit Mme de Roannez. « S'il était allé à Sienne prévenir la police, il serait ici déjà... »

— « J'en tiens toujours pour mon idée, ma chère Daisy, » fit lady Ardrahan, « vous l'avez offensé avec cette photographie de la naine. »

— « Il m'a déjà joué ce tour-là, quatre ou cinq fois, » répondit la duchesse, « de bouder pendant

des heures, même des jours. Je serai quitte pour lui faire un beau cadeau. »

— « De quoi peut-il avoir envie, madame, » insinua Richter, « gâté comme il est? »

— « Il aime les bijoux comme une femme. J'ai une très belle chaîne d'or portugaise, de celles dont se parent les varines, les marchandes de poissons de Lisbonne. Depuis longtemps, je veux la lui donner pour qu'il la porte sur la soie noire de son costume de Primo. Il l'aura, ce soir, pour nous servir. Car il rentrera bien, pour le dîner. Vous verrez comme il sera décoratif, et content d'être regardé! Tous ces nains sont atteints de narcissisme. »

— « Fort heureusement pour lui, madame, notre pauvre Marius n'est pas un Narcisse, » repartit le Père Desmargerets, accoudé maintenant, au socle de sa statue, dans une attitude de détente après les violentes secousses de sa journée. — « Voilà encore un de ces mythes grecs, d'une psychologie si subtile. C'est le caractère meurtrier, ou plutôt suicide de l'égoïsme que Narcisse incarne. Grâce au ciel, notre Primo n'est que puéril dans ses prétentions. Donnez-lui la chaîne d'or, Madame, mais, le vrai moyen de lui être tout à fait charitable et de le guérir, ce serait de ne jamais le remarquer. »

# IX

## UNE LEÇON DE « SOCIOTHÉRAPIE »

Ni la duchesse, avec son indulgence, ironique et aveugle tout ensemble, de grande dame amusée, ni l'Oratorien, avec la noble pitié de sa bonhomie naïve, n'y voyaient juste sur le terrible nain, — on l'a constaté déjà, — et sur la ténébreuse profondeur de l'âme irritée et scélérate qu'il cachait derrière ses cabotinages et ses sarcasmes. Tandis que l'imprudente châtelaine de Valverde se réjouissait à l'idée de son Velasquez vivant rehaussé d'un nouveau joyau, le personnage était loin, lancé sur son léger automobile, son basset mordeur auprès de lui, roulant à tombeau ouvert, comme avait dit le peintre allemand, — hélas ! un tombeau qui n'était pas seulement le sien ! — Il allait, gravissant les côtes et les descendant à toute vitesse, sur la route accidentée qui,

par Poggibonsi et San Casciano in val di Pesa, gagne Florence. Les collines, les bois, les villages, les jardins, les vignobles, se succédaient avec une rapidité cinématographique sans que le forcené eût un regard pour aucun détail de ce rustique et doux paysage. Une seule question occupait sa pensée : « Roudine sera-t-il chez lui?... » Enfin, le ruban jaune de l'Arno se dessinait dans la plaine. Sainte-Marie de la Fleur surgissait, avec le relief élégant et massif de sa coupole brune. Un dernier effort, un peu de patience encore, et l'automobile longeait la rivière. Il entrait dans la ville. Il suivait les quais, passait le Pont-Vieux, s'engageait sur le Lung'Arno Serristori, tournait ensuite dans une ruelle à droite. Le médecin russe avait là sa maison, gîte mystérieux de conspirateur, tapi au fond d'un jardin, entouré lui-même d'autres jardins. Un long mur le fermait, couronné d'œillets dans des vases de terre cuite. Une porte s'y découpait, en bois plein, avec un judas pour vérifier l'identité du visiteur qui devait s'annoncer en pressant sur un bouton d'appel. La sonnerie n'était perçue qu'à l'intérieur de la maison. Au-dessus de ce bouton, une plaque de cuivre portait le nom du médecin avec l'indication de ses spécialités d'électricien et de radiologiste. C'était un prétexte à justifier le laboratoire où le révolutionnaire, camouflé en docteur, préparait des engins

qu'il destinait à la *sociothérapie*, terme forgé par lui, et aussi barbare, dans sa formation bilingue, que la besogne d'anarchie à laquelle son créateur se vouait. Bellagamba sauta de son automobile, et après avoir constaté que la ruelle était déserte, il tira son mouchoir de sa poche. Soigneusement, à quelques centimètres près, il mesura l'ouverture, puis la largeur de la voiture. Elle pouvait passer. Un sourire crispa son dur visage, contracté d'une inquiétude qui allait jusqu'à l'angoisse. Alors seulement son doigt velu, où brillait un diamant donné par la duchesse, appuya sur le timbre. Avec une attention de chasseur à l'affût, il écouta. Il eut un autre sourire. Il reconnaissait le pas léger qui venait à lui sur le sable de l'allée. Le basset, resté dans le véhicule, commença d'aboyer avec fureur, aussitôt rabroué par son maître. Dans l'interstice du judas, tiré lentement à l'intérieur, les yeux pâles de Roudine apparurent et son mufle étrange de kalmouk maigre.

— « J'ai à vous parler un peu longuement, docteur, » dit Bellagamba. « Je voudrais garer mon automobile dans le jardin. Il entrera. J'ai vérifié. Il faut absolument que je sois ce soir à Valverde. Un gamin n'aurait qu'à passer et à me le voler. Toutes ces gouapes-là savent conduire. Il y a bien Serio pour veiller au grain. Il mordrait, et j'aurais une affaire. »

— « Je t'ouvre la porte, » dit Roudine. « Surtout, prends garde à mes rosiers. »

Le fabricant d'explosifs professait en effet ces goûts idylliques, spirituellement raillés par un humoriste, à l'occasion d'un autre sanguinaire apôtre, dans des versiculets trop peu connus :

Robespierre adorait les fleurs
Encor tout humides des pleurs
De l'aurore...

C'était, dans le jardin, un enchantement de corolles épanouies et de parfums. Bellagamba, ayant remis sa voiture en marche, la manœuvra si adroitement que pas une feuille des arbustes ne fut même effleurée. Il vint la placer tout contre le laboratoire qui attenait au corps principal du logis. Voyant la croisée fermée, il eut un froncement momentané de ses noirs sourcils, et il grommela :

— « Ça, c'est la guigne. »

Qu'avait-il donc projeté, en conduisant là l'automobile? La pièce était au rez-de-chaussée. Du jardin, par la fenêtre ouverte, il eût pénétré aisément dans cette usine à bombes. Avait-il compté qu'il profiterait de cette disposition, le maître du lieu occupé ailleurs, pour y prendre, quoi? Quelqu'une peut-être, s'il s'en trouvait, de ces cartouches de dynamite dont Roudine parlait souvent, lorsqu'il racontait ses redoutables

recherches. Bellagamba trompa sa mauvaise humeur en disant sa déception à son chien dans le bas argot appris à Monte-Carlo :

— « Nous sommes chocolats, Velu. Garde la roulotte, mon vieux camaro. »

Et il rejoignit le médecin dans son cabinet de consultations, pièce officielle, toute garnie de livres de sciences, où pas un indice ne décelait les véritables occupations de l'agitateur cosmopolite, qui demanda aussitôt :

— « Que se passe-t-il, mon pauvre Marius, pour que tu m'arrives avec cette figure de catastrophe ? »

— « Il se passe, » repartit le nain, « que Mme de Roannez va épouser l'officier. Je les ai entendus. » — Il répéta en grinçant des dents : — « Je les ai entendus. Il a été son amant. Ah ! la canaille ! »

— « Hé bien ? » dit Roudine. « Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? »

— « Vous vous imaginez qu'étant la femme de cet homme-là, elle donnera encore de l'argent pour nos journaux ? » interrogea Bellagamba.

— « Son chèque est déjà touché, » répondit Roudine. « Je n'ai pas l'intention d'en obtenir d'autres. »

— « Et la propagande ? Et la Cause ? »

— « J'ai mes raisons pour ne plus rien demander à la duchesse. »

— « Parce que vous ne voulez pas avoir l'air d'un maître chanteur ? »

— « Peut-être. »

— « Qu'est-ce que vous savez donc sur elle? Le moyen sûr, dont vous m'avez parlé, quel était-il? Donnez-le-moi, s'il peut empêcher le mariage. Roudine, je ne veux pas qu'elle soit heureuse. Entendez-vous? C'est très sérieux. Je ne le veux pas. Je la hais trop. »

Le Russe haussa les épaules, et, sur un ton de reproche affectueux :

— « Je te l'ai dit vingt fois, Marius. Le vrai révolutionnaire ne hait personne. Il hait uniquement ce qui gêne l'Idée. Et les madame de Roannez la servent, l'Idée, à leur insu, en éclairant d'un jour plus crû l'injustice de la société capitaliste, par le seul luxe de leur vie. Il faut au peuple des Bastilles à prendre, qui lui concrétisent son malheur. Ces grosses fortunes des milliardaires, comme elle, insolemment étalées, ce sont nos Bastilles, à nous. Et si l'officier l'épouse, tant mieux ! On dira de lui qu'il a cherché le gros sac. Ça salira un peu l'uniforme. Voilà tout. »

— « En attendant, elle sera heureuse, » reprit Bellagamba. « Et je vous répète que je ne le veux pas. Et je vous répète aussi que la Révolution pour moi, c'est l'Idée, mais c'est d'abord la vengeance. Cette femme m'a fait trop souffrir. Vous ne savez pas ce que c'est, Roudine, quand on est un homme, avec un cœur, une intelligence, un

orgueil, d'être traité comme une bête, comme une chose !... — « Allons, toutou, fais le beau ! Saute « la canne ! Tu auras du sucre. » — Et, dans son excitation, il mimait, en ricanant et grimaçant, les gestes d'un montreur de chiens savants. — « Le mort, maintenant, toutou. C'est bien... « Debout. Au cerceau... Passez. Repassez. Montrez « vos talents à l'honorable société... On vous a « lavé, bichonné, parfumé, frisé. Regardez, mes- « dames et messieurs, connaissez-vous un chien « plus gentil qu'Azor et plus content, et plus « gâté?... » Et le pire, c'est qu'Azor aime le sucre, Il aime la bonne grasse pâtée, la bonne niche chaude... Moi aussi, Roudine, et, de cela, je lui en veux plus que du reste. J'aime ma niche. J'aime ma pâtée. Je suis gueulard, et la cuisine est riche à Valverde... Ah ! ah !... » — Il rit sinistrement. « — Je suis flémard, et j'ai un pieu de cardinal, et je m'y prélasse jusqu'à des dix heures du matin. Je suis soiffard, et quelle cave ! Je ne peux pas empêcher l'animal en moi de licher et d'en jouir ignoblement... Ça m'a changé de mon garno de Nice et des troquets où j'avais mon ardoise. Ce que je me goberge ! Mais ce que je me dégoûte ! Et ce que je lui en veux, à la patronne, d'avoir fait de moi un repu, un gavé ! Le croiriez-vous, Roudine? Il y a eu des moments où je me suis dit : « Il n'y a que ça de vrai : ripailler, se vau-

« trer. J'ai passé bête curieuse. Pourquoi pas? » Et puis, heureusement, elle et les autres me parlaient. Ils me blaguaient, et rien qu'au son de leur voix, l'apache en moi se réveillait pour me crier : « Non, non, non. C'est trop cher... » Il s'arrêta une minute, et plus bas, baissant la tête : — « Il y a eu pire encore, Roudine, méprisez-moi, mais comprenez-moi... Il m'est arrivé, à Nice, à Monte-Carlo, pendant le carnaval, d'inspirer des béguins à des gaupes de la haute, des nippées de soie, des gadoues de riches, à qui ça chantait de s'offrir un phénomène, — je ne le sais que trop que j'en suis un. — Roudine, il y en a qui m'ont payé le matin. Ah! ah!... » — Il rit de nouveau sinistrement. — « Et je l'ai pris, leur sale pognon, pour le boire avec des loqueteux du port et des faubourgs. » — Il claqua des lèvres. — « Et ça donnait du goût à la gnole !... Alors, quand la duchesse m'a fait venir chez elle, par vous, Roudine, j'ai cru aussi que c'était le vice... Je me trompais. Je l'ai vu tout de suite. » — Et gouailleur : — « Je le regrette pour bibi, et pour elle » — il ne riait plus. — « Ç'aurait été quelque chose d'abject, mais de vrai, de moins dégradant pour nous deux que cette dérision renouvelée tous les jours, toutes les heures, dans une intimité où je respire cette femme... » — Et ses narines frémissaient. — « En même temps que je la hais, sa

beauté parle à mes sens. Je la désire, Roudine, avec une telle force, à de certains moments, que j'ai monté son escalier, une après-midi où je la croyais seule, avec l'idée de lui faire violence, de m'assouvir, de la tuer ensuite et de me tuer. Je suis entré. Elle était bien seule. Elle m'a regardé. Je n'ai plus osé, j'étais vaincu. Comment? Pourquoi? C'est le magnétisme du dompteur. Alors, je me dis, moi aussi : « Mais tu l'aimes ! » Et quand vous me le dites, vous, ça m'enrage. Expliquez tout ça. Moi je ne sais pas... Ce que je sais bien, par exemple, c'est que je ne permettrai pas ce mariage. Non, non, non! J'en mourrais sur place... Vous me direz : « Allez-vous-en. Quittez Val-« verde... » J'y ai pensé. Mais alors, c'est la nuit, froide, affreuse, une détresse. Ah! quelle détresse!... J'ai cette femme dans le sang, Roudine, et quand je songe que cet homme l'a possédée... Ah! » — Et il se mit à hurler, comme dans le maquis, quelques heures auparavant, d'une telle manière que son chien l'entendit du dehors et répondit par un aboiement. — « Tais-toi, Serio, » cria-t-il, puis, passant sa main en fourche sur ses yeux : — « Vous voyez, Roudine, il me comprend, lui, il me plaint... J'ai tort d'ailleurs. C'est lâche de se faire plaindre. C'est honteux... Mais, vrai, elle m'en a trop fait. Tenez, ce matin encore, Roudine, je lui ai sauvé la vie. Je ne vous ai pas raconté que

des voleurs avaient déterré et emporté la statue cherchée par ce vieux loufoque de Desmargerets. On les a surpris. Ils ont tiré sur le galonard et sur la patronne. Vous vous rappelez comme je lance les pierres? J'en ai collé une là, sur le poignet, au voleur qui visait la duchesse, et sa balle est partie se promener dans les arbres. Elle ne l'a même pas vu. Elle ne voyait que son Courtin de malheur. Et tout de suite après, devinez quelle photo elle me montrait? Celle d'une malheureuse, d'une naine. » — C'était comme s'il eût mordu ce mot, en le disant. Il répéta : — « D'une naine, comme moi, avec qui elle rêve de me marier!... C'est elle qui ne se mariera pas. Je ne le veux pas. Je suis bien décidé. Je suis ici pour cela. De deux choses l'une, Roudine : ou bien vous possédez sur elle un secret dont elle a si peur qu'elle vous a donné cent mille francs pour que vous détaliez de Valverde au plus vite et que vous ne parliez pas à son greluchon. C'est comme ça que les choses se sont passées. Ne dites pas non. Je ne vous croirais pas. Donc elle ne veut pas qu'il connaisse ce secret. Donc, s'il le connaissait, il la lâcherait. Encore ici, ne dites pas non. C'est l'évidence. Je reprends : de deux choses l'une, ou bien ce secret que vous possédez, vous me le livrez. Alors, c'est moi qui l'apprends à Courtin, et il part... Ou bien... »

— « Ou bien?... » interrogea Roudine.

— « Ou bien je le lui tue et pas dans huit jours, pas demain, ce soir... Et ce que ça me rafraîchira les os de le lui avoir tué !... »

Quelle conclusion à cette effroyable confidence que cette volonté d'assassinat exprimée avec cette délectation anticipée, d'un cynisme féroce ! Et quel commentaire que la mimique du gnome, tandis qu'il racontait, — tour à tout révolté, servile, moqueur, attendri, sensuel, dégradé, pitoyable, ignoble, — les épisodes de son histoire, modelée, semblait-il, sur sa difformité physique, tant elle était sinistre et anormale ! Roudine avait écouté cette lamentation, accoudé à son bureau, la tête sur sa main, les paupières baissées sur ses yeux clairs, la face impassible, mais ses gencives édentées se serraient tellement l'une contre l'autre que ses lèvres ne faisaient plus qu'une ligne, toute rouge sur son visage exsangue. C'était l'indice, chez lui, d'un trouble porté à son paroxysme. Comme tant de gens de son pays, il offrait le double caractère d'une excitabilité très voisine de la névropathie et d'une extraordinaire fixité dans la poursuite de ses idées. Les primitifs sont ainsi, follement influençables, et inflexiblement entêtés. Il paraît bien que les Russes les plus cultivés demeurent un peu des primitifs, par cette intime contradiction. D'être si émotifs, les rend instables. L'excès de la sympathie les identifie,

par la pitié ou l'enthousiasme, et pour un moment, à des personnalités très différentes de la leur. Mais suivez-les. Presque aussitôt, ils trouvent le moyen de faire entrer ces façons d'être, toutes passagères, dans la ligne constante de leur propre action. La plainte navrante de Bellagamba touchait Roudine d'une compassion qui le faisait, lui aussi, à cette minute, haïr la duchesse, haïr Courtin, comme si toutes les iniquités naturelles et sociales dont agonisait le gnome tragique se résumaient dans ces deux êtres. En même temps, le partisan avait tremblé d'entendre cette bouche amère jeter un cri de meurtre. Il avait vu distinctement Bellagamba tuant l'officier, puis se tuant, ou bien arrêté, jugé, condamné, perdu pour la Cause. L'ancien forçat de Sibérie, qui nourrissait le rêve d'une conjuration européenne, déclenchée par quelques coups savamment portés, recrutait sans cesse des instruments possibles pour quelque audacieuse exécution. Depuis que le hasard l'avait mis, à Nice, en rapports avec le nain, jamais il n'avait perdu de vue cet anarchiste-né. Il l'avait suivi, préparé, malaxé, si l'on peut dire, pour une besogne dont l'heure sonnerait bientôt peut-être. Assez d'échos arrivaient de Russie, d'Allemagne, de Suisse et d'ailleurs, à cette petite maison d'un quartier perdu de Florence, pour que son hôte fût persuadé de l'imminence d'une guerre dont

prévoyait qu'elle s'étendrait démesurément. Aucun pouvoir humain ne serait capable de circonscrire un cataclysme qu'il s'agirait de transformer en une révolution universelle. Pour cela, des actes seraient nécessaires, et des agents. Allait-il permettre que celui-ci sombrât dans une aventure lamentable, quand il avait en mains de quoi se l'attacher pour toujours, en le soulageant d'une horrible torture? Roudine s'y connaissait en individus. Il avait vu Courtin quelques heures seulement, assez pour savoir que jamais cet homme-là ne pardonnerait un infanticide. La terreur de Mme de Roannez lui en était d'ailleurs une preuve. Sinon, pourquoi s'était-elle affolée à la seule idée que l'avorteur devinait la vérité sur sa liaison avec l'officier? — Le témoignage de Bellagamba sur la conversation surprise, eût enlevé à Roudine son dernier doute, s'il en avait conservé. Il n'en avait plus, et, à ses autres motifs d'accéder à la demande de son futur complice, s'ajoutait son aversion d'homme très chaste contre une aventure de volupté :

— « Pauvre petit, finit-il par dire, comme tu as souffert! Comme tu souffres! » — Et, se parlant à lui-même : — « Il n'y a que cela qui compte, la douleur. Il n'y a qu'un devoir : la soulager. Qu'est-ce que ça pèse, en regard, le secret professionnel?... »

Une dernière hésitation passa pourtant sur son visage émacié de fanatique. Puis se levant, il marcha vers une table haute, où posait une machine à écrire. Il y glissa une feuille, commença de taper quelques lignes, et, détachant le papier, il le tendit à Bellagamba :

— « Fais tenir ceci au capitaine Courtin, Marius. Je l'ai vu à peine, mais je lui ai lu dans la main. Je te garantis qu'ensuite il ne voudra plus du mariage ni de rien. C'est, entre la duchesse et lui, la rupture, certaine et définitive. »

Le nain prit la feuille, et sa voix âpre tremblait un peu, pour répéter tout haut la terrible phrase que le complice du crime de Mme de Roannez avait tracée là :

« *Que M. le capitaine C... fasse donc une petite enquête sur les procédés employés par Mme la duchesse de R... pour se débarrasser, au mois d'août* 1912, *d'une grossesse inopportune et qui remontait à trois mois...* »

— « Rends-moi ce papier, » dit Roudine, après cette lecture que Bellagamba n'avait accompagnée d'aucun commentaire, tant l'étonnement de cette révélation l'emplissait de rage et de joie tout ensemble. — « Il y manque une précision. » — Et, replaçant la feuille sur la machine, il tapa cette autre phrase, qu'il lut tout haut à son tour : « *La personne la plus qualifiée pour donner un renseigne-*

*ment exact est le docteur Boris Roudine.* » — Et, rendant le document à son complice : — « Voilà, » conclut-il, avec un soupir de soulagement et une flamme d'orgueil dans ses prunelles pâles. « Quand on dénonce, on se nomme. »

Bellagamba dévora de nouveau des yeux, en silence cette fois, les lignes accusatrices, et, pliant avec soin le précieux papier, il le serra, — poignante ironie ! — dans un portefeuille de galuchat, autre somptueux présent de sa patronne, qui portait cette inscription : *M. B. Premier Janvier* 1914, en lettres d'or, — véritable trésor d'orfèvrerie, formé d'après l'écriture de la duchesse, — et, avec un rictus spasmodique, où la férocité se mêlait à la lubricité :

— « Alors, il y avait un gosse en route, et c'est vous qui... Mes compliments ! C'est un beau corps de femme, hein ? Vous n'avez pas dû vous embêter... Elle a de jolies jambes, n'est-ce pas ? »

— « Descends au fond de toi, Bellagamba, » répondit Roudine en arrêtant un regard d'une infinie tristesse sur celui dont il rêvait de faire un des ouvriers du Grand Soir. « Ai-je assez raison, quand je te dis que l'appétit d'amour rend celui qui s'y livre esclave de la brutalité ? La souillure et le sang finissent par servir d'aliment à l'immonde désir. Ça vient de t'arriver, avoue-le... Crois-tu donc que j'ai pensé à de pareilles saletés,

en traitant cette femme? Je n'ai vu, dans cette opération, qu'un acte révolutionnaire : un riche de moins. Quand j'étais en Sibérie, j'ai étudié de près les Khlystys, qui sont des saints et qui prêchent l'avortement. J'ai connu à Olekminsk et à Spasskoïe des colonies de ces Skoptzi, qui se mutilent par devoir, pour s'affranchir à jamais de l'esclavage de la chair. J'ai souvent pensé que les uns et les autres avaient vraiment compris la religion de la souffrance humaine. Elle doit avoir pour premier dogme la haine de la natalité. Il faut choisir : ou cette haine et ses conséquences, ou bien la foi en Dieu et dans une autre vie. »

— « Il reste à jouir de celle-ci quand on le peut, et, quand on ne peut pas, à se venger. D'ailleurs, c'est en jouir encore, et combien!... » — Et le nain frappa sur la poche de son dolman, où il avait rangé le portefeuille. — « Si l'arme que vous m'avez donnée ne rate pas, Roudine, et elle ne ratera pas, vous pouvez tout me demander. Ce n'est pas pour rien que j'ai pris Caserio comme parrain de mon velu. Quand il faudra, faites-moi signe. » — Et, reprenant, dans sa jubilation, l'argot des bars où avait traîné sa jeunesse : — « Vous verrez, quand il s'agira de zigouiller un bandit de la haute, que je suis un peu là!... »

Tragique dialogue et qui affrontait, dans un redoutable symbole, les deux tout-puissants facteurs

des prochaines Communes : la logique effrénée de l'idéologue et l'implacable rancune du déshérité, l'un qui égorge la vie pour l'asservir à sa doctrine, l'autre pour s'en faire une proie ! Et cette meurtrière concordance de volonté entre l'utopiste issu des universités russes et l'échappé des caboulots niçois, qui donc la déterminait? Cette duchesse cosmopolite, fleur suprême d'une civilisation, dont ces deux barbares, l'un toute réflexion, l'autre tout instinct, complotaient la ruine. Une fois de plus, dans cette ruelle ensoleillée de la plus magnifique cité d'art que nous ait léguée le passé, s'accomplissait ce mystère de réversibilité sociale qui veut que les abus d'en haut suscitent les crimes d'en bas. Si ce dialogue, comme les scènes qui l'avaient précédé et celles qui suivirent, avait eu pour témoin l'ami du grand seigneur janséniste du XVII^e siècle dont M^me de Roannez portait le nom, qu'aurait-il dit, ce Pascal, si perspicace dans son mysticisme, si prompt à percer d'un coup d'œil jusqu'au tréfonds de la vie humaine? N'aurait-il pas discerné, dans ces trois êtres, placés à des étages très différents, un pareil esprit de révolte, le refus d'accepter comme bienfaisante la grande loi de douleur qui donne seule un sens à l'existence humaine? Elle est à ce point essentielle, cette loi, que ceux-là mêmes qui la méconnaissent le plus la pratiquent

sans cesse, en la faussant. Que faisait d'autre Bellagamba, quand il s'offrait comme exécuteur au révolutionnaire russe? N'était-ce pas se promettre au sacrifice, — mais à travers quoi? Roudine sentit que ce pacte de dévouement était sincère, et, serrant la main qu'il armerait peut-être un jour d'un outil de mort plus efficace qu'une lettre anonyme :

— « Merci, Marius, » dit-il, « je te retrouve. Il se peut qu'en effet nous agissions bientôt. J'ai des tuyaux sûrs qui me font croire à un branle-bas universel, d'ici à un temps très court, cet été, qui sait? Peut-être y aura-t-il lieu de frapper à la tête, dans deux ou trois pays, pour faire des exemples et terroriser la résistance à la grande poussée d'en bas. A tout hasard, j'ai activé mes recherches. J'ai trouvé une formule que je crois remarquable, un engin explosif et incendiaire, de quoi faire sauter Sainte-Marie-de-la-Fleur... » — Il montrait du doigt, par la fenêtre, le dôme imposant et lointain de Brunelleschi. — « J'en ai déjà fabriqué quelques échantillons. Il faudra que tu m'en fasses, Marius. C'est très simple, si simple qu'un enfant en viendrait à bout. N'importe quel récipient de métal suffit. J'emploie la dynamite-gomme. Sa puissance est énorme, et comme on l'utilise dans les mines et les carrières, rien de plus facile que de se la procurer. Le dispositif qui

détermine l'explosion est un amorçage à temps. Donc peu de risques pour celui qui place l'engin, du moins immédiats. Il est constitué, ce dispositif, par une ampoule de verre... Mais veux-tu que je te montre l'objet lui-même? Tu saisiras mieux... »

— Il passa dans le laboratoire et il en revint, tenant à la main un réceptacle en fer-blanc qu'il tendit à Bellagamba sans l'ouvrir, avec une enfantine vanité d'inventeur. Et, riant haut : — « Tu n'as pas peur? »

— « J'ai trop envie de comprendre, » dit le nain.

— « Tu vas comprendre. » — Et, soulevant le couvercle, Roudine en tira une ampoule. — « Tu vois, elle est remplie d'eau et elle se termine par deux tubes effilés, dont je ferme l'extrémité à la lampe d'émailleur. C'est si simple encore ! L'ampoule est engagée dans une rondelle de liège. Regarde. Au-dessous je place une petite cupule en verre, percée, à chaque côté, d'un orifice d'écoulement. La cupule elle-même pose sur une cartouche, à la partie supérieure de laquelle je mets des fragments de sodium métallique et des détonateurs au fulminate de mercure. »

— « Ça se trouve aussi couramment, » dit Bellagamba, qui suivait cette explication avec un intérêt passionné. « J'en ai. Et ensuite? »

— « Ensuite? Oh! Rien que de très simple toujours. Je glisse mon système d'amorçage au centre

de l'engin, dans un vulgaire tube en carton, sur un lit de cartouches de dynamite, telles quelles, tu vois, dans leur papier parcheminé... Au moment de l'usage, je prends l'ampoule, je brise les deux tubes à leur extrémité. Ils sont capillaires. Par conséquent, l'eau n'en sort qu'avec une extrême lenteur. J'ai donc tout le loisir de remettre mon ampoule en place, d'installer mon engin dans l'endroit choisi et de m'en aller. L'eau coule goutte à goutte au fond de la cupule. Elle s'y amasse. Quand son niveau atteint celui des orifices, elle déborde. Elle tombe sur le sodium qui la décompose. D'où un échauffement considérable, qui se communique au fulminate et en provoque la détonation. Celle-ci se communique à la dynamite, et l'engin explose en brisant et brûlant tout. Juge combien de morceaux leurs sujets retrouvent d'un Tsar, d'un Roi, ou d'un Empereur, quand ces importants personnages ont voisiné avec cette boîte!... Et elle n'est pas encombrante; elle pèse cinq ou six cents grammes... »

— « C'est comme dans les réclames de pharmacie : traitement facile à suivre, même en voyage !.. » dit Bellagamba.

Et le monstre humain se tut, hypnotisé par le mystère du monstre chimique. En ce moment, l'horloge d'une église voisine commença de sonner. Les vibrations argentines se prolongeaient dans

l'atmosphère tiède et transparente de ce doux commencement de soirée. Les rais du soleil couchant caressaient la verdure sombre et les fruits d'or pâle des citronniers du jardin. D'innombrables cris d'oiseaux emplissaient le ciel.

— « Cinq heures trois quarts, » fit le nain. « Il faut que je rentre. Vous n'avez pas quelque course pressée, docteur Roudine? Je vous jetterais, en route. J'ai une place pour vous dans mon auto. » — Et, caressant l'engin de ses doigts avides : — « Vous êtes un poids léger, vous aussi. »

— « J'accepte, » répondit Roudine. « Je soigne ici un pauvre diable de compatriote qui meurt de la poitrine. Je le veillerai toute la nuit sans doute, — s'il dure seulement jusqu'au jour? J'arriverai un peu plus tôt. Ça lui donnera une dernière petite joie. En rentrant de Valverde, ce matin, j'ai passé chez lui. Il m'a tant supplié de revenir ! Il mourra moins malheureux, avec quelqu'un qui lui parle la langue de là-bas... Je suis le pays pour lui. Il l'est aussi pour moi. Mais il habite derrière la Station Centrale. Ça va te détourner?... »

— « Quelques minutes de plus ou de moins ! » dit Bellagamba.

— « Alors je prends mon pardessus, mon chapeau, et je te retrouve dans l'automobile. »

Roudine sortait à peine de la chambre que le nain avait déjà saisi la machine infernale, laissée

là sur la table. Tout à son attendrissement sur l'agonie de son compatriote, — ô contrastes inexplicables de l'âme humaine ! — le médecin avait négligé de reporter l'explosif dans le laboratoire. Le temps de courir à sa voiture, et Bellagamba calait de son mieux le terrible engin dans le coffre à outils cloué sur le marchepied. Il disait à son chien qui tendait son mufle vers lui : — « Oui, Serio, c'est du nanan, mais pas pour les velus... » — Et il mettait le moteur en marche. Ce bruit rappellerait qu'il était pressé de partir. Sa crainte était maintenant que le Russe ne se souvînt de sa distraction et ne rentrât dans son cabinet pour ranger la bombe. Cette ruse réussit, car le docteur cria de la fenêtre : — « Ne t'impatiente pas. J'arrive... » — Il arrivait, en effet, tenant une trousse d'une main, de l'autre une boîte à pharmacie. — « Je vais t'ouvrir la porte du jardin, » dit-il encore, après avoir installé ces outils de sa charité, sur le siège, contre le dossier du coussin, menacé par le chien mordeur, que son maître adjurait en termes congrus :

— « La ferme, hurlubier ! On ne se bouffe pas entre anarchos ! »

Un quart d'heure plus tard, l'automobile minuscule, regardé et envié de tous les enfants, avait déposé le médecin à la porte du malade et roulait de nouveau dans la direction de Sienne. A peine

au sortir de la ville, Bellagamba descendit de sa voiture, et procéda au désarmement de l'engin. Tout en retirant avec précaution l'ampoule et sa cupule, il haranguait de nouveau sa bête : — « Un cahot trop fort, mon pauvre vieux, et cette petite pointe de verre cassait. Alors plus de Roudine, plus de Marius, plus de Serio... » — Il assura soigneusement les deux éléments de la machine infernale, bien séparés, dans le même coffre, entre ses clefs anglaises, ses pinces, ses torchons, son cric. Puis il reprit sa randonnée de casse-cou, le long d'une côte toute en vignes, aménagées à la mode toscane, avec des pampres enguirlandés autour des ormeaux Et comme son illogique mentalité de dégénéré se prêtait aux plus étranges contradictions, voici que les discours du Père Desmargerets, la veille, sur la Némésis, lui revenant à l'esprit, une involontaire poussée de superstition lui fit dire tout haut :

— « Si c'était vrai, pourtant ? Si cette statue lui portait malheur, à elle ? C'est à le croire, puisque je viens, moi, d'avoir cette veine : ne pas sauter, avec ce bibelot dans mon coffre !... »

## X

### LE BIBELOT DU NAIN-BIBELOT.

Il était bien près de dix heures quand les phares électriques de la voiturette commencèrent d'éclairer, morceau par morceau, les approches de Valverde : ici un massif de chênes verts, plus loin le sable d'une allée, là des iris en bordure, le canal de marbre bordé de statues, les cascades, le casino et son jardinet grotesque, enfin les communs du château et le garage. Quand Bellagamba fut pour ranger son automobile dans le box spécial qui lui était réservé, — personne que lui ne touchait à sa voiture, — il vit Pasquale, le second chauffeur, occupé à laver la limousine qui, la veille encore, était allée chercher Courtin au Barrafranca.

— « C'est toi, Marius ? » dit cet homme. « Lorsque tu te payes une balade, avertis donc la patronne. Vers six heures, elle s'est inquiétée et toute la

bande est partie pour Sienne à ta recherche. Ça me fait un lavage de plus... » — Et, envoyant un large seau d'eau sur la caisse, toute poussiéreuse de la route : — « Je m'en serais bien passé. Ça me rappelle mon temps de taxi, à Paris. »

— « A quelle heure se sont-ils mis à table ? » demanda le nain.

— « A huit heures un quart, comme toujours, nous rappliquions ici à sept heures et demie. »

— « Ils ont fini alors ? »

— « Oui... Écoute. Ils fument et bavardent sur la terrasse. »

Bellagamba tendit l'oreille. Il perçut, vaguement d'abord, le bruit de plusieurs voix, parmi lesquelles il distingua tout d'un coup l'accent chantant de la duchesse, et aussitôt le timbre mâle de Courtin. Il avait fait un pas dans la direction de la villa. Il revint, et, s'adressant à son camarade :

— « Si on me demande, tu répondras que je suis rentré, mais fatigué, et que je me suis collé au pieu. »

— « C'est étonnant que tu aies tant de poil au menton, » dit le chauffeur, « avec celui que tu as dans la main !... Mais qu'est-ce que tu emportes là ? Un pâté ? Je te connais, rapiat. Tu vas faire suisse et te caler les joues tout seul. »

Comme il s'avançait d'un pas, le redoutable

basset descendu de l'automobile lui allongea un coup de dent, auquel Pasquale répondit par un juron et un coup de pied. Pendant ce temps, Bellagamba était sorti du garage en courant, la machine infernale d'une main, l'ampoule de l'autre. Le chien le suivait dans la direction de leur casino, trottant gai et sans plus se soucier que son maître des malédictions du chauffeur mordu :

— « Si la place n'était pas si bonne, ce que je leur flanquerais une danse à tous deux, à lui et à son sale cabot... C'est moi que la patronne sacquerait. Et cinq cents balles par mois, avec la gratte, ça ne se retrouve pas si vite. Patience! Il lui en fera tant, à elle aussi, qu'elle le réexpédira aux rouchies de Nice... En attendant, je vais annoncer son retour. Elle enverra quelqu'un l'appeler. Ça l'embêtera toujours un peu, le gobichonneur au pâté... »

A peine retiré dans son antre, Bellagamba s'occupait, en effet, à « gobichonner », comme avait dit l'ancien conducteur de taxis, lequel avait appris, à ce métier, et dans les bouges de Paris, un français digne de celui de son camarade tant jalousé. Cette ripaille avait été précédée d'un soigneux remontage de la machine infernale. Alors seulement l'anarchiste avait commencé de manger, n'ayant, à la lettre, rien pris de la journée.

Un cabinet vénitien du XVIIIe siècle, merveilleux travail d'ébène, d'ivoire et de nacre, dont la clef ne le quittait jamais, lui servait de garde-manger. Il y entassait les victuailles qu'il dérobait sans cesse, par un instinct mêlé de vol et de gourmandise, pour s'en gorger à son aise, quoique la plantureuse cuisine du château et les gâteries de la châtelaine rendissent cette goinfrerie sans excuse. Le compagnon de ces lippées clandestines était naturellement son « velu ». Il avait chipé ainsi la veille un pâté de truites qu'il dévorait gloutonnement, sans assiette ni fourchette, mordant un morceau, tendant le reste au chien, non moins friand de poisson que son maître, et il monologuait :

— « Dix heures. J'ai jusqu'à onze heures, onze heures et demie, pour faire tenir le papier de Roudine à l'officier, si je veux qu'il l'ait ce soir. Et il faut qu'il l'ait ce soir. Plus tôt il aura reçu le coup, plus tôt il partira, s'il doit partir... Et s'il ne part pas, s'il accepte qu'elle se soit fait passer le môme?... Mais non. Ce n'est pas un type à ça. Roudine a entendu parler de lui. Il sait à quoi s'en tenir... Allons ! Ils ne peuvent pas me laisser bouffer tranquille! Qu'est-ce qu'ils me veulent encore?... »

L'appel du petit téléphone venait de retentir. Il se répétait. Bellagamba s'interrompit de sa

gogaille pour prendre le récepteur, et il entendit, clairement cette fois, la voix de la duchesse qui demandait :

— « On me dit que tu es rentré, Primo? Tu n'es pas malade?... »

— « Non, madame, » répondit le nain.

— « Que t'est-il arrivé qui t'a retenu? » continua la voix, toujours indulgente.

— « Une grosse panne de moteur à Poggibonsi, » dit-il effrontément.

— « Pourquoi n'as-tu pas envoyé un messager ici, un cycliste? On aurait été te chercher. Et puis, qu'allais-tu faire là-bas? »

— « J'avais mon idée sur les voleurs, » répliqua-t-il, plus effrontément encore.

— « J'espère que tu n'as rien trouvé, rien dit à la police surtout? » insista la voix. « Ils n'ont fait de mal à personne. Ce sont de pauvres diables sans doute, auxquels on avait promis un peu d'argent. Si je les connaissais, je leur en donnerais...

— « Madame la duchesse est trop bonne, » fit Bellagamba, soudain doucereux.

— « Je suis heureuse, tout simplement, » reprit la voix, « et je voudrais que tout le monde le fût autour de moi. Et d'abord mon Primo... Oui ou non, faut-il que j'écrive pour l'original du portrait?

— « Écrivez, madame la duchesse. » — Et il

rejeta le récepteur contre la muraille avec une telle force que le métal du cornet se faussa. — « Heureuse ! » répéta-t-il. « De quel ton elle a dit ce mot ! Elle était auprès de lui, sans doute. Il l'écoutait... Allons, velu, assez bâfré. » — Et avisant, dans son meuble une bouteille de Haut-Brion, estampée au château : — « Un coup de vinasse maintenant, » ajouta-t-il, en mettant, dans cet abject vocable d'argot, comme une insulte pour le précieux breuvage de riche qu'il humait, lui, le voyou, à même le goulot. Et féroce : — « On est paré. Au travail ! »

Depuis longtemps le libertaire, partisan du dogme de la reprise individuelle et d'ailleurs touché de kleptomanie, s'était emparé d'une clef qui lui permettait d'entrer dans la maison à sa guise, par une des portes de service. Ces coins retirés de Toscane conservent une telle bonhomie de mœurs que même Bridger ne passait chaque soir la revue des verrous que très rapidement, par acquit de conscience, et pour maintenir intact sur le continent le type du méticuleux *butler* anglais. Il avait fallu la légende provoquée par l'enthousiasme expansif du Père Desmargerets et l'appât d'un gain considérable, chez des gens sans doute étrangers au pays, pour provoquer l'acte de brigandage de la matinée. La porte choisie par Bellagamba donnait dans une cave où il

faisait, en ayant soin de choisir les bouteilles du second rang, ses rafles de vins fins et de vieilles liqueurs. Il la traversa, éclairé par une petite lampe électrique de poche. Il n'avait pu se procurer une autre clef, celle de la porte qui donnait de la cave sur l'intérieur de la maison. Il lui fallut donc, comme à chaque expédition de ce genre, détacher les vis de la gâche, besogne difficile qu'il exécuta lestement, avec une adresse de cambrioleur... Enfin il émergeait dans la cage du grand escalier, vide à cette heure. Les gens de service achevaient de dîner, tandis que les maîtres s'attardaient à goûter la fraîcheur de la soirée sur la terrasse. Bellagamba put donc monter, sans être vu, jusqu'au second étage où Hugues logeait. Cette nouvelle porte fut ouverte sans bruit. Sa lampe rallumée lui montra le lit préparé, les vêtements de nuit disposés sur une chaise. Sur une table brillaient les pièces d'argent d'un fastueux nécessaire, cadeau du « beau » Courtin, dit « Tin-Teint » de la rue Royale à son fils. L'officier l'avait emporté dans ce voyage, sa cantine de colonial étant devenue hors d'usage, après cette longue campagne. Le nain détourna sa lampe. Ces coquets outils de l'élégance masculine lui étaient comme une offense personnelle. Il saisit pourtant un flacon de cristal, avec la tentation de le briser en éclats sur le plancher. A travers le bouchon de métal,

l'arome d'une eau de toilette, délicatement ambrée, lui arriva. La duchesse usait d'un parfum analogue. Bellagamba reposa l'objet sur la table. Il supportait mal l'impression physique d'une identité d'habitudes intimes entre elle et le jeune homme. — « Ah ! » grommela-t-il, « c'est bien le mâle de cette femelle. Nous verrons s'il le restera... » — Et, tirant de sa poche l'infâme document, donné par Roudine, il le plaça, en évidence, sur l'argent ciselé des brosses, et il sortit de la pièce, d'un pas de rat d'hôtel, aussi doucement qu'il était entré. La rampe du grand escalier en marbre plein avait ces ajours polylobés où se complut la fantaisie de la Renaissance. Le nain colla son œil à l'une de ces ouvertures. Toujours le vide et le silence. Personne sur les marches. Personne dans le vestibule. Il aperçut la Némésis dressée sur le banc de marbre, cet après-midi, et en son absence. Le frisson de superstition gouailleuse, éprouvée en quittant Florence, à la pensée de la statue porte-malheur, le saisit plus fortement, et, en même temps, une de ces idées perverses d'espionnage, dont il était coutumier. Derrière le banc massif et très haut auquel on montait par une marche, l'emplacement de la fenêtre faisait entre les colonnes un retrait qu'il connaissait bien, pour s'y être blotti, un jour qu'il s'échappait de l'office, ayant volé une terrine, et qu'il entendait

s'approcher Bridger. Maintenant que la statue posait sur le banc, elle bouchait assez d'espace pour former une véritable niche. Collé à la rampe, à la hauteur de laquelle sa tête atteignait juste, Bellagamba dégringola les deux étages, et s'arc-boutant sur ses bras avec une vigueur qui prouvait le développement de sa musculature, il s'introduisit dans cette cachette. Il pouvait, par l'interstice laissé libre de chaque côté du socle, surveiller tout l'escalier.

— « J'ai eu le nez creux », se dit-il, à peine tapi au fond de cet observatoire improvisé. Le bruit des conversation rapprochées annonçait que les hôtes de Valverde rentraient au château, et déjà la voix claironnante de l'archéologue s'élevait dans la sonorité du vestibule. Bellagamba dut s'enfoncer plus bas encore sous le banc, car le Père Desmargerets arrêtait le groupe des causeurs à quelques pas de la statue, et, continuant une discussion commencée, il désignait du geste la roue aux trois quarts brisée :

— « Vous avez la preuve ici, lady Ardrahan, » disait-il, « de la dégradation subie par la Némésis, à l'époque romaine. Elle devient la Fortune. Mon maître Édouard Tournier a des pages admirables sur cette chute d'un mythe qui, à un moment s'était élevé jusqu'à l'idée de Justice, de Providence, et même de Charité. « Mortel, pense en

« mortel », répétaient les Grecs. » C'est le sentiment qui dicte à Ulysse ses paroles si humaines, quand il montre à Euryclée les prétendants, couchés par terre dans leur sang : « Vieille, réjouis-toi, mais « au fond de ton cœur, et contiens-toi. C'est man- « quer à la piété que de se vanter après un mas- « sacre. » Il pensait à Némésis, à cette Déesse de la mesure qui défend d'abuser même de la victoire. Voyez, ce doigt près de sa bouche ordonne le silence dans le triomphe, aussi bien que dans la douleur, d'être modéré, d'être humble. Ah ! que Tertullien a raison d'admirer dans l'âme antique ces touches naturellement chrétiennes ! Je vous parlais des Romains. Savez-vous qu'Auguste mendiait, un certain jour de l'année, pour désarmer la Fortune ? Toujours Némésis. C'était le commencement du culte de la pauvreté. »

— « Avouez alors, mon Père, » dit Richter, « que l'Église catholique du moyen âge n'était pas en progrès sur l'Empire. De ces mythes où votre exégèse distingue de si beaux symboles, elle n'avait retenu que les maléfices. Témoin ce décret des citoyens de Sienne contre cette noble statue qu'ils prenaient pour un démon. »

— « C'est qu'elle a vraiment l'air redoutable, » fit lord Ardrahan. « Et d'autant plus qu'elle n'est pas grande. Vous avez remarqué cela en Afrique certainement, capitaine, que les plus petits félins... »

— « Sont les plus féroces ? » interrompit Courtin. « C'est vrai ».

Malgré lui il songeait à la panthère, élevée, puis tuée par son camarade, et dont le souvenir l'avait hanté la veille, en regardant Bellagamba, et il écoutait lady Ardrahan insister sur l'impression de son mari :

— « Plus que redoutable, terrible... Mais, Richter, les anciens avaient-ils si tort de croire aux maléfices ? S'il existe, épars autour de nous, un monde de forces psychiques inconnues, de quel droit prétendrions-nous leur refuser certains modes d'action ? Il y a bien des courants électriques dans des objets qui nous paraissent complètement inertes. Pourquoi n'y aurait-il pas, dans ces mêmes objets, des courants psychiques, également insaisissables à nos sens ? »

— « Vous me rappelez une des innombrables anecdotes de mon père sur Napoléon, » dit la duchesse. « L'Empereur, au camp de Boulogne, aurait fait brûler une guérite dont tous les occupants se tuaient les uns après les autres. Du bois chargé d'idées de suicide, est-ce possible cependant ? »

— « *Il y a plus de choses dans l'univers, Horatio, que n'en peut rêver notre philosophie.* C'est notre Shakspeare qui l'a dit, » répliqua lady Ardrahan.

— « Et notre Gœthe, » fit l'Allemand. « *Nous marchons tous au milieu de secrets, entourés de mys-*

*tères. Nous ne savons même pas ce qui se passe dans l'atmosphère qui nous entoure, quelle action elle a sur nous.* »

— « Notre saint Paul les avait devancés, » dit le Père Desmargerets. « Rappelez-vous : *Maintenant nous voyons dans un miroir et tout nous est énigme Per speculum in ænigmate.* La vie humaine serait inexplicable, si l'on n'admettait pas, ce que la foi nous enseigne, qu'il y a des esprits du mal, pour nous tenter, comme il y a des esprits du bien pour nous protéger. De quels moyens se servent-ils? Je suis de votre avis, lady Ardrahan. Nous l'ignorons. Mais quel besoin de recourir au surnaturel pour expliquer qu'un objet, d'apparence inerte comme vous dites, — ainsi cette statue, — puisse projeter un effluve d'action? Avec sa coudée, sa roue, ce geste de sa main gauche, son visage, cette statue est une idée sculptée, ou, si vous voulez, concrétisée. Et qu'est-ce qu'une idée? Un commencement d'acte. Nous-mêmes, ne portons-nous pas en nous un obscur magma d'idées qui vivent, qui désirent se réaliser? Nous sommes, si vous voulez encore, des piles psychiques chargées d'action. Que nous rencontrions un de ces symboles, dans un moment où l'idée incarnée en lui nous travaille, et que ce symbole nous tente au geste qui, d'ailleurs, reste libre, n'y a-t-il pas là un phénomène tout naturel?

— « S'il en est ainsi, » conclut la duchesse en riant, — sous ce rire, Bellagamba, qui la connaissait si bien, sentit, quoiqu'il ne la vît pas, la palpitation de son cœur, — « dès demain, je vous demande, mon Père, de me trouver une belle statue de Morphée qui nous tente au sommeil quand il est l'heure, et après une journée si agitée, au lieu de disserter, comme Pic de la Mirandole, *de omni re scibili et de quibusdam aliis*. C'est très Renaissance, ces disputes, mais pas du tout campagne. »

Sur cette invitation de la duchesse, la compagnie commença de s'égrener dans le grand escalier, la maîtresse du logis s'arrêtant au palier du premier étage où elle avait son appartement, à l'aile droite, tout à l'extrémité du salon décoré par Peruzzi. On y accédait par un escalier personnel et intérieur, aménagé dans une des tours d'angle. Les invités, pour plus d'indépendance, logeaient au second et dans l'aile gauche. Le nain, toujours caché dans son abri, les entendit qui prenaient congé les uns des autres. Puis le méticuleux et solennel Bridger s'acquitta aussitôt de sa ronde, poussant les deux gros verrous de la porte d'entrée, éteignant partout l'électricité. Il ne laissa allumée, comme à l'habitude, qu'une ampoule contenue dans une vasque d'albâtre, et qui, placée

très haut contre un des murs, répandait sur les marches et leur rampe, les murs et leurs tapisseries, l'atrium et ses colonnes, une clarté d'hypogée. De vastes épaisseurs d'ombres restaient presque impénétrables à cette lumière ainsi distribuée. Le banc et la statue se trouvaient dans une demi-obscurité qui permettait à Bellagamba de se mouvoir plus librement. Il se glissa hors de son asile, non sans se meurtrir un peu aux angles du socle. Malgré lui, rien qu'à toucher le froid de la pierre, dans cette pénombre propice aux hallucinations, le frisson superstitieux recommençait de courir en lui. La tête appuyée contre les plis de la tunique de la Déesse, il subissait, dans ce silence et cette nuit, l'indéfinissable suggestion dont avait parlé l'archéologue. Les mots, à moitié compris, de réparation, de justice, d'orgueil, d'abus, de fatalité, traversaient son esprit troublé. Il se sentait l'instrument d'une force, étrangère à lui, et qui l'immobilisait là, pour quelle besogne? En s'introduisant dans le château, son premier projet était de se retirer, comme il était venu, par la cave, sitôt la lettre posée chez l'officier. La vue du trou noir, ménagé derrière la Némésis, l'avait incité à s'y terrer, par un de ces à-coups impulsifs qui alternaient en lui avec de sournoises combinaisons. Depuis ces quarante-huit heures, il respirait, il se mouvait dans une atmosphère de

drame. Comme un chien de chasse flaire à droite, à gauche, recueille le fumet de chaque vestige, un irrésistible instinct poussait le mauvais gars à ramasser tous les indices au hasard. Qu'avait-il espéré apprendre par les conversations du couloir des hôtes de Valverde? Qu'espérait-il maintenant surprendre? Mais l'espionnage inné a pour devise : Sait-on jamais?

Cet inutile aguet sans but, tout mêlé d'obscures rêveries après cette journée de fatigues et d'émotions, finit par se résoudre en une de ces vagues et confuses somnolences, où il semble que la pensée désorbitée flotte sur le bord d'un autre monde. Les images s'associent par leur propre force dans l'esprit, sans qu'il les dirige... Bellagamba se retrouvait au bord de l'allée couverte. Il entendait les paroles de passion prononcées par les deux promeneurs, le cri : « Épousez-moi !... » puis, l'autre cri : « Je t'ai, je t'ai !... » Il voyait Mme de Roannez étreignant celui qu'elle aimait, buvant ses larmes dans un baiser. C'est alors qu'un mouvement convulsif avait trahi la présence du nain dans le fourré et qu'il s'était enfui. Il n'avait donc pas surpris la demande de rendez-vous... On jugera de sa surprise et de sa colère, lorsqu'un bruit de pas, pourtant assourdis, l'ayant brusquement tiré de cette demi-catalepsie, il aperçut une silhouette masculine qui descendait du second

étage et qu'il reconnut Hugues Courtin. Arrivé au palier du premier, celui-ci alla droit vers la porte par où la duchesse s'était retirée chez elle tout à l'heure. Cette absence d'hésitation prouvait qu'arrivé de la veille, il savait déjà le chemin de cet appartement. Elle l'avait renseigné. Elle l'attendait.

Le nain demeura quelques minutes sans bouger, Hugues une fois disparu. L'excès de l'émotion le paralysait. Puis soudain : — « Ai-je été bête, » se dit-il, « Roudine aussi, de ne pas comprendre que les choses finiraient comme ça !... Il croira tout ce qu'elle voudra qu'il croie, à présent. Elle va le reprendre. Elle l'a repris... Seuls, ensemble, la nuit !... Mais tant mieux ! Tant mieux !... Je les tiens. Ils y passeront tous deux !... Ah ! Ah ! Ah !... » Et courant à la grande porte d'entrée dont il tira les verrous, il s'enfuit sur ce rire retentissant, qui monta dans la cage de l'escalier, juste à la seconde où un autre des hôtes du château sortait, lui aussi, de sa chambre. C'était le Père Desmargerets qui, armé d'un mètre et d'un bougeoir, se préparait à descendre, pour vérifier exactement la hauteur de sa statue. Le digne homme comptait employer sa nuit à rédiger la note qu'il adresserait à ses collègues des Inscriptions. Il avait calculé qu'expédiée le lendemain matin par le premier courrier, elle arriverait

sûrement à temps pour la séance hebdomadaire du vendredi. Le sinistre éclat de rire de Bellagamba, confondu d'ailleurs avec la rumeur de la porte refermée, le fit s'arrêter net, le cœur battant. Il vint se pencher sur la rampe. Il ne vit que l'espace vide, et la Némésis fantomatiquement profilée dans son coin d'ombre :

— « Je deviens fou, » pensa-t-il. « Ce n'est pourtant pas elle qui a pu rire ainsi... Ce sera quelque domestique en train de faire ses farces... Je ne vais pas m'imaginer, comme un Siennois de 1350, qu'un démon habite ma statue... Et cependant, on a peut-être tort de violer les anciens tombeaux, d'irriter les vieilles ombres?... Et puis, j'ai eu trop de chance dans toute cette affaire. J'ai peur... Mais non. Le démon, il est en moi. C'est cette peur. C'est ce péché contre la foi. Réprimons cette tentation. Il n'y a rien là qu'un morceau de marbre. Descendons le mesurer. Nous remonterons ensuite dire notre bréviaire. »

Tandis que l'Oratorien, troublé, malgré lui, dans sa piété, par ses imaginations de savant enthousiaste, exécutait, en frémissant, ce double programme d'érudit consciencieux et de prêtre fidèle, Courtin était chez la duchesse, et une conversation commençait, dans laquelle l'archéologue visionnaire, s'il l'eût entendue, aurait dis-

cerné une action autrement terrible de cette mystérieuse loi d'équilibre, évoquée en beauté par le ciseau de Pasitélès et qui veut qu'une douleur succède à nos trop grandes joies, une agonie à nos trop heureux triomphes, un châtiment aussi à toutes nos fautes. Daisy de Roannez avait épié l'entrée de Hugues dans le grand salon, et elle s'était avancée en haut du petit escalier, tenant de sa main levée une lampe d'argent, — une liseuse à globe d'un bleu pâle, — pour éclairer le passage du jeune homme à travers les meubles de la vaste pièce. Qu'elle était adorable ainsi, vêtue d'une tunique persane rose et or, dans ce demi-jour, assez transparent pour que l'amoureux distinguât d'en bas ses yeux brûlants et son sourire ému! Il n'avait pas le pied sur la première marche du petit escalier, elle savait déjà, et sans qu'il eût parlé, qu'un incident était survenu. Il n'était plus celui qu'elle avait quitté, une heure auparavant, si troublé, mais si tendre, si entièrement reconquis après tant de luttes, si à elle ! Il avait de nouveau le masque dur de leurs mauvais moments. Mais ce visage contracté allait se détendre sous ses baisers. A peine passés dans le petit salon, elle le prit dans ses bras, et, cherchant ses lèvres, elle suppliait :

— « Tu es venu ! Merci... Mais pourquoi me repousses-tu? Qu'y a-t-il encore? »

Le jeune homme, en effet, se dérobait à sa caresse. Il se dégageait de ces doux bras blancs qui l'étreignaient, nus dans leurs larges manches, et il répondait :

— « Voici la lettre que j'ai trouvée chez moi, Daisy. Qu'est-ce que cela veut dire? »

Il lui tendait le papier déposé sur sa table par Bellagamba. La malheureuse femme le déplia, nerveusement. Hugues la regardait lire les lignes dénonciatrices. Il voyait ce noble visage, éclairé d'amour et de bonheur à son arrivée, pâlir, s'altérer, se figer dans une immobilité impénétrable. Cette bouche ouverte pour le baiser, tout à l'heure, fermée maintenant dans un pli d'affreuse amertume, garda quelques instants un silence farouche. Enfin, secouant la tête, du geste de quelqu'un qui prend un parti décisif, dans un spasme violent de tout son être, la duchsse regarda Hugues, bien en face, et dit simplement :

— « C'est vrai. »

— « Qu'est-ce qui est vrai? » balbutia-t-il, dans un saisissement.

A la première seconde, quand il avait trouvé ce papier sur la table, ç'avait été le sursaut de révolte que l'infamie d'une lettre anonyme provoque chez toute âme un peu haute. Il avait froissé et jeté l'abominable feuille. Puis il l'avait ramassée, relue, et cette question s'était posée aussitôt :

— « De qui ça vient-il ? » — L'image d'Eric de Richter s'était présentée, si fortement, qu'il avait marché vers la porte avec l'idée de demander, sur-le-champ, une explication à cet homme. Absurde projet immédiatement rejeté ; « C'est écrit à la machine. Si c'est lui, il niera. — Et si ce n'est pas lui ?... Je n'ai pas le droit de croire que c'est lui... » Alors seulement l'autre question avait surgi, non plus sur l'origine de l'accusation, mais sur l'accusation même. Une évidence s'imposait : le dénonciateur plaçait la grossesse de Mme de Roannez au même temps que le billet de celle-ci, reçu à Saint-Louis. Devant cette identité de dates, comment passer outre sans une enquête ? Auprès de qui ? De Roudine, comme on l'y invitait ? Autres évidences : la demande du Russe, la veille, à table, son regard inquisiteur, son départ précipité, avec le chèque pour son journal. Hugues avait expliqué ce don d'argent par le dilettantisme. Aveugle ! Aveugle ! La lettre anonyme suggérait le vrai motif. La seule idée de se retrouver en face du médecin infligea au jeune homme un frisson d'horreur. Non. C'était à la duchesse, à elle seule qu'il devait s'adresser, et l'action, dans ce caractère énergique, suivant aussitôt la pensée, il était venu mettre l'accusée en demeure de s'expliquer, tout de suite, — si cruelle que lui fût cette perspective : convaincre de men-

songe celle qu'il chérissait plus éperdument que jamais ! Énergique autant que lui, elle, de son côté, ne se dérobait pas. Cette franchise réciproque allait du moins ennoblir cette déchirante explication. Comment, malgré tout, ne pas estimer cette femme de son courage? Et lui, comment ne l'eût-elle pas aimé plus encore, pour cette droite et mâle façon d'engager le duel entre eux, sans équivoque ni piège? Et elle disait, se parlant d'abord à elle-même :

— « J'aime mieux cela. Ce poids m'aurait trop pesé sur le cœur. Je n'aurais pas pu continuer de me taire... » — Puis, fixant de nouveau sur Hugues des yeux résolus : — « Ce qui est vrai, c'est que j'étais enceinte, quand je vous ai écrit à Saint-Louis. Vous n'êtes pas revenu, et je n'ai pas voulu avoir cet enfant. »

— « Alors, le docteur Roudine?... » interrogea-t-il, hésitant encore à prononcer l'horrible mot d'avortement.

— « Oui, » interrompit-elle. « Ne m'en demandez pas davantage. A quoi bon?... Il n'y a que lui qui ait pu vous faire tenir ça. » — Elle montrait le papier que ses doigts crispés n'avaient pas quitté. — « Comment? Par qui? Pourquoi?... N'importe! Il me rend service. Vous ne m'auriez jamais pardonné plus tard de vous avoir repris en vous mentant. »

— « Alors, pourquoi m'avez-vous menti ce matin et cette après-midi ? » gémit Hugues.

— « Pour la même raison qui fait que je vous dis la vérité maintenant. Parce que je vous aime... Je venais de vous voir en danger de mort, à deux pas de moi. J'étais folle. Je n'ai pas réfléchi, rien calculé, pas plus ce mensonge que mon cri d'amour. Ç'a été un même passionné besoin de vous faire dire, à vous aussi, que vous m'aimiez. Vous m'interrogiez. Il fallait bien que je vous réponde. Et, à ce moment, avec vos idées, je ne pouvais pas plus vous dire la vérité que je n'ai pu vous la taire, tout à l'heure. La preuve que je vous l'aurais dite, et peut-être ce soir, même sans ça... » — elle montrait de nouveau le papier, — « c'est que je n'ai pas voulu, — ah ! combien je souffrais ! — que vous déclariez nos fiançailles, sans que vous sachiez ! — A présent, c'est fait. Vous savez. »

A mesure qu'elle parlait, il semblait qu'elle se reprît et qu'elle retrouvât un calme, bien étrange tant il contrastait avec son trouble de cet après-midi. C'est qu'elle souffrait alors, qu'elle s'en voulait mortellement de son mensonge. Maintenant, elle n'était plus qu'en face d'un acte, de conséquences dangereuses, mais qu'elle ne se reprochait pas. On connaît trop les causes de ce mutisme de sa conscience. En dressant son infanticide devant elle, Hugues venait de ranimer, de

ressusciter, contre l'accusation, l'aristocrate anarchiste chez laquelle les scélérates suggestions de l'avorteur n'avaient eu à vaincre aucun scrupule moral. Aucun effort dans ce calme, aucune bravade. Elle se montrait simplement, telle qu'elle était, dans la réalité intime et totale de son âme, avec son amour et son crime, qui, pour elle, n'en était pas un. De ne plus rien cacher, ni de son présent, ni de son passé, lui donnait cette tranquillité, qui avait sa grandeur dans une rencontre si tragique. Mais Hugues, « avec ses idées, » — comme elle avait dit, — et, secoué jusqu'à la plus profonde racine de son être par la foudroyante révélation, devait voir, dans cette confession sans repentir, le plus cynique défi. Oubliant tant d'indices, tant d'évidences que lui avait données cette femme, et autrefois, et aujourd'hui même, de sa passion et de sa sincérité, il répondit à ce « vous savez » si humble dans la netteté de son affirmation :

— « Qu'est-ce que je sais? Que vous m'avez été dénoncée, et qu'alors seulement vous avez avoué. Pourquoi? Avait-on à m'apporter contre vous des preuves indiscutables, et, vous, avez-vous préféré aller au-devant, pour vous donner l'apparence de la franchise? Cela, je ne le sais pas. Je ne peux pas le savoir. Ce que je sais, en revanche, et d'une certitude affreuse, c'est que vous m'avez dit :

« Épousez-moi », en me cachant cet infâme secret... Insensé que j'étais ! J'ai vu là une preuve que vous étiez vraie. Oui. J'ai cru que vous ne me feriez pas cette injure, de me demander d'être ma femme, avec des hontes dans votre passé. Et vous y aviez cette honte-là !... Vous n'avez pas voulu que j'annonce nos fiançailles ? Pourquoi encore ? Parce qu'il y avait là quelqu'un dont vous aviez peur. » — Et, comme elle esquissait un geste. — « Ah ! J'irai jusqu'au bout. Ce n'est pas Roudine qui m'a fait tenir ce papier. Un médecin qui s'est prêté à un avortement ne se dénonce pas lui-même. Celui qui m'a fait tenir ce papier sait l'avortement, par vos domestiques, par une femme de chambre dont vous aurez payé, vous, la complicité, lui l'indiscrétion. Cet homme sait notre liaison d'il y a deux ans, par la même voie sans doute, à moins que vous-même vous ne vous soyez livrée, par une de ces confidences qu'une maîtresse fait à son amant d'aujourd'hui sur son amant d'hier, sans prononcer de nom. Et puis il aura deviné et il aura voulu mettre l'irréparable entre nous... Il n'y a pas d'autre hypothèse possible... Un amant ! Un amant !... Ah ! j'avais bien souffert pour vous, jamais autant, jamais avec les visions, que j'ai là devant les yeux. » — Et, comme halluciné : — « Quand je pense que cet homme, c'est peut-être ce Richter ! C'est peut-être... Pourquoi pas ?

Puisque vous avez été capable de cette monstrueuse action, vous pouvez bien avoir eu le caprice vicieux d'un monstre... »

— « Oh ! » s'écria-t-elle en lui mettant la main sur la bouche pour ne pas entendre cette voix adorée proférer un trop dur outrage, — « Hugues!... Hugues !... » — Puis, haletante, elle se laissa choir sur un fauteuil, les bras tombants, la tête tombante, avec un tel sanglot que le jeune homme s'arrêta de son invective, et, revenu à lui-même :

— « Je viens d'être atroce et fou, » dit-il. « Pardonnez-moi... Mais devant quoi peut reculer une femme qui a tué son enfant?... Et si encore je pouvais penser que ç'a été un égarement, que le scandale vous a épouvantée, que vous avez perdu la tête? Si, tout à l'heure, je vous avais entendue pousser un de ces cris de repentir qui prouvent qu'une âme vaut mieux que sa vie, qui permettent qu'on la plaigne, qu'on l'estime toujours, fût-ce après un crime? Non. Je vous ai vu accepter d'avoir fait cela, froidement, impudemment... *Avec vos idées*... Voilà tout ce que vous avez trouvé à me dire pour qualifier cet assassinat !... Mais c'est renouveler un crime que de n'en pas sentir l'horreur. C'est montrer que l'on est vraiment la personne de son action. C'est ne faire qu'un avec elle... Et cette action-là est abominable, abominable !... »

Elle s'était redressée. Un frémissement de révolte relevait le coin de ses lèvres, et, avec la fierté que donne la totale absence de ruse :

— « Vous n'êtes pas juste en ce moment... » répondit-elle. « Savez-vous ce que vous me reprochez? De ne pas vous mentir. Oui, si j'avais été habile, je vous aurais joué cette comédie du repentir. Mais... » — Et debout, intrépide et secouant sa tête orgueilleuse : — « Hé bien! Non !... Même pour vous garder, je ne vous mentirai plus. Ç'a été trop d'une fois, car je ne vous ai menti que cette fois-là, entendez-vous... Hugues, je n'ai aimé personne avant vous, ni depuis vous. S'il en était autrement, je vous le dirais. Vous venez de me voir défaillir et sangloter devant vous, parce que je vous sentais malheureux par moi. Votre peine me déchirait, me déchire le cœur. De cela, je suis misérable, je suis désespérée, mais de cela seulement. Quant à vous dire que je me repens de mon acte en lui-même, encore un coup, non, non, non... Vous me connaîtrez telle que je suis. Ce que j'ai fait, je ne le ferais plus, à cause de vous, uniquement à cause de vous. C'est votre douleur que je me reproche. L'autre chose, non. J'ai toujours prétendu vivre comme je l'entendais, être libre. La maternité est une servitude. Je n'en pas voulu. Vous m'auriez demandé de m'y soumettre, au nom de votre amour, j'aurais obéi.

Encore une fois, vous n'étiez pas là. Vous absent, qui donc avait le droit de me commander : tu seras mère, et au nom de quoi ? »

— « Mais au nom de cette vie que vous portiez en vous et à laquelle vous n'aviez pas le droit d'attenter. Vous oubliez que vous avez tué, assassiné, je vous le répète, un être qui existait déjà et d'une existence qui n'était pas la vôtre, qui n'était pas à vous. Que l'homicide s'exerce sur un enfant, encore dans le sein de sa mère, mais déjà conçu, déjà vivant, ou sur un nouveau-né, il est toujours l'homicide, et il est écrit : Tu ne tueras point... »

— « Dans les Commandements de Dieu ? » répliqua-t-elle. « Je ne crois pas en Dieu. »

Il arrive qu'une pierre, jetée dans un gouffre obscur, rencontre une nappe souterraine. Elle y émeut un clapotis, et ce dernier retentissement de sa chute en mesure la profondeur. Certaines paroles sont ainsi. A peine tombées, elles rendent comme un son d'abîme. L'absolue incroyance de cette femme n'était pas une nouveauté pour Hugues. Il ne s'était jamais penché sur le vide effrayant que la complète absence de Dieu peut creuser dans une âme, où les idées de bien et de mal, de devoir et de responsabilité s'écroulent, faute de l'unique support, et ces idées entraînent avec elles les injonctions les plus sacrées de la

morale humaine, auxquelles l'athée est toujours en droit de répondre cet « au nom de quoi? » que l'infanticide venait de prononcer, comme un défi au code social des esclaves, fait de conventions, pour elle aussi mensongères que lâches.

— « Vous ne croyez pas en Dieu? » répondit-il après un silence. « Moi, j'y crois, et plus que jamais en ce moment. Oui, » continua-t-il, avec un regard de voyant. — C'était comme si, dans l'ébranlement de ce suprême entretien, une poussée de sentiments, éprouvés sans qu'il s'en rendît bien compte, pressait contre la porte de sa conscience, la brisait et se découvrait à lui. — « Il est écrit aussi : *Qu'en mariage seulement.* Je l'ai toujours su. Je n'ai pas voulu le penser. Maintenant je comprends ma faute. Je la connais en l'expiant. » — Il s'adressait à elle de nouveau : — « Voyez ce que je suis obligé de me dire : Cet enfant que ta maîtresse a tué, c'était le tien. Si tu n'avais pas cédé à ta passion, si tu n'avais pas manqué au commandement, cet enfant n'aurait jamais existé. L'assassinat n'aurait pas été commis. Tu y es donc mêlé, à cet assassinat. Tu l'as rendu possible. Il y a un peu de ce crime sur toi... » — Et, marchant à travers la chambre, sans paraître ne rien voir que son remords : — « Voilà donc ce que je suis venu chercher ici! Cette certitude que j'ai tant souhaité d'avoir, en Afrique, vers laquelle je me suis précipité, sitôt

revenu, c'était celle-là!... Et dire qu'en arrivant à Sienne, je me répétais : » Si c'était un fils? « Moi qui ai passionnément désiré en donner un à mon pays ! Et cette douleur au lieu de cette joie ! Au lieu de cet orgueil, cette ignominie !... » — Et, revenant à sa maîtresse : — « Vous m'avez dit tout à l'heure : vous n'étiez pas là !... Que cela vous serve d'excuse à vous, si vous voulez. Mais pour moi? Ah ! pour moi, c'est pire. Plus vous me montrerez que je suis et resterai associé à votre forfait, plus il me fera, plus je me ferai horreur. Ce n'est pas seulement un crime contre Dieu et contre la vie. C'est un crime contre la France, puisque cet enfant était de moi et que c'était un Français... » — Et, hors de lui, dans un transport de fureur : — « Ah ! qu'as-tu fait là? » — Et, levant ses deux poings, il marcha sur elle, qui lui répondit, employant, elle aussi, le tutoiement de leurs heures de bonheur :

— « Cela n'empêche pas que je ne t'aime, absolument, complètement, passionnément. »

Il la regardait, les poings toujours fermés. Elle était si belle, à cette minute, d'amour et de douleur, qu'au lieu de s'abattre sur elle, les mains du jeune homme se détendirent et se posèrent sur ses épaules. Lui non plus, il ne l'avait jamais tant aimée. Un délire l'envahissait, qui l'aurait, si elle avait fait un geste, précipité à ces caresses

de frénésie et d'oubli, où tout s'abolit dans le vertige, même et surtout l'honneur. Ce geste, elle ne le fit pas. Elle pouvait être une femme bien coupable, bien gâtée d'esprit, elle n'était ni libertine, ni vulgaire. Reprendre, par les sens, cet homme qu'elle aimait du meilleur de son cœur, avec les portions les plus élevées de sa nature, dévoyée, mais non pas abaissée, elle ne l'essaya pas. Et lui, sentant son désir s'enfiévrer encore, dans un dernier sursaut de révolte, contre sa propre faiblesse maintenant, il ferma soudain les yeux pour ne plus voir sa tentation. Ses mains se détachèrent. Elle l'entendit qui disait : « Non ! Pas cette honte !... » Et, se détournant brusquement, il sortit de la chambre, sans qu'elle eût trouvé un mot pour le retenir ou le rappeler. Longtemps, elle resta ainsi, les yeux fixés sur cette porte par où elle l'avait vu s'en aller, mais pour revenir, elle en était sûre, non pas ce soir, mais demain. Elle avait trop senti passer entre eux le brutal désir. Elle l'avait vu y résister. Elle lui en avait une reconnaissance infinie. C'était la preuve qu'à travers ses révoltes, ses sévérités, ses indignations, il gardait, lui aussi, dans son cœur, un sentiment, absolu, complet comme le sien. *Il avait respecté leur amour*, et cette étrange foi dans son étoile qui l'avait soutenue à travers toutes les épreuves, petites ou grandes, de la vie, renaissait

en elle. Un sourire d'espérance flotta autour de ses lèvres, et ce cri lui jaillit du cœur :

— « Non, je ne l'ai pas perdu ! »

L'aurait-elle poussé encore, ce cri, si elle avait pu suivre, invisible, la fuite affolée, loin d'elle, de celui qu'elle aimait ? Il s'était précipité au bas du petit escalier intérieur. Il avait traversé le salon des fresques, les mains tendues, à tâtons, heurtant des meubles, se guidant au rebord des tables. Arrivé au grand escalier, il en avait descendu les degrés quatre par quatre, à la lumière voilée de la vasque. Il avait passé devant la Némésis, dont la redoutable vertu talismanique semblait planer sur le château. Il ne l'avait pas regardée. Il avait trouvé la grande porte d'entrée déverrouillée. Il n'avait pas pensé à s'en étonner. Et il marchait à travers le jardin, droit devant lui, dans une obscurité que le vol des lucioles rendait comme plus perceptible, sous l'innombrable scintillement des étoiles. Un mince croissant de lune suspendait dans le ciel une faucille aiguë et coupante. Le vent se levait. Sa rumeur, dans les sombres massifs des chênes verts, se mêlait au murmure des cascades, au hululement des oiseaux de nuit, et, par instants, la cantilène éperdue du rossignol emplissait la vaste nuit d'une extatique ardeur d'amour. Hugues marchait. Il était comme

un homme qui vient d'apprendre la mort d'un être adoré, et qui, écrasé de stupeur, y croit, n'y croit pas, ne sait plus s'il rêve ou s'il est éveillé, tant son esprit s'adapte difficilement à une réalité trop meurtrière.

De toutes les phrases de leur tragique entretien, une seule lui revenait, qu'il se répétait mentalement, avec une amertume toujours renouvelée : « Je n'ai pas voulu avoir cet enfant. » Et la terrassante évidence de l'aveu confondait sa raison. A un moment, et très loin, dans cette course de bête blessée qui va pour aller, sans but, sans raison, il se trouva devant une rangée d'arbres dressés en muraille plus noire sur le fond sombre du ciel. Il reconnut les cyprès du théâtre de verdure. A cette place aboutissait l'allée couverte où, la veille, cette femme l'avait supplicié en refusant de lui répondre. Dieu ! Que ne s'en était-elle tenue là ! Il la revoyait, l'après-midi d'aujourd'hui, sous le dôme de cette même allée, et elle était si tendre, si humble, — si vraie, avait-il cru ! — Il entendait la musique de sa voix. Il sentait encore sur ses paupières la caresse de ces lèvres buvant ses larmes. Il s'entendait lui-même prononçant les mots solennels de leurs fiançailles, inespérée et soudaine reprise de l'ancien enivrement, mais purifié, cette fois, mais permis et débordant sur les plus hautes cimes de son âme. Et elle lui men-

tait!... Au souvenir de ces heures toutes récentes, perdues déjà dans un irréparable passé, le cœur lui défaillit. Il s'assit sur le premier gradin de l'escalier qui montait au théâtre. Une détresse de mort l'étreignait, le glaçait. Que de fois, en Afrique, il s'était assis pareillement au bord de sa tente, la nuit, afin de demander à la fraîcheur des ténèbres un peu d'apaisement, dévoré qu'il était de la même fièvre d'amour et pour la même femme ! Alors aussi l'implacable sérénité du ciel lui navrait l'âme. En ce temps-là, il agonisait de son absence. Cette femme était à quelques minutes de lui, et le gouffre qui les séparait l'un de l'autre était plus immense que ces espaces démesurés qu'il voyait, au-dessus de sa tête, développer leur étendue infranchissable entre les étoiles immobiles, et il sentait tomber sur son désespoir une accablante impression d'inflexible fatalité!...

Tout d'un coup, comme il restait là, sur cette froide marche de pierre, écrasé, abîmé dans sa douleur, une détonation ébranla l'air, formidable, et qui le dressa debout, presque automatiquement... Il écoute... A présent, c'est de nouveau la paix auguste de la nuit, le silence endormi des choses qu'animent seuls le vent qui continue de courir doucement dans les feuillages, les cascades qui continuent de précipiter leur flot, monotonement,

les oiseaux qui, surpris un instant, ont recommencé de chanter. Que s'est-il passé? Anxieux, Hugues regarde du côté où s'est produite l'explosion. Ses yeux ne rencontrent que le noir profond des arbres du parc, au-dessus le dôme du ciel plus clair et toujours incrusté de ses fixes pierreries. Il n'a pourtant pas rêvé. Il monte sur le théâtre pour y voir plus loin... Rien encore... Mais si !... Une lueur brille là-bas, quelque signal peut-être. Quel signal?... Non. Elle palpite. Elle se voile de fumée. Elle s'élargit. C'est l'incendie... Et Hugues de courir, le cœur serré d'une autre et mortelle angoisse. Il a passé le fortin de briques de la *foresteria*. Il longe le canal de marbre, le jardin minuscule et le casino du nain. Il est devant le chenil où l'on enferme chaque soir Tristan et Yseult, qui hurlent à la flamme, maintenant trop visible. Il entend des cris, des voix, un tumulte. Des escarbilles lui arrivent, apportées par le vent... Le feu dévore le château, et précisément l'aile droite, où il sait qu'habite M^me^ de Roannez... Il court plus vite. Il est sur le terre-plain où l'automobile l'arrêtait hier. Une équipe de domestiques et de paysans de la ferme s'y presse, organisant une chaîne. Des seaux passent de main en main. On a ouvert toutes les portes du château, et par delà le vestibule, sur la chaussée il aperçoit une autre équipe, occupée à dresser contre l'incendie le jet

d'une pompe amorcée à l'étang. Vains efforts! La brise anime le brasier qui se nourrit des vieilles poutres, des boiseries, des tentures, des étoffes, de toutes les matières inflammables accumulées dans l'opulente demeure. Et cependant la propagation est si rapide que déjà Hugues soupçonne des incendiaires au travail, les voleurs du matin peut-être? Par les fenêtres mansardées des toits, d'énormes et noires colonnes de fumée teintées de lueurs pourpres commencent de s'échapper. Un crépitement continu annonce le progrès du ravage intérieur. Hugues approche encore. L'air plus ardent chauffe son visage. Enfin, il aperçoit le Père Desmargerets appuyé contre le pilier de la *pergola* sous laquelle, ce soir encore, la compagnie causait si gaiement. Lady Ardrahan est auprès de lui, enveloppée dans un grand manteau, passé en hâte dans le saisissement de l'explosion.

— « Et la duchesse? » interroge le jeune homme, affolé.

Pour toute réponse, le prêtre lève ses grands bras dans un geste de désespoir, tandis que la fidèle amie gémit :

— « Pauvre, pauvre Daisy!... Quelle mort affreuse!... Mon Dieu! Pourvu qu'elle n'ait pas eu le temps de souffrir !... »

— « Elle a été tuée du coup, par l'explosion, madame, je vous le répète, » dit Richter, dont

Hugues n'avait pas remarqué la présence. Le méthodique Allemand, en pyjama de nuit, comme lord Ardrahan, étudiait, avec l'actif Anglais, le moyen de mieux distribuer le sauvetage, et d'organiser une troisième équipe. Cette besogne ne l'empêchait pas d'avoir l'oreille aux conversations échangées près de lui.

— « Mais la cause de cette explosion? A-t-on quelque idée? » demanda Courtin. « Ces voleurs de la statue?... »

— « Ç'a été notre première pensée, à ma femme et à moi, » dit lord Ardrahan. « Bellagamba aura prévenu la police, comme le craignait notre pauvre duchesse et ces misérables s'en seront vengés sur elle. Vous vous rappelez? Elle en avait un pressentiment. »

— « Comment ces voleurs se seraient-ils introduits dans le château? » fit Richter. « Croyez-moi, ce ne sont pas eux, et ce n'est pas une bombe. Il y a une hypothèse plus simple et qui explique tout. Mais oui : des caisses d'une huile minérale quelconque, oubliées, par négligence, dans une des pièces d'en bas. Une émanation de gaz s'établit. Un domestique passe avec une bougie. Ou bien il allume une cigarette. Le gaz s'enflamme, et tout saute... »

Il n'avait pas achevé sa phrase qu'un remous se produisait parmi les gens employés à la chaîne.

Des voix criaient : « *E lui !... — E lui !... — Canaglia !... Birbante !... — Mascalzone !... — E lui !..,* — *E lui !...* — » C'était l'athlétique Bridger qui traînait le nain par le collet. Le chien Caserio, — rendons son nom dans son intégrité à ce digne élève de son affreux maître, — aboyait avec fureur aux jambes de l'Anglais, en dépit des coups de pied que lui allongeait le chauffeur Pasquale, lieutenant du majordome. Les mains crispées de Bellagamba tenaient chacune deux bidons par leur anse, et il protestait d'une voix rauque, aussi furieuse que les coups de gueule de son « velu » :

— « Mais lâchez-moi donc, monsieur Bridger, lâchez-moi ! Puisque je vous dis que ce sont des bidons d'essence que j'avais déposés là et oubliés, et que je venais chercher, rapport au feu !... »

— « Et moi je te dis que tu mens, » criait Pasquale. — Et, s'adressant à la foule amassée maintenant autour d'eux : — « Je l'ai vu dans le garage, où j'allais pour chercher la lance, qui prenait ces bidons dans la caisse. Elle était pleine, il y a une heure, et ces quatre sont les derniers... » — Et, montrant l'incendie : — « Il les a jetés là. »

— « Pasquale m'avait averti, Milord, » dit Bridger. — Par instinct de hiérarchie nationale, le *butler* anglais soumettait le cas à lord Ardrahan, comme à un représentant reconnu de l'autorité britannique. — « Je l'ai arrêté à la petite porte

de l'aile gauche du château, celle qui donne dans la cave. Cette porte avait été ouverte. Par qui? par lui. »

— « Avec quelles clefs? » interrogea le nain. « Vous les avez toutes ! Ainsi... »

Brusquement, il s'interrompit. Il venait, derrière lord Ardrahan et Richter, d'apercevoir Hugues Courtin. D'étonnement, ses mains s'ouvrirent et les bidons roulèrent à terre. Bridger l'entendit qui répétait entre ses dents : « Lui !... Lui !... » Et soudain, comme prenant une résolution d'aveu :

— « Hé bien ! oui, c'est moi. J'ai mis une bombe là-haut dans l'antichambre, et de l'essence partout, tant que j'ai pu. Je me suis vengé. Pas encore assez... Je me rends, sale larbin. Mais lâche donc mon col. Tu m'étrangles... Je ne vais pas me sauver. Je ne peux pas... »

Comme Bridger desserrait son étreinte, Bellagamba se dégagea entièrement, dans un suprême effort. Défendu par son chien, il recula de quelques pas, jusqu'à la porte sur laquelle des flammèches tombaient, puis jusqu'au vestibule. Personne n'osa le suivre dans cette atmosphère, déjà irrespirable. On voyait de grandes langues de feu sortir du salon des fresques, au premier étage, et lécher le bord de la tapisserie déployée juste au-

dessus de la Némésis. L'anarchiste se tenait là, tout près de cette statue, contre la colonne, comme arc-bouté sur lui-même, visiblement étouffé par cette température de fournaise. Son chien affolé, lui aussi, par la chaleur et cependant obstiné à ne pas le quitter, restait en avant, à quelque distance, dans un air moins brûlant, et il hurlait, avec une rage accrue, contre les témoins de cette effroyable scène, rangés en cercle. Il y eut quelques instants d'une horrible attente, durant lesquels, le grondement du feu se faisant plus violent, on entendit la voix de lord Ardrahan qui ordonnait :

— « Il ne s'échappera pas maintenant. Surveillez-le, Courtin, et vous, mon Père. Et nous, à la chaîne, à la chaîne !... L'incendie gagne... »

— « Et d'abord, inondez-le avec vos seaux... », insista Richter. « Je vais dire à ceux de là-bas d'en faire autant avec leur pompe... »

Il se mit à courir dans la direction de l'étang, en contournant le château, tandis qu'un mouvement se produisait parmi les gens de la chaîne, qui ramassaient leurs seaux et recommençaient de se les passer. Hugues Courtin se trouva n'avoir plus personne entre lui et la porte du château. Bellagamba, comme s'il eût attendu ce moment, poussa un cri sauvage où frémissait toute sa haine. Il avait tiré un couteau de sa poche, et, la lame au poing, il s'élança sur son ennemi, qu'il

n'eut heureusement pas le temps d'atteindre. Le chauffeur Pasquale, étonné de son attitude, avait, par précaution, ramassé un des bidons pleins d'essence que l'autre avait laissés tomber tout à l'heure. S'en servant à la façon d'une massue, il en assena sur la tête du nain, comme celui-ci passait à sa portée, un coup d'une telle violence que le furieux s'abattit sur le sol. Le sang lui jaillissait du crâne et du visage. Mais il n'était pas mort. Dans sa chute, il avait lâché son couteau. Il eut l'énergie de se relever et de chercher encore son arme, sur laquelle Bridger mettait le pied. Alors, poussant un véritable rugissement, il saisit son chien, si brutalement que cette bête se débattit entre ses bras, en essayant de le mordre, lui aussi. Et, ensanglanté, muet cette fois, mais plus terrible encore, il se précipita de nouveau dans le vestibule. On le vit qui courait devant la statue, qui montait les premières marches de l'escalier, étreignant toujours le basset, contre lequel il se battait maintenant. Presque aussitôt un immense écroulement fit s'écarter en hâte tout le monde. Deux cris d'agonie, poussés l'un par l'homme, l'autre par l'animal, percèrent le fracas de l'incendie qui continuait. Une des grosses charpentes, en s'abîmant, entraînait avec elle un pan de mur et ensevelissait l'assassin parmi les décombres où gisait déjà sa victime.

## XI

### ÉPILOGUE

. . . . . .

Dix jours après ces événements, Hugues Courtin et le Père Desmargerets étaient à faire les cent pas sur le quai de la gare de Milan, vers la fin d'une journée, aussi douce et lumineuse que celle où le savant Oratorien installait, avec tant de joie tout ensemble et d'appréhension, la statue de la Némésis, dans le vestibule du château, sous les yeux heureux de la duchesse. Le prêtre et l'officier attendaient le train qui, par le Saint-Gothard, remonte d'Italie vers Paris. Dès le lendemain de la tragédie, la charitable lady Ardrahan avait d'abord emmené à Florence le pauvre archéologue, dont la détresse faisait peine à voir. Sa profonde affection pour M^me^ de Roannez s'unissait, pour le désoler, à un remords superstitieux qu'il n'arri-

vait pas à vaincre entièrement. La coïncidence de cette catastrophe et de cette introduction de la statue l'obsédait, l'accablait. La perte de ce chef-d'œuvre aussi. Que retrouverait-on de l'admirable marbre, quand on nettoyerait les débris fumants du château? Ces divers et contradictoires sentiments se traduisaient dans l'incohérence de ses discours.

— ... « Chère duchesse! » gémissait-il. « J'ai encore dit ma messe pour elle ce matin. Il n'est pas possible qu'elle ne soit pas sauvée !... Je la vois toujours, sur le seuil du tombeau étrusque, si belle ! J'entends sa voix d'or parlant de Polycrate et de sa chance !... Que cette pensée du grand moraliste chrétien est terrible : « Mort soudaine « seule à craindre!... » Et penser que l'on n'a rien retrouvé d'elle, qu'elle n'a même pas un tombeau où aller nous agenouiller et prier. »

D'autres fois, c'était le dernier et hideux épisode qui l'hallucinait.

— « ... Ce Bellagamba, » s'écriait-il, « ce n'était pourtant pas un mauvais garçon. Mais il y a des *possédés*, lady Ardrahan. Il a été *possédé*. Avez-vous remarqué où il est allé mourir? A côté de la Némésis !... Vous vous rappelez, dans le cloître du Mont Olivet, cette fresque de Signorelli qui représente des moines, en train de soulever, à grand renfort de bêches et de pelles, une pierre

sur laquelle pèse un démon? Ils croyaient donc, ces religieux du temps de saint Benoît, qui nous valaient bien, ce que vous disiez, que les puissances du mal peuvent habiter un objet inanimé? Alors, qu'ai-je fait?... »

Et d'autres fois :

— « ... Pourquoi n'ai-je pas accepté que M. de Richter prît la photographie de la statue sur place? Nous aurions du moins son image. C'était une si noble chose, et si intacte! Et d'une si belle patine!... Et maintenant! Ah! Quelle pitié!... Par bonheur j'avais relevé l'inscription. J'ai bien reproduit la forme des lettres. Leur beauté, non!... »

Inquiète de la mélancolie persistante dont elle voyait l'excellent homme rongé, la prudente Américaine l'avait confié à Courtin pour le reconduire en France. L'officier était demeuré en Toscane lui-même, au cas où son témoignage serait nécessaire à l'enquête. Il était le seul à deviner que le docteur Roudine était mêlé au crime de Bellagamba, mais il se faisait un scrupule de le nommer. On devine trop pourquoi. C'était risquer une divulgation sur l'affreux secret de l'avortement, au cours d'une enquête de police. Ne connaissant du médecin russe que sa scélérate complaisance, puis l'histoire des cent mille francs extorqués pour la feuille de Zurich, Hugues le

considérait comme un ignoble maître-chanteur, et les maîtres-chanteurs conservent leurs dossiers. A quoi bon d'ailleurs provoquer de nouveaux commentaires autour d'une aventure si cruelle pour lui que d'en lire la mention dans un journal lui était physiquement insupportable? Il se rendait un compte trop exact du détail des événements. Bellagamba l'avait vu entrer dans l'appartement de la duchesse et avait couru chercher dans son casino la bombe préparée à l'avance. Pourquoi? Mais parce qu'il était jaloux de lui! L'horreur que Hugues avait ressentie pour le monstrueux sentiment du monstre vis-à-vis de la duchesse lui remontait au cœur, et lui rendait le crime de Valverde plus haïssable encore. Il s'était donc tu de tous ses soupçons, et maintenant, il regagnait la France, en compagnie de l'Oratorien qui, du moins, lui parlait de la morte sans lui faire du mal. Durant les heures qu'ils avaient passées en tête à tête depuis le matin, dans leur compartiment solitaire, d'abord entre Florence et Bologne, puis entre Bologne et Milan, le vieillard n'avait pas cessé d'évoquer Madame de Roannez, inlassablement, et de s'enchanter à ce souvenir. Il disait sa grâce à obliger, l'inépuisable largesse de sa charité, sa vive et souple intelligence, sa simplicité personnelle au milieu de son luxe, sa beauté aussi, la grâce de ses moindres gestes. Il citait des

mots d'elle, des actions insignifiantes, mais toutes délicates. Dans sa voix attendrie, passait la ferveur du culte qu'il lui avait voué, si ardent, si pur, si naïf. — et si mérité, ces récits en témoignaient. Elle avait su être, pour le chimérique et gauche savant, la parfaite amie, la protectrice, reconnaissante à l'homme supérieur, mais inhabile à la vie, de se prêter à sa sollicitude.

Le train roulait. Les abîmes des Apennins s'ouvraient, sous la voie, avec leurs ruisseaux sinueux et tordus dans les cassures de la montagne, leurs rochers gris, leurs sombres forêts sauvages. Hugues écoutait, et le mystère de cette destinée, auquel il s'était tant meurtri depuis deux ans, sans rien comprendre, s'éclairait pour lui. Il apercevait les deux femmes qu'avait été cette femme, — celle dont il avait souffert, et, dans leur dernière explication, jusqu'à l'horreur, — l'autre, celle qu'il avait aimée, dont il avait, dans cette étrange dernière journée, rêvé un moment de faire sa femme. Celle-là, c'était bien celle que les confidences de son compagnon lui montraient. C'était la vraie. Il aurait voulu que ce train ne s'arrêtât jamais, qu'ils fussent ainsi toujours, le candide savant et lui, à ressusciter la chère morte, et, quand, par instants, le Père s'arrêtait de ses confidences, l'envie le prenait de lui crier : « Ah ! parlez ! parlez-moi d'elle, prouvez-moi que j'ai raison

de sentir, de penser que son crime ne lui ressemblait pas, qu'il n'a pas été fait par elle !... » Hélas ! Le jeune homme le savait trop bien : elle l'avait commis, ce crime, en le méditant, en le voulant. Il lui ressemblait aussi. Mon Dieu ! Comme il enviait son compagnon de n'avoir d'elle que des regrets uniquement mêlés de douceur!

Ils étaient arrivés de la sorte à Milan, où ils devaient changer de train. Telle était leur absorption dans leur commune mélancolie, qu'allant et venant sur le trottoir de cette gare, ils n'avaient pas eu la curiosité d'acheter le moindre journal. Ils n'avaient pas remarqué davantage qu'autour d'eux les gens dans la foule, — c'était un dimanche, exactement le 28 juin 1914, — se parlaient tous avec vivacité, comme il arrive quand éclate le coup de foudre d'une tragique nouvelle. Aussi, demeurèrent-ils frappés de saisissement, malgré l'intensité de leur chagrin personnel, à se heurter contre Eric de Richter, qu'ils croyaient parti pour les lacs, et qui leur dit :

— « Quel autre affreux malheur! Il y a vraiment trop de Bellagamba en Europe... Comment?. Vous ne savez pas? L'archiduc héritier d'Autriche et sa femme ont été assassinés aujourd'hui, à Serajevo, par un étudiant serbe. » — Et, leur tendant une feuille : — « Je vous laisse ça. Vous

lirez les détails. Je n'ai que le temps de prendre le train pour Vérone. Je rentre en Allemagne par le Brenner... Je suis heureux, messieurs, d'avoir eu cette occasion de vous saluer encore une fois, amicalement. »

Il avait détaché ce dernier mot avec une inflexion si singulière que même le Père Desmargerets la remarqua. Il le dit à Hugues Courtin, lorsque installés de nouveau dans leur wagon, et seuls encore par chance, ils se mirent à commenter les télégrammes du journal que l'Oratorien avait lus tout haut, en les traduisant.

— « Comme M. de Richter a pris un ton solennel pour nous dire adieu, et comme ses yeux brillaient ! Peut-être parce qu'il n'avait pas ses lunettes ? »

— « Non, mon Père, » répondit Hugues, « mais parce qu'il se rend compte que cet assassinat, c'est sans doute la guerre. Voilà ce que signifiait son *amicalement*. Quant à l'éclat de son regard, c'est un pangermaniste, de ceux qui, chaque année, quand revient l'anniversaire de Sedan, boivent : « *Au Jour — Dem Tag.* » Et *le Jour* pour eux sera celui où ils envahiront de nouveau la France. Cette fois, j'espère qu'ils trouveront à qui parler. »

— « La guerre ? » s'écria le Père Desmargerets. « Qui vous fait penser ?... »

— « Que l'Autriche prendra ce prétexte d'atta-

quer la Serbie? Toute sa politique de ces dernières années. Derrière la Serbie, elle trouvera la Russie, qui trouvera l'Allemagne derrière l'Autriche. Nous sommes les alliés de la Russie. Concluez. »

— « Faudra-t-il donc qu'avant de mourir j'aie revu cette horrible chose!... » gémit le prêtre. « J'ai fait la campagne de 1870, en qualité d'aumônier. J'avais votre âge alors. Je garde encore dans les oreilles le gémissement des blessés, devant les yeux leurs faces d'agonie... Et tout ce sang, et tous ces morts!... J'espère que vous vous trompez, et que cet attentat n'aura d'autre suite que la condamnation du coupable... Quoique... » — Il s'arrêta. Ses yeux ne regardaient plus que ses idées, comme c'était son habitude dans ses accès d'exaltation. — « Quoique, là encore, » répéta-t-il, « je ne puisse secouer la vision de la Némésis. »

— « Parce que nous vivons dans une civilisation d'abus?... »

— « Oui, et il semble bien que ce soit là une loi de l'histoire : toute civilisation comblée aboutit à des catastrophes. Et nous sommes vraiment à une époque trop comblée. Matériellement, il y a trop de bien-être, trop de luxe, trop d'avidité et de possibilité de jouir. Moralement, il y a trop d'orgueil, une divinisation de l'homme partout, dans la vie privée et dans la vie publique, un abus constant d'activité, d'émotion, de pensée. Pascal

a dit cela aussi. Vous savez comme je le cite volontiers. Écoutez : « Tout ce qui est au monde « est concupiscence de la chair, ou concupiscence « des yeux, ou orgueil de la vie : *libido sentiendi*, « *libido sciendi, libido dominandi*. Malheureuse la « terre de malédiction que ces trois fleuves de feu « embrasent plutôt qu'ils n'arrosent !... » Quelle phrase ! Méditez-la et regardez l'Europe. Voyez s'ils ne débordent pas de tous les côtés, ces fleuves de feu. Allez plus au fond. Suivez le rayon de lumière, projetée par la foi. Pour les anciens, l'abus, c'était simplement l'ὕβρις, dont la racine est ὑπὲρ, qui veut dire : au-dessus. C'était l'excès, uniquement, le manquement à la grande loi de mesure. Pour nous, l'abus, c'est le péché. Pensez aux innombrables péchés qui se commettent à chaque heure, à chaque minute, dans cette société trop heureuse : péchés de sensualité, péchés d'avarice, péchés de dureté. Bien souvent, en Allemagne, lorsque je causais avec des professeurs de ce pays, je suis demeuré étonné de la monstrueuse superbe, de l'effroyable appétit d'empire deviné, à travers eux, chez leurs compatriotes. Et chez nous, quelle ruée de toutes les classes vers l'argent, le plaisir, la révolte! Quand les peuples en sont là, — et nous en sommes là, — les raisons de craindre surabondent. Némésis va frapper, ou plutôt, — car je vous l'ai dit, — ces

mythes ne sont que la vision voilée et dégradée de la vérité religieuse, non pas Némésis, mais Dieu et sa justice... »

Il eut un silence. Puis, comme luttant contre une réflexion trop douloureuse :

— « J'y crois, » reprit-il, « à cette Justice divine avec tout mon être. Pourtant il y a des choses qui me déconcertent. Je ne me fais pas à l'idée, dans une guerre comme celle que je ne veux pas croire possible, de tant d'innocents frappés. Le sacrifice de l'élite, quelle énigme, mais quelle énigme aussi que des morts comme celle de notre charmante duchesse, elle dont le bonheur n'était qu'une bienfaisance !... » Il s'arrête une minute, puis, la voix tremblante d'émotion : « Je peux bien vous le dire aujourd'hui : j'avais fait un rêve. J'ai eu tant de sympathie pour vous, tout de suite ! Vous lui plaisiez, j'avais cru le deviner. Alors j'ai pensé : si elle l'épousait pourtant ? Elle est si seule ! Elle serait si heureuse ! Lui aussi. Je m'étais vu, bénissant votre mariage, dans la petite chapelle de Valverde, où je disais ma messe. Elle y venait le dimanche, quoiqu'elle n'eût pas beaucoup de foi. Je vous voyais la ramenant. Ça m'avait causé une telle joie, quand vous avez fait le signe de la croix, avec moi, pour le *Benedicite* !... Et puis cette femme-là, foudroyée comme une coupable !... Quand je rencontre ces objections,

pour lutter contre elles, il faut que je me répète ce que disait toujours le saint cardinal Newman : mille difficultés ne doivent pas faire un doute!... »

Sur cette parole, prononcée d'un accent si profond, Hugues le vit qui soudain se rejetait en arrière et se renfonçait dans son coin de wagon, tout près de la fenêtre, pour ne rien perdre du reste du jour. De la poche intérieure de sa soutane, il extrayait son énorme portefeuille. Ses vieilles mains de ramasseur de documents en retirèrent un papier soigneusement plié. Il prit ensuite, dans sa sacoche de voyage, un antique petit volume à reliure brune, toute vermiculée. Longtemps il le feuilleta, et ses yeux, demeurés pourtant excellents et vierges de lunettes, clignaient sur les caractères, imprimés trop menu. Enfin, il poussa un soupir de satisfaction, fouilla de nouveau dans sa poche, et, muni d'un stylographe noir, qui n'avait rien de commun avec le fastueux bijou étalé dans l'hôtel de Sienne par l'abominable Bellagamba, il griffonna une note. Un sourire flottait sur son vieux visage, si triste depuis la mort de sa bienfaitrice, et il disait à son compagnon :

— « Je crois que je tiens une petite trouvaille qui n'est pas sans intérêt. Ça, » — il montrait le papier, — « c'est la copie de l'inscription de la

statue dédiée par Sylla. Ça, » — il montrait le volume, — « c'est mon Tite-Live. Vous vous rappelez ce génitif en l'air, par lequel l'inscription débute : *Lucii Cornelii Sullæ?* D'habitude, ces génitifs-là indiquent la possession. Tantôt c'est le nom de la divinité dont l'objet offert devient la propriété, tantôt celui de l'homme à qui l'on dédie la statue. Ici le nom au génitif est celui du donateur. D'instinct, j'avais sous-entendu *tabula.* Mais j'avais vaguement dans la mémoire un texte de Tite-Live. Je l'ai déniché. Tenez : livre quarante, chapitre cinquante-deux. Il s'agit de Sempronius Gracchus. L'inscription rapportée par Tite-Live commence par un génitif en l'air, aussi, comme le nôtre : *T. Sempronii Gracchi consulis,* et deux lignes avant : « *tabula cum indice hoc* « *posita est*... Cette tablette a été placée avec cette « marque. » *Tabula* y est. Lisez. Lisez. Précisément le mot que je supposais !... » — Puis, remettant le papier dans le portefeuille et le livre dans la sacoche, il en retira un autre volume, moderne celui-là et plus grand : — « C'est la thèse de mon vieux professeur et ami, Édouard Tournier, sur *Némésis,* dont je vous ai tant parlé. Je vais profiter de la demi-heure que j'ai encore avant la nuit pour en reprendre quelques passages et pratiquer ainsi mon humble métier d'érudit... *Tout suivant le partage !* Voyez, c'est l'épigraphe,

Pour désarmer Némésis, il faut adopter sa devise : notre partage à chacun de nous, — je prends ce mot dans son sens ancien, celui de Racine dans *Mithridate* :

Le Pont est son partage et Colchos est le mien,

notre partage donc, c'est notre métier. Quand nous souffrons, enfonçons-nous dans ce métier, de toute notre force, et nous aurons un peu de paix, parce que nous serons dans notre loi. Encore la concordance : *Tout suivant le partage*. Éclairez cette maxime avec la foi : c'est le *Fiat voluntas tua* de notre *Pater*... »

Et, joignant l'exemple à la leçon, le Père Desmargerets s'abîma dans sa lecture. Hugues Courtin le regardait prendre ses notes. Venant, depuis ce matin, de mesurer l'étendue de la blessure ouverte dans le cœur du vieillard, il ne pensa pas à sourire d'un geste et d'un discours qu'un autre eût taxé de manie. Tout au contraire, il admira le courage moral que supposait cette si humble, cette si modeste occupation d'humaniste. Mais, lui aussi, n'avait-il pas un métier, et dans ce métier un soulagement pour sa blessure à lui, plus douloureuse certes, et plus saignante, puisqu'il n'avait pas les illusions du prêtre sur la morte ? Raison de plus pour essayer de lutter contre le

désespoir, d'autant qu'il ne s'agissait pas seulement de sa vie personnelle, mais, si la guerre éclatait, de son rôle dans la partie suprême où se jouerait tout l'avenir de la patrie. Et que la guerre dût éclater, l'officier n'en doutait pas. Trop de signes avant-coureurs l'annonçaient. Prenant exemple sur son compagnon, il se contraignit à se figurer les détails de sa tâche professionnelle, dans la tragique occurrence. Elle était toute tracée. En imagination, il voyait à cette minute : le branle-bas de la mobilisation, son départ avec ses hommes, ses chefs immédiats, les généraux qu'il connaissait, leur caractère, leur talent. Il se représentait l'ennemi, la formidable force allemande, la ruée dont la méthode lui avait été révélée par son étude sur l'ouvrage du général de Schlieffen consacré à la bataille de Cannes, — ce prétexte, bien abandonné, de son voyage en Italie ! L'immensité de l'événement dont il prévoyait ainsi l'approche lui faisait maintenant apparaître comme très petite à côté la tragédie privée où il venait d'être témoin et acteur. Si le prêtre avait dit vrai, les deux catastrophes portaient cependant avec elles un même enseignement. Mais Hugues n'était pas un philosophe. Il était un soldat et un amoureux. L'amoureux avait perdu la femme qu'il aimait, dans des circonstances à regretter d'y survivre soi-même et

qu'un hasard extraordinaire l'eût préservé, lui, à trois reprises, dans cette tragique journée. Mais était-ce le hasard? N'avait-il pas été réservé pour la tâche à laquelle il se préparait depuis tant d'années? Devant le soldat allait se dresser le suprême devoir, et le jeune homme sentit que le salut pour lui était là, uniquement : trouver dans sa douleur une énergie de plus afin d'accomplir mieux ce devoir.

Paris, octobre 1917-janvier 1918.

FIN

# NOTE

L'auteur de *Némésis* manquerait à son devoir de gratitude, s'il ne remerciait pas ici MM. Pératé et Léon Dorez de la complaisance avec laquelle ces maîtres, chez nous, des études italiennes, ont bien voulu apporter à cette chronique de vie cosmopolite le secours de leur sûre érudition. Je transcris ici, pour les curieux de jolie latinité, le texte exact du récit laissé par le moine de San Marcelliano dans la marge du Valère Maxime, tel que M. Dorez me l'a communiqué. La traduction se trouve au chapitre III de ce roman. J'ajoute que l'inscription de Sylla m'est venue aussi par lui. La décoration du salon de Valverde et de l'appartement du nain m'a été donnée par M. Pératé. Mais voici la page du moine :

« Sylla. — *Vide etiam inferius fol.* 97 et 113. — *Paucis abhinc annis, in hoc nostro monasterio sancti Marcelliani, de Sylla dictatore, qui se Felicem appellari voluit, quæstio quædam valde ardua animum meum exagitavit. Hic enim vir nefandæ indolis statuam Deæ, quam Nemesin gentiles nominabant, ab egregio quodam artifice in Magna Græcia nato et vivente fieri jusserat ; et, ut Marthæ feminæ, natione Syræ, quam C. Marius in castris alebat, incantationibus adversaretur Deorumque invidiam placaret, idolum in celeberrimo templo Nurtiæ, Vulsiniorum deæ et quasi propriæ Nemesis, cui Magnæ Deæ Nurtiæ nomen imposuerant, ipse consecraverat.*

*Sed infausto tempore quo totum imperium Romanum Barbarorum vi ruebat, Nurtiæ templum una cum oppidulo abolitum, et, nescio quo modo, Syllana statua Senas est adducta. Tunc avi nostri, sive simulacri pulchritudine moti, seu forsitan salutiferæ potentiæ huic numini antiquitus adscriptæ conscii, prætereaque fidei christianæ præceptorum prorsus obliti, deam in apice publici fontis instaurare deliberaverunt; quod illico cum magno populi concursu et lætitia factum est. Etenim sciebant nostri (ut veniæ aliquid eis afferam) Florentinos cives, qui jamdiu capitali odio contra nos ardebant, propriæ civitatis salutem marmoreo dei Martis signo confidisse. Sed ecce aliquando, bello et peste inter nos denuo sævientibus civitati nostræ multa acciderunt adversa, et e nostris principibus quidam, vir raræ prudentiæ famæ prædilitas, impiam hanc statuam in Consilio civitis nostræ insimulavit acriter, et, cunctis plaudentibus, eam dilacerandam et in Florentino agro, quantum id tuto fieri posset, defodiendam proposuit. Facillime vicit ille; statuamque e summo fonte noctu dejectam et in hocce monasterium subito ablatam mihi tunc janitori discerpendam et secundum Consilii nostri præceptum recondendam Communis officiales tradiderunt. Sed (mirum!) ubi solus cum statua eum et, ferreo malleo manitus, ad mandatum Consilii explendum accingor, en inaudita pietas erga impium numen me ipsum invasit et in niveo imaginis ore sanguis recens natare mihi visus est. Malleum e manibus delapsum in angulo cellæ meæ depono, deinde iterum arripio, et tantos ictus statuæ infligere fingo, ut Reverendus Abbas me officio debito fideliter functum esse omnino arbitretur. Tunc, consilio mecum oculus capto, imaginem — ut integram — in lignea arca ad hoc propositum jam parata accuratissime sterno; deinde, tenacibus clavis funibusque obstricta et in mediocri theda deposita arca, equum thedæ junctum demissa voce ad profectionem incito. Per umbras noctis incedimus passibus æquis, et, postquam circa unam horam vel etiam plus deambulatum est, — arca enim pondere et equus annis gravis erat, — in locum ante Collis oppidi mœnia situm et mihi jamdiu*

*cognitum pervenimus. Hic latebant, herbis arousculisque undequaque contectæ, plurium sepulchretorum ruinæ, quæ ex litteris parieti inscriptis a Tuscis exstructa monachus quidam commensalis noster existimabat; extra quidem monumenta pæne oculos fallebant, intus autem nequaquam aut paululum aliquantulum dirupta erant. E quibus illud, quod maxime facilem dare accessum videbatur, elegi. Tunc arcam extemplo de rheda delapsam in sepulchretum induco, persuasum habens nusquam posse eximiam statuam olim in fano Nurtiæ adservatam convenientius sepeliri quam inter Tuscorum tumulos et ceteros ejusmodi speluncæ dæmones. Etsi plerisque mortalibus adeo robustior sim, ut his digitis ferream laminam inflectere valeam, novus hic labor vires meas penitus infregerat. Attamen incæpta res tandem successit, validoque bidente foveam confeci; deinde, saxo quodam ante aditum sepulchreti provoluto, illinc abii. Nunc mihi Deus omnipotens ignoscere dignetur! Et tu, Virgo Maria, mater Christi, civitatis meæ tutrix, velim humillimo servo tuo ignoscas, quod doctissimi Francisci Petrarchæ (hodie, ut aiunt, vitam Mediolani felicitet agentis) vestigiis insistens, gentilitium illud idolum admirari et clam conservare ausus sim. Delicto meo æque ac ceteris peccatis meis, Virgo Maria, veniam da. — Nota quod Aurelius Prudentius, poeta christianus, hæc scripsit : « Sed pulchra res est forma in ære sculptilis. »*

# TABLE DES MATIÈRES


| | | Pages |
|---|---|---|
| I. | — Propos de cercle, à Paris | 1 |
| II. | — Propos d'hotel, a Sienne | 15 |
| III. | — Magna dea Nemesis | 37 |
| IV. | — A Valverde | 65 |
| V. | — L'Énigme | 91 |
| VI. | — La Statue volée | 117 |
| VII. | — L'Amour vainqueur de l'Orgueil | 151 |
| VIII. | — Le Mot de l'Énigme | 185 |
| IX. | — Une Leçon de « sociothérapie » | 217 |
| X. | — Le Bibelot du nain-bibelot | 241 |
| XI. | — Épilogue | 283 |
| | Note | 299 |


JUN 19 1919

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière

# LIVRES CHOISIS

dans le Catalogue de

# LA LIBRAIRIE PLON

## Collection de la Grande Guerre

### a) RÉCITS DE COMBATTANTS

*La Chanson de Vaux-Douaumont.*

par le Capitaine

HENRY BORDEAUX

I

**LES DERNIERS JOURS DU FORT DE VAUX**

(9 MARS-7 JUIN 1916)

*(35e mille)*

UN VOLUME IN-16 AVEC 2 CARTES

3 fr. 50

II

**LES CAPTIFS DÉLIVRÉS**

DOUAUMONT-VAUX

(OCTOBRE-NOVEMBRE 1916)

*(15e mille)*

UN VOLUME IN-16

:: AVEC 3 CARTES ::

3 fr. 50

**LETTRES D'UN OFFICIER DE CHASSEURS ALPINS**

(2 AOUT 1914-28 DÉCEMBRE 1915) (Ac.)

par le Capitaine

FERDINAND - BELMONT -

Mort au champ d'honneur

*(16e édition)* 3 fr. 50

PRÉFACE D'HENRY BORDEAUX

Avant le combat. — Les Vosges. — La Somme. — Les Flandres. — Au repos. — La vallée de la Fecht. — Metzeral. — Le Lingekopf. — Au camp de Corcieux. — Dernière étape. — Epilogue.

AVEC UNE BATTERIE DE 75 par PAUL LINTIER
Mort au champ d'honneur

## I. MA PIÈCE

*Souvenirs d'un canonnier* (Ac.) *(50e édition)* 3 fr. 50

## II. LE TUBE 1233

*Souvenirs d'un chef de pièce* *(17e édition)* 3 fr. 50

---

## CRAPOUILLOTS par PAUL DUVAL-ARNOULD

*Feuillets d'un carnet de guerre* *(10e édition)* 3 fr. 50

Le canon. — Le patron. — Le lieutenant. — Les poilus. — Mon tampon. — Joli-Cœur. — Nick Carter. — Gavroche. — Un pochard. — Le gendarme est sans pitié. — En batterie. — La revue. — Première permission. — Notes de bataille. — Un merci.

---

## AUX MAINS DE L'ALLEMAGNE par CH. HENNEBOIS ✠

*Journal d'un grand blessé* (Ac.) *(12e édition)* 3 fr. 50

PRÉFACE D'ERNEST DAUDET

Blessé et prisonnier. — L'hôpital mixte de Saint-Mihiel. — Au Lehrerseminar de Montigny-les-Metz. — Les heures pénibles. — A Offenburg in Baden. — Les morts pour la France. — Le merveilleux retour.

---

## ÉTAPES ET COMBATS par CHRISTIAN MALLET

*Souvenirs d'un cavalier devenu fantassin* (Ac.) *(15e édition)* 3 fr. 50

Le départ de Reims. — Le raid de cavalerie France-Belgique. — La charge de Gilocourt. — Verberie. — Staten. — Nieuport. — A la baïonnette (Loos).

---

## D'ORAN A ARRAS par HENRY D'ESTRE

*Impressions de guerre d'un officier d'Afrique* (Ac.) *(8e édition)* 3 fr. 50

Le branle-bas en Algérie. — De la Méditerranée à la Marne. — La marche en avant. — Sous Soissons. — Sous Arras. — Devant le Labyrinthe.

## EN CAMPAGNE par MARCEL DUPONT

*Impressions d'un Officier de légère* (Ac.) *(62e édition)* 3 fr. 50

Comment j'ai rejoint le front. — Le fantassin boiteux. — La première charge. — La reconnaissance de Courgivault. — L'affaire de Jaulgonne. — Messe basse et salut solennel. — Une visite à Reims. — Nuit tragique dans les tranchées. — Sœur Gabrielle. — Première reconnaissance aérienne. — Nuit de Noël.

---

## IMPRESSIONS DE GUERRE DE PRÊTRES SOLDATS

RECUEILLIES par LÉONCE DE GRANDMAISON

*(10e édition)*

Chaque volume 3 fr. 50

*1re Série :* Batailles et champs de bataille. — Avec les Allemands. — L'année religieuse au front. — Episodes.
*2e Série :* Images de la grande guerre. — De Bruxelles à Salonique.

---

## CARNET DE ROUTE par JACQUES ROUJON

PRÉFACE DE ROBERT DE FLERS

Illustrations de Carlos Reymond

*(6e édition)* 3 fr. 50

Humes. — En Lorraine. — La bataille de la Marne. — Vingt-deux jours aux tranchées. — Autour de Noël. — L'affaire de Crouy.

---

## RÉCITS DE COMBATTANTS

La Belgique héroïque et vaillante

RECUEILLIS par le Bon C. BUFFIN

(Ac.) *(9e édition)* 3 fr. 50

PRÉFACE DU BARON DE BROQUEVILLE

---

## CE QU'A VU UN OFFICIER DE CHASSEURS A PIED

par HENRI LIBERMANN

*(4e édition)*

(2 AOUT-28 SEPTEMBRE 1914) 3 fr. 50

PRÉFACE D'EDMOND HARAUCOURT

Dans les Ardennes. — La retraite. — La Marne. — La poursuite. — La bataille sous Reims.

## LES VAGABONDS DE LA GLOIRE

par RENÉ MILAN

(Ac.) (18e édition)

Chaque volume 3 fr. 50

1re série. — CAMPAGNE D'UN CROISEUR

(AOUT 1914-MAI 1915)

Le réveil du croiseur. — Les randonnées adriatiques. — Les croisières ioniennes.

2e série. — TROIS ÉTAPES

L'armée d'Orient. — L'aviation maritime. — L'Italie.

---

## A TIRE D'AILES

par R. DE LA FRÉGEOLIÈRE

*Carnet de vol d'un aviateur et Souvenirs d'un prisonnier de guerre*

(Ac.) (8e édition) 3 fr. 50

PRÉFACE DE RENÉ BAZIN

---

## :: DARDANELLES :: SERBIE ○ SALONIQUE

par J. VASSAL

(Ac.) (4e édition)

UN VOLUME AVEC ILLUSTRATIONS ET CARTES

*Impressions et Souvenirs de guerre*

(AVRIL 1915-FÉVRIER 1916)

3 fr. 50

PRÉFACE DU GÉNÉRAL D'AMADE

---

## AVEC MON RÉGIMENT

par ★ ★ ★

*De l'Aisne à la Bassée*

**Par un Chef de peloton**

(3e édition) 3 fr. 50

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HENRI GAUTHIER-VILLARS

## QUAND ON SE BAT par FRANÇOIS DE TESSAN

*Les Spécialistes de la victoire* (Ac.) *(4e édition)* 3 fr. 50

La bataille. — Les agents de liaison. — Les mitrailleurs. — Les grenadiers. — Pionniers et sapeurs. — Du crapouillot au 400. — Les oiseaux de chasse. — Reconnaissances, réglages, bombardements. — Des ailes dans la nuit. — Automobilistes. — Fraternité guerrière.

## LE SACRIFICE par HENRI MASSIS

1914-1916 (Ac.) *(8e édition)* 3 fr. 50

Une génération sacrifiée. — Le témoignage de Charles Péguy.
La vie d'Ernest Psichari.
Impressions de guerre (Notre-Dame de Lorette, décembre 1914-janvier 1915).
L'holocauste.

## LES CAMPAGNES ARDENTES par LÉVIS MIREPOIX

(Ac.) *(6e édition)* 3 fr. 50

*Impressions de guerre.*

### b) OUVRAGES RELATIFS A LA GUERRE

### HENRY BORDEAUX

## LA JEUNESSE NOUVELLE

Deux Héros de vingt ans.
L'Ame en paix pendant la guerre.
Notre Iphigénie.

16e mille..... 3 fr. 50

## TROIS TOMBES

La Prière pour les absents. — Max Doumic, Paul Acker, Maurice Deroure
Les Honneurs aux morts.

21e édition..... 3 fr. 50

### CHARLES LE GOFFIC

## DIXMUDE

*Un chapitre de l'histoire — des fusiliers marins —*

(Prix Lasserre 1915)

UN VOLUME IN-16 ILLUSTRÉ AVEC CARTES

*(100e édition)* 3 fr.

## STEENSTRAETE

*Un deuxième chapitre de l'histoire des fusiliers marins*

UN VOLUME IN-16 ILLUSTRÉ AVEC CARTES

*(10e édition)* 3 fr. 50

## CHARLES LE GOFFIC

*Les Marais de Saint-Gond (septembre 1914).* 26e édition. Un volume illustré avec cartes..... 3 fr. 50

## HUGUES LE ROUX

*Au Champ d'honneur.* 18e édition..... 3 fr. 50

*La France et le Monde.* Angleterre — États-Unis. 6e édit.... 3 fr. 50

## M. DÉMIANS

*Notes d'une infirmière (1914).* 10e édition. Un volume.... 3 fr.

## JOSÉ ROUSSEL-LÉPINE

*Une Ambulance de gare.* Croquis des premiers jours de guerre. 4e édition. Un volume..... 2 fr. 50

## EDITH WHARTON

*Voyages au front.* 6e édition. Un volume in-16..... 3 fr. 50

## JOSEPH BOUBÉE

*La Belgique loyale, héroïque et malheureuse.* 3e édition.... 3 fr.

*Dans la Belgique envahie. — Parmi les blessés allemands (août-décembre 1914).* Un volume in-16..... 3 fr. 50

## HERVÉ DE GRUBEN

*Les Allemands à Louvain.* Souvenirs d'un témoin. 8e édit. 2 fr.

## MAURICE DEMAISON

*Croquis de Paris (1914-1915).* 3e édition..... 3 fr. 50

## Comte GUY DE ROBIEN

*L'Idéal français dans un cœur breton.* L'Hérétique commandant de Robien, chef de bataillon de zouaves. 12e édit..... 3 fr. 50

## EDWARD EVERETT HALE

*L'Homme qui n'a plus de patrie.* Traduit de l'américain par André Lebourd..... 1 fr.

## LÉON MACCAS

*Ainsi parla Venizélos.* 4e édition..... 3 fr. 50

## GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française.

*Pendant la Grande Guerre.* 4e édition..... 3 fr. 50

## ANDRÉ CHÉRADAME

*Le Plan pangermaniste démasqué. — Le redoutable piège berlinois de la « partie nulle ».* 11e édit. Un volume in-16 avec 31 cartes originales..... 4 fr.

* * *

*Les Dessous de la politique en Orient,* par UN ALLEMAND. Traduit de l'anglais par HENRY BONNET. 5e édition..... 3 fr. 50

## GRAVES

*Souvenirs d'un agent secret de l'Allemagne.* 6e édition. 3 fr. 50

## GUSTAVE BADIN

*La Bataille de la Marne.* 14e édit. Un volume avec 9 cartes. 2 fr.

## Sous-lieutenant LOUIS MADELIN

*L'Aveu. — La Bataille de Verdun et l'Opinion allemande.* Documents inédits et fac-similés. 22e édition..... 1 fr. 50

*La Victoire de la Marne.* 14e édit. Un volume avec 2 cartes. 2 fr.

*La Mêlée des Flandres. — L'Yser et Ypres.* 20e édition. Un volume avec 3 cartes..... 3 fr.

## LOUIS MAURICE

*La Politique marocaine de l'Allemagne.* 7e édit. Un vol... 3 fr.

## ÉNÉE BOULOC

*Visions de guerre et de victoire.* 3e édition..... 3 fr. 50

*Tu ne tueras pas...* 3e édition..... 3 fr. 50

## CHARLES CHENU

*De l'Arrière à l'Avant.* 3e édition. Un volume in-16... 3 fr. 50

## ANDRÉ FRIBOURG

*Les Martyrs d'Alsace et de Lorraine d'après les débats des conseils de guerre allemands.* 5e édition. (Ac.)..... 2 fr.

## HENRY DAVRAY

*Chez les Anglais pendant la Grande Guerre...* 3 fr. 50

*L'Œuvre et le Prestige de Lord Kitchener.....* 2 fr

## DANIEL BELLET

*Ce qu'il faut savoir des origines de la guerre.....* 0 fr. 50

*Le Commerce allemand. — Apparences et réalités....* 3 fr. 50

# BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
ET
# ROMANESQUE

## PAUL BOURGET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

### ROMANS ET NOUVELLES

*Lazarine.* 81e mille.

*Le Sens de la Mort.* 111e mille.
*Le Démon de midi.* 2 vol. 51e mille.
*L'Émigré.* 66e mille.
*L'Étape.* 81e mille.
*Un Divorce.* 84e mille.
*Le Fantôme.* 33e mille.
*L'Envers du décor.* 17e mille.
*La Dame qui a perdu son peintre.* 22e mille.
*Les Détours du cœur.* 25e mille.
*Les Deux Sœurs.* 29e mille.
**Drames de famille.* 28e mille.
*L'Eau profonde.* 28e mille.
**Monique.* 22e mille.
*Un Homme d'affaires.* 19e mille.
*Pastels et Eaux-fortes.* Édit. déf.
*Voyageuses.* Édit. déf.
*L'Irréparable.* Édition définit.
*Physiologie de l'amour moderne.* Édition définitive.
*Un Cœur de femme.* Édit. déf.
*Le Disciple.* —
*Mensonges.* —
*Cosmopolis.* —
*Terre promise.* —
*La Duchesse bleue.* —
*Cruelle Énigme.* —
*Une Idylle tragique.* —
*Un Crime d'amour.* —
*André Cornélis.* —
**Un Saint.* —
*Recommencements.* —

### CRITIQUE — VOYAGES — THÉATRE

*Essais de psychologie contemporaine.* 2 vol. Édit. déf.
*Sensations d'Italie.* 28e mille.
*Outre-mer.* 2 vol. Édition déf.
*Pages de Doctrine et de Critique.* 2 vol. 5e mille.
*Études et Portraits.* 3 vol. 7e mille.

*Un Divorce.* 6e édition.
*Un Cas de conscience.* 1 fr. 50
*La Barricade.* Chronique 1910. 9e éd.
*Le Tribun.* Chronique de 1911.

CHAQUE VOLUME..... 3 FR. 50

L'astérisque * indique les ouvrages qui peuvent être mis entre toutes les mains ; la lettre (A) les ouvrages couronnés par les Académies.

## HENRY BORDEAUX

*La Maison.*
Roman. 110e édit. 3 fr. 50
*La Neige sur les pas.*
Roman. 103e édit. . 3 fr. 50
*La Robe de laine.*
Roman. 122e édit. 3 fr. 50
*La Croisée des chemins.*
Roman. 65e édit. . 3 fr. 50
*Les Roquevillard.*
Roman. 36e édit. . 3 fr. 50
**La Petite Mademoiselle.*
Roman. 33e édit. . 3 fr. 50
*L'Amour en fuite.*
Roman. Édit. définit. 3 fr. 50

*Les Yeux qui s'ouvrent* (A).
Roman. 146e édit . 3 fr. 50
*Carnet d'un stagiaire.*
Nouvelles. 20e édit. 3 fr. 50
*L'Écran brisé.*
Nouvelles. 19e édit. 3 fr. 50
*L'Écran brisé.* Pièce. 1 fr. »
*Portraits de femmes et d'enfants.* 9e édit. 3 fr. 50
*Paysages romanesques.*
7e édit. . . . . 3 fr. 50
*La Vie au théâtre.*
1907-1909 . . . . 3 fr. 50
1910-1911 . . . . 3 fr. 50
1911-1912 . . . . 3 fr. 50

## PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

**UNE ÉPOQUE :**

*Les Braves Gens.* 79e édit.
*La Commune.* 66e édit.

**ROMANS :**

**Poum.* 43e édit.
**Zette.* 36e édit.
*Femmes nouvelles.* 26e édit.
*Les Deux Vies.* 55e édit.

Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

## PAUL MARGUERITTE

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

*La Force des choses.* 25e édit.
*La Maison brûle.* 16e édit.
**Les Sources vives.* 14e édit.
*L'Autre Lumière.* 23e édit.
**Ma Grande.* 39e édit.
*Les Fabrecé.* 17e édit.
*La Faiblesse humaine.* 16e édit.
*Nous, les mères...* 21e édit.

Romans. Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

## J.-H. ROSNY

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

*La Force mystérieuse.* 8e édit.

*L'Impérieuse Bonté.* 7e édit.
*L'Indomptée.* 7e édit.
*La Vague rouge.* 12e édit.
*La Mort de la terre.* 6e édit.
*Les Rafales.* 10e édit.
*Vamireh.* 8e édit.
*Sous le Fardeau.* 8e édit.
*Marthe Baraquin.* 8e édit.

Romans. Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

## Vte E.-M. DE VOGÜÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

*Les Morts qui parlent.* Roman. 24e édit. . 3 fr. 50

*Le Maître de la mer.* Roman. 39e édit. . 3 fr. 50

*Jean d'Agrève.* Roman. 17e édit. 3 fr. 50

*Le Roman russe.* 12e édit. . . . . 3 fr. 50

*Syrie, Palestine, Mont Athos.* 7e édit. . . . 4 fr.

*Maxime Gorky.* 3e éd. 1 fr. »

*Pages choisies.* 3e éd. 3 fr. 50

## J.-K. HUYSMANS

ŒUVRES DIVERSES :

*L'Art moderne.* 3e édit.

*Certains (critique d'art).* 6e édit.

*En Rade.* 7e édit.

*Croquis parisiens. — A Vau-l'eau. — Un Dilemme.* 4e édit.

*De tout.* 8e édit.

*Là-Bas.* 34e édit.

ŒUVRES CATHOLIQUES :

*En Route.* 40e édit.

*La Bièvre et Saint-Séverin.* 7e éd.

*La Cathédrale.* 40e édit.

*Sainte Lydwine de Schiedam.* 20e édit.

*L'Oblat.* 25e édit.

*Les Foules de Lourdes.* 35e édit.

*Pages catholiques.* 9e édit.

*Trois églises et trois primitifs.* 5e édit.

Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

## EUGÈNE FROMENTIN

*Dominique.* Roman. 60e édit.

*Un Été dans le Sahara.* 27e édit.

*Une Année dans le Sahel.* 14e édit.

Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

*Lettres de jeunesse.* 5e édit.

*Les Maîtres d'autrefois.* 26e éd.

*Correspondance et Fragments inédits.* 3e édit.

Chaque volume. . . . . 4 fr.

## MAURICE MAINDRON

*Le Tournoi de Vauplassans.* Roman. 6e édit. (A)..... 3 fr. 50

## † DE FOVILLE

*Servitude.* Roman. . 3 fr. 50

*Éros.* — . . 3 fr. 50

*Les Adieux.* — . . 3 fr. 50

*Bethsabée.* — . . 3 fr. 50

## † G. FEUILLOY

*Autobiographie de Henri Stanley,* publiée par sa femme et traduite par G. Feuilloy.

2 vol. (A). Chaque. . 3 fr. 50

Les auteurs dont le nom est précédé d'une croix † sont morts au champ d'honneur.

## ANDRÉ LICHTENBERGER

*Mon Petit Trott* (A). 95e édit.
*La Petite Sœur de Trott* (A). 61e édit.
*Line. 24e édit.
*Portraits de jeunes filles. 13e éd.
*Portraits d'aïeules. 7e édit.
*Notre Minnie. 19e édit.
*Contes de Minnie. 12e édit.
*Père. 4e édit.
*Rédemption. 3e édit.
*La Mort de Corinthe* (A). 7e édit.
*L'Automne. 5e édit.
*Juste Lobel, Alsacien. 13e édit.
*Petite Madame. 37e édit.
*Le Petit Roi. 21e édit.
*Le Sang nouveau. 16e édit.

## † PAUL ACKER

*Les Exilés. Roman. 21e édit.
*Les Deux Cahiers. 9e édit.
*Les Demoiselles Bertram.* Roman. 9e édit.
*Le Beau Jardin* (Notes sur l'Alsace). 6e édit.
*Le Soldat Bernard.* Roman. 3e édit.
*Entre deux rives. 12e édition.

## ANDRÉ BEAUNIER

*La Révolte.* Roman. 6e édit.
*Visages de femmes. 4e édit.
*Les Idées et les Hommes.* 1re sér.
— — 2e sér.
— — 3e sér.
*Sentiments de la guerre. 2e édit.
*Visages d'hier et d'aujourd'hui.*
*Le Sourire d'Athèna. 3e édit.
*L'Homme qui a perdu son moi.* Roman. 9e édit.

## DANIEL LESUEUR

*Nietzschéenne. 32e édit.
*Flaviana, princesse. 20e édit.
*Le Droit à la force. 22e édit.
*Chacune son rêve. 18e édit.
*Au Tournant des jours. 15e édit.

## † DU ROURE

*Vie d'un heureux. 3e éd. Rom. (A).

## † DACRE

*La Race.* Roman (A).

## RENÉ MILAN

*Les Nostalgiques.* Nouvelles exotiques.
*La Mère et la Maîtresse.* Roman.
*La Race immortelle.* Roman.

## M. PALÉOLOGUE

*La Cravache.* Nouvelles (A).
*Le Cilice.* Roman (A). 3e édit.

Tous les volumes de cette page sont à 3 fr. 50

## † G. DE CASSAGNAC

*L'Agitateur.* Roman (A). 3 fr. 50

## G. ROUPNEL

*Nono.* Roman. 13e éd. 3 fr. 50

## ALFRED POIZAT

*La Dame aux lévriers.* Roman . . . . . 3 fr. 50

*Le Cyclope,* drame en vers. 2e édit. . . . . 1 fr. 50

*Électre,* tragédie en vers. 3e édit. . . . . 2 fr.

*Saül,* suivie d'*Antigone,* tragédies en vers . . 2 fr. 50

*Sophonisbe,* tragédie en 4 actes. . . . . 3 fr. 50

## CHARLES DE POMAIROLS

*Ascension.* Roman. 8e édit. Prix. . . . . 3 fr. 50

*Le Repentir.* Roman. 5e édit. Prix . . . . . 3 fr. 50

## PAUL RENAUDIN

**Mémoires d'un petit homme.* Roman. 5e édit.

*Ce qui demeure.* Roman (A).

*Les Champier.* Roman. 2e éd.

*Un Pardon.* Nouvelles. 2e édit.

Chaque volume. . . . . 3 fr. 50

## ÉMILE MOSELLY

*Jean des Brebis ou le Livre de la misère.* 8e édit. . . . . 3 fr. »

*Terres lorraines.* 10e éd. 3 fr. 50

*Le Rouet d'ivoire.* 4e édit. . . . . 3 fr. »

PRIX GONCOURT 1907

## ÉLÉMIR BOURGES

*Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent.* Roman. 5e édit. 3 fr. 50

## PIERRE LASSERRE

*Le Crime de Biodos.* Roman. 4e édit. . 3 fr. 50

## AUGUSTE BAILLY

*Histoire d'une âme* (août-novembre 1914). Roman. 3 fr. 50

## PIERRE LHANDE

*Luis.* 5e édit.

*Mirentchu.* 5e édit.

Romans . . . . . 3 fr. 50

## JEAN RAMEAU

*La Route bleue.* 5e édit.

*Le Fuseau d'or.* 5e édit.

Romans . . . . . 3 fr. 50

## JULIETTE ADAM

*Chrétienne.* 30e édit. | *Païenne.* 31e édit.
*L'Heure vengeresse des crimes bismarckiens.* 12e édit.

## JACQUES DES GACHONS

*Dans l'ombre de mes jours.* 4e édit.
*Vivre la vie.* 4e édit. | *Le Chemin de sable.* 4e édit.
*Comme une terre sans eau...* 5e édit.

## AVELINE

*C'était à Berlin.* 4e édit.

## TH. CHÈZE

*Myriam de Magdala.* 3e édit.

## TH. DOSTOÏEVSKY

*L'Idiot.* 9e édit. 2 vol.
*Les Pauvres Gens.*
*Souvenirs de la Maison des Morts.* 16e édit.
*Le Crime et le Châtiment.* 33e édit.
*Humiliés et offensés.* 6e édit.
*Les Frères Karamazov.* 6e édit.

## ÉDITH WHARTON

*Chez les heureux du monde.* Roman. 9e édition.
*Sous la Neige.* Roman. 3e édition.
*Les Metteurs en scène.* Nouvelles. 2e édit.

## FERRERO

*Entre les deux mondes.* 4e édit.

## TOKUTOMI-KENJIRO

*Plutôt la mort.* 4e édit.

## THOMAS HARDY

*La Bien-Aimée.* 3e édit.
*Deux Yeux bleus.* 3e édit.

## CONAN DOYLE

*Micah Clarke.* 2 vol. 3e édit.

## MATILDE SERAO

*Au pays de Cocagne.* 8e édit. | **Au pays de Jésus.* 18e édit.

Tous les romans ci-dessus sont à 3 fr. 50

## G. LECHARTIER

*La Confession d'une femme du monde.* 7e édit.

## JEAN MORGAN

*Sur le seuil de l'amour.* 4e édit. | *Parmi les ruines.* 4e édit.
*Un Enfant dans la foule.* 5e édit.

## DELLY

*Entre deux âmes.* 24e édit.
*Esclave... ou reine?* 23e édit.
*La Fin d'une Walkyrie.* 15e édit.

## VALLERY-RADOT

*L'Homme de désir.* 4e édit.
*Leur Royaume.* 3e édit.

## DELAQUYS

*Le Beau Couchant.* 3e édit.

## † DEROURE

*L'Éveil.* 4e édit.

## HENRY GRÉVILLE

*Dosia.* 144e édit. (A). 3 francs.

*La Fille de Dosia.* 47e édit.
*La Princesse Oghérof.* 36e édit.
*Perdue.* 66e édit.
*Sonia.* 53e édit.
*La Niania.* 28e édit.
*Marier sa fille.* 31e édit.
*Une Trahison.* 21e édit.
*Le Vœu de Nadia.* 25e édit.
*Angèle.* 21e édit.
*La Seconde Mère.* 40e édit.
*Aurette.* 34e édit.
*Le Mari d'Aurette.* 29e édit.
*Jolie Propriété à vendre.* 25e éd.
*Céphise.* 18e édit.
*Petite Princesse.* 25e édit.
*Le Cœur de Louise.* 18e édit.
*Les Épreuves de Raïssa.* 37e éd.
*L'Héritière.* 19e édit.

## HENRY ARDEL

*Le Chemin qui descend.* 17e édit.

*Cœur de sceptique* (A). 28e édit.
*Au Retour.* 16e édit.
*Rêve blanc.* 18e édit.
*Mon Cousin Guy.* 63e édit.
*Renée Orlis.* 25e édit.
*Tout arrive.* 20e édit.
*La Nuit tombe.* 19e édit.
*L'Heure décisive.* 16e édit.
*Seule.* 30e édit.
*Le Mal d'aimer.* 24e édit.
*L'Été de Guillemette.* 20e édit.
*La Faute d'autrui.* 16e édit.
*L'Absence.* 14e édit.
*L'Aube.* 18e édit.

Tous les romans ci-dessus sont à 3 fr. 50

# RÉCENTES PUBLICATIONS

## Romans à 3 fr. 50

PAUL BOURGET. — ***Némésis.***
EDITH WHARTON. — ***Plein Été.***
PAUL MARGUERITTE. — ****Pour toi, Patrie!***
CAMILLE MAYRAN. — ***Histoire de Gotton Connixloo,*** suivie de ***l'Oubliée.***
ELIE DAUTRIN. — ***L'Envolée.***
ARRAOU. — ***L'Héroïque sacrifice.***
DÉMIANS D'ARCHIMBAUD. — A travers la tourmente. ***Une vie intime.***
JEAN MORGAN. — ***Le Rêve et la Vie.***
ISABELLE SANDY. — ***Chantal Dauvoy.***
ART-ROË (Lt-Col PATRICE MAHON). — ***Monsieur Pierre.***
GABRIEL AUBRAY. — ****L'Alliée des Demoiselles.*** Lettres à ma cousine. 2e série.
ALBERT GARENNE. — ***La Forêt tragique.***

## Collection de la Grande Guerre

HENRY BORDEAUX. — Le chevalier de l'air. ***Vie héroïque de Guynemer.*** Un volume in-16..... 3 fr. 50
PAUL DUBRULLE. — ***Mon Régiment dans la fournaise de Verdun et dans la bataille de la Somme.*** Préface de M. H. BORDEAUX. Un volume avec carte..... 3 fr. 50
JEAN MÉLIA. — ***L'Algérie et la guerre.*** ..... 3 fr. 50
JEAN GONNET. — ***Carnets d'un officier (1909-1916).*** Préface de L. MADELIN..... 3 fr. 50
MAX BUTEAU. — ***Tenir.*** Récits de la vie de tranchées. 3 fr. 50
MARCEL DUPONT. — En campagne. ***L'Attente.*** Impressions d'un officier de légère..... 3 fr. 50
RAYMOND RECOULY. — ***M. Jonnart en Grèce et l'abdication de Constantin.*** ..... 3 fr.
FRANCY LACROIX. — ***En plein ciel.*** Impressions d'aviateur..... 3 fr. 50
ROBERT DE WILDE. — ***Mon Journal de campagne.*** De Liége à l'Yser..... 3 fr. 50
ARTHUR-LÉVY. ***1914*** (août-septembre-octobre à Paris). 3 fr. 50
MARGUERITE YERTA. — ***Les six femmes et l'invasion.*** Un volume in-16..... 3 fr. 50

## RÉCENTES PUBLICATIONS *(suite)*

ALCIDE RAMETTE. — ***Au secours de la Serbie.*** Le retour d'un blessé. Un volume in-16..... 3 fr. 50

***. — ***Notes d'un témoin. Les Grands Jours de France en Amérique.*** Mission Viviani-Joffre (avril-mai 1917). Préface de M. VIVIANI..... 3 fr. 50

E. ALTIAR. — ***Journal d'une Française en Amérique*** (septembre 1916-juin 1917)..... 3 fr. 50

***. — ***Amis de la France.*** Le Service de campagne de l'Ambulance américaine..... 3 fr. 50

PAUL GAULTIER. — ***La Barbarie allemande.*** Les Faits — les Origines — les Causes — la Théorie..... 3 fr. 50

## Divers

AVESNES. — ***Feuilles d'avant la tourmente.*** Un volume in-16..... 2 fr.

LOUIS MADELIN. — ***L'Expansion française.*** De la Syrie au Rhin..... 3 fr. 50

JEAN LARMEROUX. — ***La Politique extérieure de l'Autriche-Hongrie (1875-1914).*** Tome Ier : La Marche vers l'Orient (1875-1908). Un fort volume in-8° cavalier... 10 fr.

LÉOUZON LE DUC. — Les leçons de la guerre. ***L'Individu avec l'Etat.***..... 3 fr. 50

ALLOTTE DE LA FUYE. — ***Sainte Geneviève de Paris.*** Drame mystique..... 2 fr. 50

VLADIMIR SOLOVIEV. — ***Trois Entretiens sur la guerre, la morale et la religion.*** Traduit du russe par L. TAVERNIER..... 3 fr. 50

PAUL GAUTIER. — « Allemagne au-dessus de tout! » ***Un Prophète : Edgar Quinet.*** Un volume in-16.... 3 fr. 50

LOUIS DE JOANTHO. — ***Le Triomphe de la Marseillaise,*** avec une préface de S. A. R. Mgr le duc DE MONTPENSIER. Un volume in-8° avec cinquante illustrations..... 5 fr.

JEAN RODES. — ***Scènes de la vie révolutionnaire en Chine*** (1911-1914)..... 3 fr. 50

MARCEL GENLIS. — ***Dans l'incendie tropical.*** Angkor — Java — Burma — India (octobre 1912-mars 1913)... 3 fr. 50

Cte DE LA REVELIÈRE. — ***Les Énergies françaises au Maroc.*** Etudes économiques et sociales. Un volume in-8° avec quinze cartes et plans..... 12 fr. 50

DÉMIANS D'ARCHIMBAUD. — ***Le Rayon.*** Scènes évangéliques en trois actes d'après l'ouvrage de M. Reynès-Monlaur.. 1 fr. 50

Cte WEIL. — ***La Morale politique du Grand Frédéric,*** d'après sa correspondance. Un volume in-8°..... 12 fr. 50

VICTOR DELBOS. — ***Figures et Doctrines de philosophes.*** Socrate — Lucrèce — Marc-Aurèle — Descartes — Spinoza — Kant — Maine de Biran..... 3 fr. 50